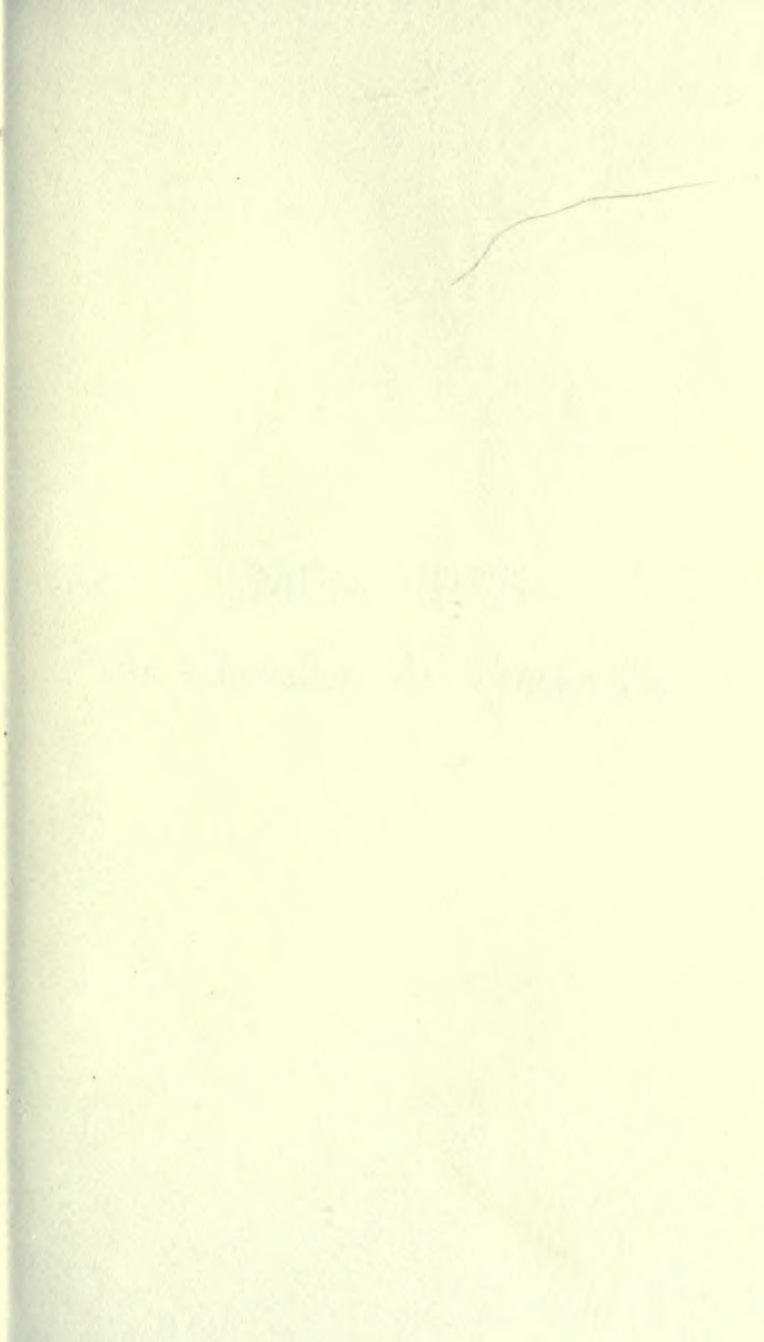

3 1761 05409608 6



MÉMOIRES
du Chevalier de Fréminville

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

1re série. Volumes in-8 écu.

Tome Ier. **Lettres de 1815**, publiées par Arthur Chuquet, *membre de l'Institut.* 3 fr. 50

— II. **Lettres de 1812**, publiées par le même. 3 fr. 50

— III. **Lettres de 1793**, publiées par le même. 3 fr. 50

— IV. **Lettres de 1792**, publiées par le même. 3 fr. 50

Tome V. **Lettres du baron de Castelnau**, officier de Carabiniers, 1728-1793, publiées avec notice, notes, index et fac-similés. Préface de M. Arthur Chuquet, *membre de l'Institut*, 1912. 3 fr. 50

Tome VI. **Napoléon sténographié au Conseil d'État, 1804-1805**, par Alfred Marquiset. 3 fr. 50

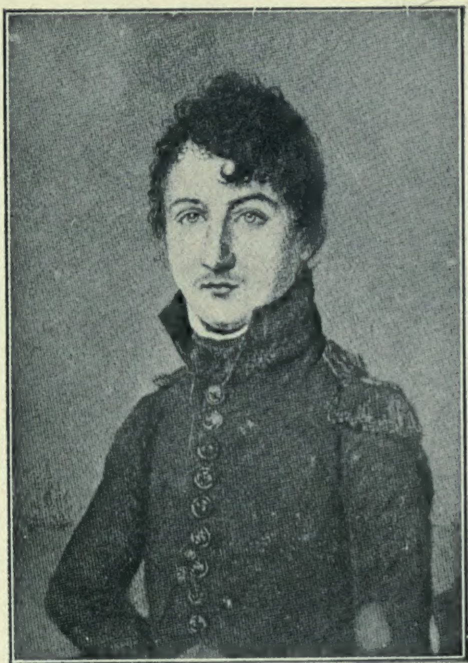
Tome VII. **Mémoires du chevalier de Fréminville**, publiés avec introduction et notes, par M. Herpin.

Nouvelle série in-8 raisin.

Tome Ier. Karmin (Otto), *privat-docent à l'Université de Genève.* **La question du sel pendant la Révolution**. 184-lxxxviii pages. 7 fr. 50

Tome II. Loutchisky (Jean), *professeur honoraire à l'Université de Kiew, député à la Douma d'Etat à Saint-Pétersbourg (Russie).* **La propriété paysanne en France à la veille de la Révolution** (principalement en Limousin), 295 p. et tableaux. 7 fr. 50

Tome III. Kareiev (N.), *professeur à l'Université de St-Pétersbourg.* **La densité de la population des différentes sections de Paris pendant la Révolution**, traduit par J. Patouillet. Avec un plan en couleurs. 2 fr. 75



LE CHEVALIER DE FRÉMINVILLE

Né à Ivry en 1787, mort à Brest en 1848

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE. — VII.

E. HERPIN

MÉMOIRES
DU
CHEVALIER DE FRÉMINVILLE
(1787-1848)

CAPITAINE DES FRÉGATES DU ROI
Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St-Louis,
de l'Ordre Militaire et Hospitalier de St-Jean de Jérusalem,
et de celui du Christ de Portugal,
Membre des Sociétés Philomatique et d'Histoire naturelle de Paris.



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5. quai Malaquais, (VIe)

1913



AVANT-PROPOS

Christophe Paulin de la Poix, chevalier de Fréminville — la chevalière, comme on l'appelait souvent — fut une des figures les plus originales et les plus curieuses du siècle dernier.

En réalité, il y eut, en lui, trois personnages fort divers. Il y eut le marin Il y eut le savant, c'est-à-dire le naturaliste, l'archéologue et l'écrivain. Il y eut l'excentrique.

Sa famille, de bonne noblesse, était originaire de Bourgogne. Elle portait, *d'azur au chevron d'argent, accompagné de trois coquilles d'or, au chevet de même, chargé de trois bandes de gueules*, avec cette devise : *En Avant !* [1]. Longtemps, elle avait habité, près de Macon, le château de l'Aumusse, ancienne commanderie de templiers.

Son père était ingénieur, et résidait à Ivry-sur-Seine. C'est là que naquit le chevalier, le 23 janvier 1787. Tout enfant, son goût des voyages l'attira vers la carrière de marin, qu'il embrassa, dès l'âge de quatorze ans.

---

1. Armorial de Rictstap.

Nous sommes en 1801. Dans sa réforme générale de la marine, opérée l'année précédente, Bonaparte, avait éliminé de cet ancien corps d'élite, la bande de patriotes que la Révolution avait élevés jusqu'aux plus hauts grades Il avait rappelé les officiers de l'ancien régime, désireux de reprendre leur poste [1], et avait offert, en vue du recrutement, aux jeunes gens instruits et honorables, toutes les facilités, pour embrasser cette carrière.

Cette réorganisation était la conséquence même des événements politiques. Si, en effet, les victoires de Bonaparte avaient pacifié l'Europe, l'Angleterre restait toujours hostile, et, en vue d'une descente sur les côtes de Grande-Bretagne, une flotille et des troupes avaient été concentrées, à Boulogne et sur les côtes voisines.

Au début, ces forces étaient peu importantes. Les soldats campés, sur les hauteurs dominant la ville, ne dépassaient pas quatre mille. Quant à la flottille, elle se composait de 15 canonnières, 5 bombardes, et une trentaine de bateaux plats [2].

L'*Etna*, armé de six pièces de 18, était la principale de ces canonnières.

Le commandement en chef de ces forces, avait été donné au contre-amiral La Touche-Tréville, un des

1. Ainsi, MM. Duplessix-Compadre, de Gourdon, Landolphe, capitaines de vaisseau ; Le Bas, Sainte-Croix, de Lambour, Varroc, capitaines de frégate ; de Perrigny, Bourgouin, de la Maison Blanche, de Lassalle, de Bertrandy, Saint-André, lieutenants de vaisseau...

2. Les armements devinrent bien plus considérables, en 1803.

officiers les plus distingués de l'ancienne marine royale.

Cette nomination fut une heureuse circonstance, pour le jeune Christophe, dont le père était ami personnel du nouveau commandant en chef.

M. de Fréminville se rendit au ministère, où il avait des relations, fit admettre son fils comme volontaire de marine, et partit pour le camp de Boulogne, où il le présenta à La Touche-Tréville.

« M. de La Touche », dit le jeune chevalier [1]. « couchait toujours au camp, dans une baraque de planches, revêtue de gazon, et dont l'intérieur était divisé en trois pièces : une antichambre servant en même temps de salle à manger, une chambre à coucher, et le cabinet de l'amiral où travaillait son secrétaire ».

M. de La Touche fit au jeune chevalier le plus cordial accueil, déclara qu'il se chargeait de son avenir, et l'attacha à son état-major, en qualité de sous-adjudant.

Cet état-major était logé, à côté de son chef, dans une baraque également en planches, et tapissée de gazon. Il se composait de MM. Fleury, Jarville et Leroy, aides-de-camp, ainsi que de Dom Francisco Miratès, capitaine de la marine espagnole, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major.

Pendant un mois, le jeune Christophe vécut, mêlé

---

1. *Mon premier Combat*. Cahier de quelques feuillets dans lequel Fréminville raconte ses débuts, dans la marine de l'Etat. Ce cahier a été publié par la revue bretonne l'*Hermine* nᵒˢ des 20 juillet et 20 août 1907.

à toutes les réceptions, tous les banquets et les bals qui se succédaient au camp.

Cependant, des hauteurs du camp, il allait, parfois, regarder nos navires qui échangeaient des coups de canon avec ceux de l'ennemi, et il se disait que ce n'était pas, en dansant avec les jolies Parisiennes qui venaient égayer toutes ces fêtes, de leur charme et de leur élégance, qu'il deviendrait un Suffren ou un Duguay-Trouin.

Un beau matin, prenant son courage à deux mains, il alla trouver son protecteur, et lui demanda la faveur d'aller au feu.

Alors, le projet de Nelson était d'enlever à l'abordage, en l'accablant sous le nombre, la petite flottille française, que les Anglais traitaient dédaigneusement de « coquilles de noix ». Pour réaliser ce plan, l'amiral anglais avait réquisitionné toutes les embarcations des *smugglers* [1], disséminées de Douvres à Déal Ces embarcations, flottant au raz de l'eau et garnies d'avirons silencieux, étaient remarquablement propres au coup de main projeté.

Le 15 Août, l'amiral La Touche-Tréville déjeunait avec quelques invités, parmi lesquels le père du chevalier, dans sa cabane de planches et de gazon. La conversation roulait sur les manœuvres inusitées de la flotte anglaise.

Tout-à-coup, jetant les yeux sur son jeune aide-de-camp, M. de La Touche dit à M. de Fréminville, père :

1 Fraudeurs.

— Parbleu ! mon cher ami, voici une excellente occasion de mettre notre jeune homme à l'épreuve, et de lui faire gagner ses éperons, puisqu'il en a tant envie.

M. de Fréminville répondit qu'il ne pouvait qu'applaudir à ce projet.

— Et vous, M. le garde-marine, ajouta M. de La Touche, en s'adressant au jeune chevalier, êtes-vous toujours en dispositions belliqueuses ? L'affaire sera chaude, je vous en avertis.

— Ah ! mon général, répartit l'enfant, tant mieux ! Je suis très frileux de ma nature, et serai ravi de me chauffer.

— Bien ! Bien ! jeune homme, voilà comment on doit causer.

Ce disant, le général se fit apporter un ordre d'embarquement, au nom de Fréminville, sur la canonnière l'*Etna*, et fit écrire à M. Pevrieux commandant la ligne d'embossage, qu'il lui envoyait un aspirant, pour renforcer son état major.

Transporté de joie, Fréminville embrassa son père, salua l'amiral, et sauta dans le canot-major qui le conduisit à bord de l'*Etna*.

Le capitaine Pevrieux était un gascon, aux longs cheveux blancs. Il se promenait sur le gaillard d'arrière de son navire, avec son capitaine de pavillon, M. Le Brettevillois, quand il vit arriver le jeune chevalier.

Celui-ci qui, avec son joli minois aux traits fins et délicats, avait l'air d'une jeune fille déguisée en marin,

présenta au vieil officier, en le saluant avec élégance, le pli de l'amiral. Pevrieux, ayant dévisagé l'enfant, de haut en bas, s'écria en gasconnant :

— Eh ! cravatte de Dieu ! est-ce que La Touche plaisante de vous envoyer ici, en ce moment. Il ne s'agit pas de jeu d'enfant. Puisque vous êtes son protégé, il aurait bien dû attendre, et ne pas vous exposer ainsi, dès le début de votre carrière !

— Commandant, c'est justement parce que l'amiral me protège qu'il a bien voulu me permettre de faire, sous vos ordres, mon apprentissage, dans un moment qui peut être dangereux pour moi, mais, par là même, non sans gloire. D'ailleurs, c'est moi-même qui ai sollicité, avec instance, l'honneur d'être embarqué à votre bord, afin de faire mes premières armes, en profitant de votre exemple.

M. Pevrieux était borgne. L'œil qui lui restait s'anima :

— Sandis ! vous êtes un brave enfant, et puisque c'est, de vous-même, que vous êtes venu, sur l'*Etna*, vous y êtes le bienvenu. Je vous mettrai, en lieu et place, pour montrer votre bonne volonté. Remettez, à Monsieur, votre ordre d'embarquement.

M. Le Bretteville prit le pli que lui tendait le jeune chevalier, et alla présenter ce dernier, aux aspirants, ses nouveaux camarades.

A bord, on se préparait au combat. Sur le pont, on apportait des fusils tout chargés, des piques, des sabres et des haches. Autour de la coque extérieure du navire, on tendait de larges filets, destinés à paralyser l'abordage que projetait l'ennemi.

Le soir tomba, sur une mer unie comme un miroir. Personne ne se coucha. A minuit, on entendit un bruit étouffé d'avirons. Toute une flotte d'embarcations approchait, un silence. Tout à-coup, en partit un formidable hurrah, suivi d'une fusillade nourrie. Gorgés de punch, les Anglais s'élançaient à l'abordage. Tandis qu'ils essayaient de se dégager des filets, les Français les tiraient à bout portant, et les lardaient à coups de pique. En même temps, une pluie de grenades tombait sur leurs péniches.

Posté dans la grand'hune, Fréminville avait pour consigne de lancer des boulets, à tour de bras, sur les têtes des Anglais. Fort adroit au jeu de balle, il s'en tira à merveille.

Au bout de deux heures, les assaillants envahirent le pont de l'*Etna*. Alors, descendant de sa hune, le jeune chevalier mit sabre au clair, et se jeta dans la mêlée.

« J'eus la joie », dit-il, « de faire quelques entailles, et le bonheur de n'en point recevoir. Je m'escrimai, contre un grand efflanqué de midshipman blond, blême et flegmatique, qui, au milieu de ce hourvari, ne paraissait pas plus ému que s'il eut été bien tranquillement dans sa chambre. Je lui mis le poignet à bas. Il me cria aussitôt qu'il se rendait, mais il fut secouru et emmené par ses matelots. »

Après quatre heures de lutte, l'ennemi abandonna la partie. Il avait perdu plus de cinq cents hommes, tués ou noyés, ainsi que la plus grande partie de ses péniches.

Il était quatre heures et demie du matin. La mer,

dorée par le soleil, était jonchée de débris. Quelques embarcations anglaises, à demi demantelées, regagnaient péniblement leur escadre.

« Ce fut là, ajoute Fréminville, le résultat des bravades de Nelson[1]. Les lords et les ladies, venus sur leurs yachts élégants, pour jouir de l'enlèvement des coquilles de noix françaises, en furent pour leurs frais, et retournèrent, dans la Tamise, cacher leur désappointement.

Aussitôt qu'il connût cette victoire, Bonaparte envoya à M. La Touche Tréville 12 haches d'armes, 13 grenades et 6 fusils d'honneur. La distribution en fut faite, en grande pompe, sur la plage, et les Anglais purent, avec leurs longues-vues, suivre tous les détails de cette manifestation militaire.

Tel fut le premier combat du chevalier de Fréminville.

Quelques mois après avoir ainsi reçu le baptême du feu, il obtint, grâce à ses protections, un embarquement pour Saint-Domingue, en qualité d'élève de marine. Des 17 élèves qui avaient fait partie de cette malheureuse expédition, quatre seulement revirent la France. Fréminville fut assez heureux pour être de ce nombre.

Subtil observateur, il avait consigné, au jour le jour, les dramatiques événements dont il avait été le temoin, et ce fut son vaisseau, — véritable vaisseau-

1. Mon premier combat, précité.
Quatre ans plus tard, à Trafalgar, Nelson prit une terrible revanche, qui, il est vrai, lui coûta la vie.

fantôme — qui ramena Pauline Bonaparte, et le cercueil de son mari, le général Leclerc.

Les mémoires de Fréminville, signalés à tort comme perdus [1], sont entre nos mains [2]. Ils offrent un intérêt historique de premier ordre. C'est le récit de l'expédition de Saint-Domingue, extraite de ces curieux mémoires, qui forme la première partie de notre étude.

De retour de Saint-Domingue, Fréminville fut envoyé au camp de Boulogne, où il reçut, bien que n'étant pas encore officier, le commandement d'une péniche. Ce fut, sur celle-ci, que Bonaparte visita la flottille française.

Entendant prononcer le nom du jeune chevalier, il lui dit :

— Vous êtes noble ? Monsieur.

---

1. Le *Fureteur Breton*. Le *chevalier de Fréminville*, par Léon Durocher. N° de Juin-Juillet 1907 et suivants.

2. Les mémoires inédits du chevalier de Fréminville, ornés de délicieux dessins, m'ont été remis par son arrière-petit-fils, M. Raoul Chassin de Kergommeaux. Ils se divisent, en 4 tomes in-folio. Le 1er de 292 feuillets est intitulé : *Voyage à l'isle de Saint-Domingue, en* 1801 *et* 1802, *contenant des détails inédits sur l'expédition du général Leclerc, capitaine-général de cette colonie.*

Le tome 2me, comprenant 336 feuillets, est intitulé : *Voyage dans les Mers du Nord.*

Le tome 3me, comprenant 648 feuillets, est intitulé : *Voyage aux Côtes occidentales d'Afrique et aux Antilles*, fait *pendant les années* 1822 et 1823, *sur la frégate du Roi la Néréide*. C'est de ce volume qu'est extrait la 2me partie de cette étude.

Le tome 4me est intitulé : *Voyages dans les Deux Amériques, exécutés en* 1824, 1825 et 1828, *sur les flûtes de S. M., la Bonite, l'Adour* et *l'Allier, commandées par l'auteur de ces mémoires.*

— Général, je l'étais. Aujourd'hui, je ne le suis plus que de cœur.

La réponse plut à Bonaparte qui, lui tendant la main : — C'est bien ! Je vous fais officier.

Au mois de mars 1806, le gouvernement français, étant en guerre contre l'Angleterre, résolut d'envoyer une division de frégates, dans les mers voisines du pôle Boréal, afin d'y détruire tous les navires ennemis, qui s'y livraient à la pêche à la baleine.

Le projet et le plan de cette campagne avaient été conçus et présentés au ministère, par M. Le Duc, capitaine de frégate, qui avait accompli déjà plusieurs voyages, dans la mer Glaciale. Sur la demande du Bureau des Longitudes, le ministre ajouta, à ses instructions, l'ordre de lever des cartes et des plans des côtes où aborderait l'expédition, d'en déterminer les points les plus remarquables, d'en fixer la position géographique, et de s'approcher, le plus près possible du Pôle Nord.

Fréminville, alors enseigne de vaisseau, se trouvait à Boulogne, depuis dix-huit mois. L'innombrable flottille, avec laquelle Bonaparte avait longtemps menacé l'Angleterre, venait d'être en partie désarmée. Fréminville se morfondait au bureau de la Majorité, auquel il était attaché. M. le Duc avait connu Fréminville, à Boulogne, et savait sa remarquable aptitude pour les sciences.

C'est pourquoi, il demanda au ministre de le charger des observations astronomiques et des travaux géographiques de l'expédition. En dépit de son jeune âge, ce poste de confiance lui fut accordé.

Le voyage se prolongea, jusqu'à la fin de septembre 1806. La petite flottille visita d'abord le Spitzberg, et fut contrainte, par les glaces, de se réfugier dans la baie de Patriafiord, en Islande. Fréminville profita de cette escale, pour en explorer tous les environs. Il eut la bonne fortune, au cours de ses pérégrinations, d'identifier un certain nombre de pyramides de huit à dix pieds, formées de dalles basaltiques et de morceaux de lave, que le contre amiral de Kerguelen avait prises pour des vigies, et qui étaient, en réalité, d'anciens monuments consacrés au culte d'Odin.

Après mille dangers, l'expédition, réduite de moitié, revint en France. Ne pouvant entrer, en raison des événements politiques, ni dans le port de Brest, ni dans celui de Saint-Malo, elle se réfugia, dans la petite rivière du Trieux. C'est, de là, que Fréminville partit, pour le Ministère, y apportant les plans, les cartes et le journal qu'il avait dressés, au cours de ce périlleux voyage.

Le Ministre ordonna la remise de ces documents, au dépôt des Cartes et Plans, félicita chaudement le jeune savant, et lui confia, séance tenante, la mission de lever, sur une grande échelle, un plan détaillé de la rivière du Trieux, de Lézardrieux jusqu'à l'île Bréhat [1].

Quelques années plus tard, amené par son service,

1. Tome II des Mémoires inédits de Fréminville. Ce tome est divisé en deux parties. La 1re partie est intitulée: Voyage à la Mer Glaciale, au Spitzberg et en Islande, fait en 1806, sur la frégate la *Sirène*. La 2me partie porte ce titre : Voyage dans la mer Baltique, sur la flûte du Roi, le *Rhône*.

dans le port d'Anvers, il s'y occupa d'intéressantes recherches archéologiques. Depuis longtemps, il était associé, comme correspondant, à l'Académie Celtique et à la Société Philomatique de Paris. Il décrivit la pyramide, sur laquelle est dessinée une main coupée symbolisant, croyait-on alors, le nom flamand de la ville d'Anvers, ainsi que divers autres monuments anciens [1].

Au début de la seconde partie du tome IIIe de ses mémoires inédits [2], le chevalier de Fréminville s'exprime ainsi :

« Un long espace de temps s'écoula, entre mon voyage au Pôle Boréal, et celui que je vais décrire. Dans cet intervalle, de bien grands événements politiques se succédèrent. Des trônes renversés, et d'autres restaurés sur des ruines, signaleront à jamais, dans les fastes de l'histoire, les vingt premières années du XIXe siècle.

« Au milieu de tous ces conflits, la marine française dépérissait. L'empereur Napoléon qui, lors de son avènement, avait fait quelque effort, pour la relever, n'avait pas tardé à s'en dégoûter, lorsqu'il vit que, naturellement soumise au caprice des éléments, elle ne pouvait obéir subitement à l'action d'une volonté soudaine, et qu'on ne pouvait faire évoluer à la parole, une escadre, comme un corps d'infanterie.

---

1. Notice sur la vie et les travaux de M. de Fréminville, par M. Depping. *Annuaire de la Société des Antiquaires de France*, pour 1850.

2. Voyage dans la mer Baltique, fait en 1818, sur la flûte du Roi, le *Rhône*, par M. de Fréminville, (Mémoires inédits).

« Dès lors, il la négligea. Les pertes successives de toutes nos colonies, la désastreuse défaite de Trafalgar, nombre de combats dont l'issue fut toujours néfaste et trop souvent honteuse, lui firent même concevoir, pour elle, autant de mépris que d'adversion.

« Dans les derniers temps de son règne, elle fut l'objet de ses constantes rebuffades. Il n'y avait plus ni avancement, ni faveurs, ni encouragements. L'absurde organisation des équipages, enrégimentés, à l'instar de l'infanterie, lui porta le dernier coup.

« Dans cet intervalle, j'étais devenu lieutenant de vaisseau. J'avais servi, successivement, dans les ports de Lorient, Rochefort, Cherbourg, dans l'escadre de l'Escaut... sans jamais retrouver l'occasion d'une belle campagne au long-cours.

« Les occasions alors étaient si rares ! Nos escadres, bloquées dans les ports, y dépérissaient d'inaction.

« 1814 arriva. L'Europe conjurée renversa le colosse. Les Bourbons recouvrèrent le sceptre des Lys.

« Qui le croirait ? La marine, si humiliée sous l'Empire, si glorieuse sous le pavillon blanc, accueillit les Bourbons, avec la plus vive opposition.

« Je me trouvais, alors, en congé, à Paris. Je puis dire que je fus le premier officier de marine à arborer la cocarde héréditaire. Je puis me glorifier ainsi d'avoir eu une part très directe à la Restauration, puisque je me joignis à la députation de gentilhommes français, présidée par M. Sosthène de la Rochefoucault, qui, la première, demanda à l'empereur Alexandre, au nom de la France, le rappel de Louis XVIII : rappel auquel ne songeaient nullement, en

entrant à Paris, les puissances alliées, et que l'auguste successeur des Czars daigna nous promettre de favoriser. C'est lui qui en fut le principal auteur.

« La Restauration de 1814 fut trop éphémère, pour avoir pu marquer, de son heureuse influence, la marine française. D'ailleurs, l'Homme du Destin reparut. Le 20 mars, tenant une conduite diamétralement opposée à celle de 1792, la marine reprit en masse les couleurs tricolores.

« Sur un total de 1 200 officiers, cinq lieutenants de vaisseau seulement demeurèrent fidèles au drapeau blanc. Je fus l'un de ces cinq. Lié, depuis longtemps, avec la plupart des chefs royalistes de la Vendée et de la Bretagne, je ralliai leur noble étendard, et je fis avec eux la campagne des Cent Jours, en qualité de chef de division [1].

« Cette campagne ne me fut jamais pardonnée, pas plus par le corps de la marine; que par les *acteurs de la comédie de quinze ans.*

« Certes, au moment de la seconde Restauration, il eut été bien facile de récompenser cette poignée d'hommes dévoués, dont j'étais. Les *cinq* n'avaient-ils pas mérité, au moins, l'avancement d'un grade, et même cette croix de Saint-Louis, si désirée, et si mal prodiguée [2] ?

---

1. Poursuivi depuis Carnac, il fut arrêté à Auray, et conduit à Lorient. Une cocarde blanche, mal dissimulée sous la cocarde tricolore, l'avait fait reconnaître. Il faillit être fusillé, mais parvint à se sauver. La tradition raconte, que ce fut, à un déguisement que lui fournit une Lorientaise, qu'il dut son salut. La toilette féminine n'eut pas en lui un ingrat.

2. Appendice A. Voir les distinctions, états de service du

« Nous n'obtinmes rien. Le roi pardonna aux traîtres, et ne récompensa pas les fidèles.

« Ma perte fut dès lors jurée, par mes collègues. Ils y travaillèrent, sans relâche, pendant quinze ans. Si ma chûte n'eut lieu qu'en 1830, avec celle du drapeau qui m'était cher, ce ne fut qu'à force d'avoir fait cent fois mon devoir. »

Lorsque, pour la seconde fois, Louis XVIII monta sur le trône, Fréminville fut attaché, comme chef de brigade, à la Compagnie des élèves de la Marine, à Brest, sous les ordres du comte du Plessis-Parscau, capitaine de vaisseau de l'ancienne marine.

A force d'instances, il obtint un commandement sur la flûte le *Rhône*, pour une campagne, dans la mer Baltique[1]. Durant les années 1822 et 1823, sur la frégate la *Néréide*, il fit un délicieux voyage aux côtes occidentales d'Afrique et aux Antilles[2].

Cette campagne forme la seconde partie de notre étude, qui n'est qu'un résumé des mémoires du joli chevalier. Ces mémoires nous promènent à la cour pittoresque du roi de Dakar. Il nous initient aux mœurs charmeuses de nos belles colonies d'autrefois, et à la vie brillante que menaient nos officiers, au temps de la vieille marine à voile. Durant la station que fit alors Fréminville, dans les mers tropicales, une séduisante créole, Caroline C..., s'éprit follement du joli chevalier.

---

chevalier de Fréminville, ainsi que la liste des Sociétés savantes dont il faisait partie.

1. Tome II. Mémoires inédits.
2. Tome III. Mémoires inédits.

Cette idylle, au tragique dénouement, mérite de prendre place, dans notre littérature, a côté du classique roman de *Paul et Virginie*, et des beaux récits de M. Pierre Loti, dont Fréminville doit être considéré, à ce point de vue, comme le précurseur.

Après avoir lu l'histoire d'amour de Fréminville et de la petite créole des Antilles, le lecteur aura compris et excusé les excentricités de la malheureuse et désolée... chevalière.

Au cours des années 1824, 1825 et 1828, Fréminville, devenu capitaine de frégate, voyagea dans les deux Amériques, sur les flûtes la *Bonite*, l'*Adour* et l'*Allier*, dont il avait le commandement. Ses mémoires racontent, à cet endroit, une forte piquante anecdote [1].

A bord de la flûte la *Bonite*, se trouvait, accompagné de toute sa suite, un très gros personnage, le baron de X..., ambassadeur de France, s'en allant, sur le vaisseau du roi, prendre possession de son nouveau poste.

Or, le prétendu baron s'appelait Durand, et était le fils d'un marchand de vin d'Epernay. « Agent du gouvernement français, en Hollande, à l'époque du Directoire, il fut », dit Fréminville, « envoyé extraordinaire de France en Wesphalie, puis à Naples. Le ministre des Relations Extérieures, Talleyrand, qui avait distingué et apprécié ses talents diplomatiques, le favorisa beaucoup. Enfin, ce ministre s'engagea à le pousser et à le protéger, de tout son crédit, à condition qu'il épouserait sa maîtresse, Mlle Santay, actrice

1. Mémoires inédits, tome IV.

du théâtre du roi de Wesphalie[1], dont il était dégoûté, mais à laquelle il voulait assurer un sort honorable, ainsi qu'à deux enfants qu'il avait eus d'elle. Il fallut même que le Durand prît ces deux enfants, pour son compte, en épousant la mère.

« N'y regardant pas de si près, notre Champenois accepta le marché, et s'assura, pour toujours ainsi, la protection de l'habile ministre. Elle lui fut fort utile, lors de la Restauration, car elle le fit maintenir, dans son emploi, et décorer même du titre de baron, quoiqu'il ne fût rien moins que dévoué à la légitimité, tant s'en fallait même !

« A l'époque, à laquelle nous sommes parvenus, c'est-à-dire lorsque j'obtins le commandement de la *Bonite*, M. Durand, favorisé par la fortune, riche d'honneurs et d'argent, ayant acheté, dans sa province natale, le domaine de l'antique et illustre famille des véritables X... , émigrés en 1791 , prit sans façon leur nom...

« ... Tels furent les détails que j'appris sur le compte de mon passager, dès le lendemain même de mon arrivée à Brest, et ce, par la bouche du contre-amiral de Saint-Hoonen, qui l'avait autrefois connu, lorsqu'il était en mission en Hollande. »

Il serait trop long de conter ici les aventures héroï-comiques de M. Durand et du chevalier de Fréminville. Le spirituel chevalier, ayant subi de nombreuses avanies, de la part de M. Durand, qui avait bruyamment enquêté sur le point de savoir si le commandant

1. Jérôme Bonaparte.

de la *Bonite* avait bien les qualités nautiques suffisantes pour conduire, jusqu'en Amérique, sa précieuse personne, résolut de s'en venger.

M. Durand et sa famille prenaient leurs repas à la table de l'état-major. Un jour, Fréminville porta, au dessert, la santé du roi. L'ambassadeur, qui était, en réalité, un jacobin convaincu, parut soudain fort gêné, et s'éclipsa de table.

Dès lors, les toasts solennels se succédèrent, sous les plus futiles prétextes, et, chaque fois, l'ambassadeur du roi s'éclipsait, comme mû par un ressort, pour le plus grand amusement de tous les officiers.



Retraité, en 1830, comme simple capitaine de frégate, le chevalier de Fréminville se retira à Brest, rue Royale.

Il habitait, à un second étage, un appartement qu'il avait converti, en un véritable musée. Les singes et les serpents naturalisés y coudoyaient les bahuts Renaissance et les belles armoires bretonnes. Les armures de chevalerie fraternisaient avec les carquois et les flèches de sauvages. Une magnifique collection de coquillages exotiques faisait surtout la juste admiration des visiteurs [1].

Dans ce décor, vêtue d'une robe de soie à ramages, coiffée d'un chignon à la Maréchale, une mouche sur la joue généreusement fardée, la *chevalière* au menton bleu, rasé de près, et dissimulant ses favoris blancs,

1. Voir ci-dessous les mémoires de Fréminville. (Voyage à la Martinique).

sous les rubans roses d'une coiffure à fleurs, ornée de dentelles rares, recevait en minaudant.

— On vous demande, mam'selle Pauline, lui disait sa domestique, vieille Bretonne du pays de Léon. Et, le visiteur ahuri voyait arriver, sous cette toilette tapageuse, l'ancien loup de mer couvert de rhumatismes, membre de la Société des Antiquaires de France. Vite, d'ailleurs, le naturel reprenait le dessus, et la chevalière, fort agréable conteuse, s'attardait bientôt au récit de ses aventures de mer, en faisant déguster, à son hôte, un petit verre de la bouteille de rhum que lui avait offerte, au moment des adieux, la belle Gabrielle, créole hospitalière de la Martinique [1].

Notez que ce n'était pas, seulement, dans son intérieur, c'était à la promenade, au bal, au théâtre... que s'exhibait ainsi, en costume féminin, l'original chevalier.

On lit, dans un petit ouvrage, aujourd'hui introuvable, intitulé : *Essai sur l'influence physique et morale du costume féminin* [2] :

« Le 22 février 1828, le chevalier de Fréminville était au bal chez Mme de St-D..., élégamment coiffé avec des roses dans sa chevelure. Il avait une robe de mousseline à collerette de blonde très large ; cette robe était garnie en dessus de biais de trois rouleaux de satin rose, et il avait par dessus un corset de même satin fait à pointe. Les manches de

1. Appendices B. Catalogue des armes et armures du chevalier de Fréminville.

2. Paris, imprimerie de Stahl, quai des Augustins.

mousseline, très larges, avaient des poignets du même satin rose, et de petits souliers blancs prenaient son pied délicat. Dans cette toilette élégante il attirait tous les regards... »

L'auteur de ce curieux opuscule ajoute, après avoir vu au théâtre cet émule de la chevalière d'Eon :

« Au mois de décembre 1829, j'eus l'occasion de voir au spectacle M. de Fréminville. Il avait, ce soir-là, une robe de popeline jaune serin, garnie d'un double rang de volants brodés de soie noire. »

« Le 10 avril », raconte encore l'opuscule, « M. de Fréminville est à la promenade en jolie robe de mousseline blanche, en capote faite en blonde ornée de jacinthes bleues et de rubans de gaze de même couleur.

Au mois de juin, le chevalier erre, mélancoliquement, dans les allées du jardin botanique. Il est en robe blanche, ornée d'une ceinture rose et d'une écharpe de blonde noire. Sur la tête, un joli chapeau de paille de riz ; comme chaussures, des souliers de prunelle...

« Chacun trouve à la vérité », conclue l'écrivain, « qu'il aurait grand tort de quitter ce costume, car il est si supérieurement bien en femme, qu'il est impossible de voir une illusion plus complète et plus étonnante. On sent bien qu'il faut que le physique du chevalier de Fréminville y prête beaucoup, et c'est ce qui a lieu. Il a les traits doux, réguliers, expressifs. La taille est parfaite et fort mince, les membres délicats, les mains petites, et il a surtout un pied si joli et si mignon, qu'il n'est pas de femme qui ne puisse

l'envier ». Finalement, l'auteur nous explique ainsi la raison qui incita Fréminville à s'habiller en femme :

« Une grande délicatesse et une sensibilité exquise, tant au physique qu'au moral, est incontestablement la cause du penchant qu'ont certains hommes à s'habiller en femme, de la passion qui les porte à s'assimiler, autant que possible, avec un sexe dont ils sont idolâtres. L'élégance moelleuse des vêtements de la femme, l'idée, qu'en les portant, on se rapproche de ces êtres charmants, destinés par la nature à donner le bonheur, agissent délicieusement sur le système nerveux d'un être délicat, et lui font éprouver intérieurement des jouissances inconnues à ceux dont l'organisation est plus grossière. »

Cet étrange ouvrage est signé Caroline de L. née de L. P. ce qui signifie Caroline de La Poix. Son auteur est... Fréminville.

Des esprits chercheurs se sont demandés pourquoi le nom de Caroline, donné à ce livre de mystification [1],

1. M. Léon Durocher se pose cette question, dans l'étude qu'il a fait paraître, sous le titre la *Chevalière de Fréminville*, dans le *Fureteur Breton* n[os] de juin 1907 et suivants.

Dans cette étude, M. Durocher a identifié très clairement le curieux volume de Fréminville : *Essai sur l'influence physique et morale du costume féminin*, et signalé l'existence du manuscrit qui appartient au docteur Charles Auffret, ancien directeur du service médical de la marine, à Brest.

M. Levot, dans le Bulletin de la Société Académique de Brest, l'avait, du reste, déjà signalé, en ces termes : « Quand à son habitude de s'habiller en femme, il (Fréminville) a essayé de la justifier, dans un petit écrit, aujourd'hui introuvable, qui n'est pas la moindre des singularités, pour lesquelles il s'est fait remarquer.

et comment germa, dans son cerveau d'antiquaire, l'idée si saugrenue du chevalier, de se vêtir en femme ? [1].

« C'est un trait d'excentricité », a dit en prononçant son éloge funèbre, M. Depping, membre de la Société des Antiquaires de France », que je n'ai pas cru devoir passer sous silence, quoiqu'il n'ait eu aucune influence sur sa conduite d'ailleurs régulière. » [2].

Pourquoi ce nom de Caroline ? Pourquoi ce désir du chevalier de se rapprocher, en prenant son costume, *de l'être charmant, destiné par la nature à nous donner le bonheur ?*

Le lecteur trouvera la clé de l'énigme ; il comprendra et excusera l'état d'âme du pauvre chevalier, au cœur à jamais brisé, quand il aura lu ses mélancoliques amours, avec la délicieuse créole qui mourut pour ses beaux yeux.

Durant les dernières années de sa vie, Fréminville abandonna, d'ailleurs, le costume féminin. Le souvenir des souliers en prunelle, et surtout des chapeaux ornés de jacinthes et d'oiseaux du paradis, lui était plutôt amer. On dit qu'il évitait même de passer, devant le vitrines de modistes.



Un mot seulement du savant, qui a été analysé, dans d'excellentes biographies [3].

---

1 et 2. Annuaire de la Société des Antiquaires de France, pour 1850. Notice sur la vie et les travaux de M de Fréminville, membre correspondant, par M. Depping, membre honoraire.

3. Voir la notice précitée de l'Annuaire des Antiquaires de France, pour 1850. Voir également la biographie universelle de Michaud, Paris, 1856.

Le goût des falbalas n'empêcha pas Fréminville, aussitôt sa mise à la retraite, de se plonger dans les études les plus abstraites. Comme nous l'avons dit, il avait rapporté, de ses lointains voyages, de superbes collections, notamment, de coquillages. Il en décrivit les espèces et entra ainsi en relations avec les premiers naturalistes de Paris, occupant, dès lors, dans le monde de la science, un rang fort distingué.

Mais ce fut surtout l'archéologie qui charma ses loisirs. Il scruta, le bâton à la main, tous les recoins de Bretagne, il en dessina, et en décrivit tous les monuments. Ainsi, il acquit, par l'expérience, un goût sûr et une véritable compétence qui lui permirent de redresser de nombreuses erreurs relatives à la pré-histoire bretonne.

Le plus remarquable de ses ouvrages est demeuré inédit. Il est intitulé *Archéologie française ou cours d'études des antiquités nationales.* Il se compose de trois volumineux in-folio. Est également resté inédit, un album, et deux gros volumes renfermant plus de mille dessins. Ces dessins, exécutés avec un soin méticuleux, sont, en réalité, l'annexe explicatif de son cours d'archéologie [1]. Ils ont une valeur documentaire de tout premier ordre. Commencés dès 1815, ils font revivre l'aspect séculaire de monuments et de statues dont les uns ont disparu, et les autres ont perdu de leur physionomie d'alors.

De ses consciencieuses pérégrinations, Fréminville

1. Ce cours d'archéologie française et les deux volumes de dessins explicatifs sont entre nos mains.

retira aussi son ouvrage sur les *Antiquités de la Bretagne*. En 1834, il publia, à Brest, une nouvelle édition du *Voyage de Cambry, dans le Finistère*, avec des notes historiques, archéologiques et physiques, suivies de la flore et la faune de ce département.

On lui doit aussi le *Guide des voyageurs dans le Finistère, ou descriptions des Monuments anciens et modernes*, une édition du Combat des Trente, d'après un curieux poème qu'il découvrit à la Bibliothèque Royale, une histoire de Bertrand du Guesclin, qui était son héros favori, un grand nombre de travaux intéressants, qu'il publia, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de France...

En étudiant ainsi les origines de notre histoire, il avait acquis un véritable culte du passé et surtout de l'ancienne chevalerie. « Il connaissait parfaitement », dit M. Depping, « les armes des preux d'autrefois. J'ai ouï raconter qu'il s'engagea un jour à prouver l'excellence des armes de chevalier, dans un combat, contre un adversaire qui niait cette supériorité, et qu'armé de pied en cap, en champ clos, il terrassa cet adversaire incrédule, le forçant de demander merci. Il faut dire à sa louange qu'il avait toute la loyauté des véritables chevaliers d'autrefois [1] ».

« Fréminville » dit, de son côté, M. Levot [2] « endossait, alternativement, une arme du Moyen-Age et un costume féminin. Au sortir d'une passe d'armes, où

1. A Brest, chez Le Fournier, libraire, rue Royale, 1835.
2 Bulletin de la Société Académique de Brest.

il avait, le plus sérieusement du monde, rompu une lance, avec un antagoniste assez complaisant pour se prêter à ses désirs, il s'affublait d'une robe et remplaçait le casque par le chapeau à fleurs. »

Ce culte, pour la vieille chevalerie morte, l'avait incité à s'affilier à l'association « Le Temple », qui se disait la continuatrice de l'ancien ordre des Templiers. Dans ses *Antiquités de Bretagne*, il fait un enthousiaste panégyrique de cet ordre, et publie la charte de transmission de la Grande Maîtrise des Templiers, depuis 1324, jusqu'à l'année 1804. Il avait déniché cette charte, d'ailleurs incomplète, chez un relieur qui possédait les archives de l'évêché de Quimper, et les utilisait à couvrir des ouvrages scolaires [1].

Fréminville était chevalier de l'Ordre royal de Saint-Louis, de l'Ordre militaire hospitalier de Jérusalem, et de celui du Christ de Portugal. On dit que sa famille avait obtenu, pour lui, quand il était tout jeune, la croix de Malte. [2]

1. Fréminville a publié aussi une curieuse notice sur quelques monuments du Temple, dans le département des Côtes-du-Nord (Annuaire de la Société des Antiquaires de France).

2. Le chevalier de Fréminville avait épousé Mlle Adelaïde de la Nouë. C'était une jeune fille de beaucoup d'esprit, de goûts simples, et d'une grande piété.

De cette union, naquit un fils, Raoul. Il était, dit une tradition de famille, « joli comme les amours ».

Cependant, les excentricités du pauvre chevalier finirent par causer la désunion, entre les deux époux.

Adelaïde de la Nouë, avec son fils, « beau comme les amours », revint, à St-Brieuc, son pays natal.

C'est alors que la « chevalière » redoubla d'originalité, s'exhiba en toilettes décolletées, et se fit appeler *Mademoiselle Pauline*.

Homme du monde, intelligent, lettré, fort artiste, Raoul de

Il est mort, à Brest, le 12 janvier 1848, et repose, dans le cimetière de cette ville. Sa tombe qui a été retrouvée, l'an dernier, a subi autant de tribulations que le pauvre chevalier dont elle renferme les restes [1].

Fréminville épousa Mlle Elisabeth de Trémereuc. Il mourut, à Saint-Brieuc, le 14 août 1869. Après son décès, furent vendues les collections de son père. De ces collections, nous donnons, plus loin, la nomenclature. (Voir l'appendice.)

1. Voir le *Fureteur Breton* (n^os d'avril et mai 1909).

MÉMOIRES-JOURNAUX

DU CHEVALIER DE FREMINVILLE

PREMIÈRE PARTIE

Voyage à l'île de St-Domingue

CONTENANT DES DÉTAILS
INÉDITS OU PEU CONNUS SUR L'EXPÉDITION
DU GÉNÉRAL LECLERC,
CAPITAINE GÉNÉRAL DE CETTE COLONIE.

—

1801–1802

CHAPITRE PREMIER

Mes débuts comme volontaire de Marine

Ma vocation de marin. — Aperçu de la marine de l'Etat, en 1801. — Mon embarquement, comme volontaire, sur *la Valeureuse*, à destination de Saint-Domingue. — Composition de la division. — Du Havre à Cherbourg. — Départ pour Saint-Domingue. — Tempêtes. — Relâche à la Hougue. — Malade. — Vains efforts pour reprendre la mer. — Retour à Paris.
Départ de Brest du général Leclerc. — Je rêve toujours de Saint-Domingue. — Je persuade mes parents.

1801.

Mon amour de la mer, de précoces lectures de voyages, un goût inné pour les sciences naturelles, décidèrent de ma vocation de marin, — marin au service de l'État, car j'eus toujours une instinctive répugnance du commerce.

Nous habitions Paris. Quand j'approchai de ma quinzième année, mon père fut parler à des amis qu'il avait au ministère de la Marine. Grâce à leur protection, je reçus un brevet de volontaire ou élève. C'était en novembre 1801.

En 1789, notre marine royale était la première du monde. Naissance, éducation, courage, science, étaient les caractéristiques de ce corps d'élite. Les principes nouveaux ne purent même l'effleurer. Le jour où la

France perdit son Roi, elle perdit sa marine. Ses officiers partirent, pour le Rhin, s'enrôler dans l'armée des Princes, ou bien guerroyer dans la Vendée.

Pour en reconstituer les cadres, le nouveau régime s'adressa à de simples matelots de la flotte, et aux officiers de la marine marchande. Granville déborda sur Brest, et des morutiers remplacèrent les Suffren, les d'Orvilliers, les la Motte-Picquet.

L'impéritie, l'ignorance, l'insubordination, prirent la place du prestige d'antan. C'est ainsi que, des mains des pêcheurs de morues, nos vaisseaux passèrent presque tous, en celles de l'ennemi.

Cependant, il faut être impartial. A l'époque de la Révolution, existait, dans la marine royale, une classe d'officiers qui retarda quelque temps sa chûte. C'était le corps des sous-lieutenants de vaisseau, des pilotes ou chefs de timonnerie. N'étant pas nobles, ils avaient cru pouvoir rester à leur poste. Mais, ils se souvenaient du passé. Le passé les rendit suspects. Beaucoup furent incarcérés ; beaucoup périrent sur la guillotine.

Lorsque s'ouvrirent les prisons, les survivants de ces loyaux serviteurs, rentrèrent dans la Marine, en qualité d'officiers.

De 1778 à 1783, ils avaient fait honorablement la guerre, sous l'ordre de chefs dont ils parlaient toujours avec respect, et dont ils s'efforcèrent de reprendre les traditions. Sans contredit, ils étaient bien, ces vieux braves, ce qu'il y avait de mieux, dans la flotte, lorsque j'y fis mes débuts!

Mais, les années avaient passé, sur leur tête ; la

Terreur avait considérablement diminué leur effectif. Il fallait donc aviser à un nouveau recrutement.

Ce fut là, une des premières préoccupations de Bonaparte, qui s'était empressé de chasser de la flotte, tout le ramassis de jacobins galonnés, dont l'ineptie égalait l'abjection.

Dans le but de créer une nouvelle pépinière d'officiers de marine, il fit mille avances aux jeunes gens appartenant à la noblesse, et à des familles honorables de la bourgeoisie. Une carrière brillante et glorieuse leur était offerte. Toutes les difficultés des débuts leur étaient applanies.

De suite, on les nommait volontaires ou élèves. Bientôt, chaque frégate en compta, en réalité, trois fois plus que ne comportaient les règlements et les dimensions de l'entrepont. Tandis que les uns reposaient, les autres faisaient le quart. Ainsi, seulement, on arrivait à loger tout le monde.

Je fus affecté à *la Valeureuse*. C'était une frégate de 40 canons, commandée par M. Laignel, auquel je fus présenté par mon père. M. Laignel, officier de grand mérite, avait fait partie de l'expédition à la recherche de La Pérouse. Sauf lui, et M. Maret, dont le visage balafré redisait la valeur, tout le reste de l'Etat-Major n'était qu'une collection d'ignorants et grossiers personnages.

Nous étions vingt élèves.

La Valeureuse se trouvait au Havre. Elle faisait partie de la division, qui se préparait à l'expédition de Saint-Domingue.

Cette division se composait de trois autres frégates :

l'*Infatigable*, commandée par M. Meyne; *la Comète*, commandée par M. Segond, et *la Revanche*, commandée par M. Epron. Elle comptait également deux grandes corvettes : *la Bacchante* et *la Serpente*, chacune de 18 canons.

Décembre 1801.

Notre sortie du port du Havre était subordonnée, à la grande marée et au vent favorable. Cette double coïncidence se rencontra, le 15 décembre.

La Comète, *la Bacchante* et *la Serpente*, purent heureusement démarrer. Quand arriva notre tour, la mer était déjà trop basse. Il fallut attendre le lendemain matin.

16 *Décembre*. Le ciel était sombre et triste, mais le vent propice. L'*Infatigable* put sortir, et je le vis, toutes voiles dehors, gagner le large.

Quant à *la Valeureuse*, elle ne put, par suite des hésitations et de la lenteur des officiers de port, qu'aller jusqu'à l'hôtel des Douanes. Arrivée là, elle dut, pour ne pas échouer lamentablement en pleine vase, regagner le Vieux-Bassin.

Tristement, je passai le reste du jour à regarder la neige qui tombait, à gros flocons. A la nuit, seulement, je quittai la fenêtre de mon auberge, située sur le port.

Le lendemain matin, dès l'aube, je fus réveillé par un bruit étrange, qui montait du quai. C'était la chaine des forçats. Ces malheureux venaient haler notre frégate. Je pris aussitôt mon menu bagage, et descendis sur le quai.

Bientôt, nous démarrâmes. La chaîne des forçats fit pirouetter notre frégate. Elle faillit se démolir contre l'angle du quai. Alors, elle stoppa, et 250 hommes de la 98me brigade d'infanterie dégringolèrent, dans des chaloupes. La plupart étaient ivres. Plusieurs, avec armes et bagages, tombèrent à la mer. Ils en furent quitte pour un bain.

En un instant, nos gaillards furent couverts de cette cohue, ainsi que de caisses, malles, valises. Ce fut un inexprimable désordre, un déchaînement inouï de jurons et de cris. Les marins n'entendaient plus les commandements, qui se perdaient au milieu des vociférations les plus variées. Il fallait faire descendre, à fond de cale, tout ce monde-là. Aussitôt, l'ordre se rétablit. Grâce aux manœuvres effectuées, *la Valeureuse*, se retrouva même, le nez en avant. On largua ses huniers. Elle prit de l'air, et, voiles au vent, sortit du port, aux acclamations de la foule, qui saluait du geste et de la voix.

J'étais ivre de joie.

Derrière nous, venait *la Revanche*. Une nuée de chaloupes nous escortait.

Arrivés en rade, nous mîmes en panne. Les officiers du port, ainsi que plusieurs passagers, qui étaient à notre bord, nous quittèrent. Le lougre, l'*Ecureuil*, nous approcha, à portée de la voix. Il amenait nos poudres. Son commandant, le bonhomme Eyriès, demanda à les embarquer.

M. Laignel lui répondit qu'il voulait profiter du vent favorable, et lui enjoignit l'ordre de nous les apporter à Cherbourg.

Aussitôt, nos huniers furent éventés, les perroquets furent établis, et nous prîmes le large.

Le ciel était couvert, le vent frais et bon, la mer un peu grosse. Bientôt, le cap de la Hève ne se dessina plus, au loin, que comme une ligne effacée. Cette ligne, elle même, disparut. Pour la première fois de ma vie, je ne vis plus que le ciel et l'eau.

De bonne heure, je fus me coucher, dans mon humble hamac, étroitement pressé entre deux autres. A minuit, je me levai pour faire le quart. Le vent avait augmenté ; la mer était rude. Pendant deux heures — pour la première et dernière fois de ma vie — je payai, avec force nausées, mon tribut à la mer. Ce fut ma seule occupation.

Toute la nuit, nous tînmes le large. A l'aube, je montai sur le pont. Devant moi, se dessinait l'île Pelée, à l'entrée de la rade de Cherbourg. A dix heures, nous étions mouillés. *La Revanche*, *la Comète* et *la Bacchante*, nous avaient précédés. L'*Ecureuil*, qui nous suivait de près, nous remit son chargement de poudre. Le soir, arrivèrent l'*Infatigable* et *la Serpente*. Ce dernier navire, dans le coup de vent de la nuit, avait perdu ses deux mâts de hune et son beaupré.

19 Décembre.

Malgré le gros temps, le canot fut mis à la mer. J'en profitai, pour aller visiter Cherbourg. C'est une ville fort mal bâtie, un trou aux rues étroites, sales et mal pavées. Seule, l'église, située au bord de la mer, d'un joli style gothique, repose agréablement l'œil.

Le port est petit. L'arsenal maritime est admirablement tenu.

Après une promenade sur la grève, où je cueillis des coquillages, je regagnai la cale. Notre canot nous attendait. Nous partîmes, sans retard. La mer était très forte.

Près la balise qui marque l'extrémité des rochers, situés au-delà de la jetée, à l'est, existe une sorte de barre. Les vagues y déferlaient avec fureur.

Soit par suite d'une fausse manœuvre, soit par la force de la tempête, nous fûmes tout à coup lancés, par le travers, sur ces brisants. Chaque coup de mer enlevait notre canot, et le faisait retomber sur les récifs. M. Frey, qui commandait notre embarcation, était pâle comme la mort. Le chirurgien-major, et le commis aux vivres, poussaient des cris d'épouvante. J'avoue que je n'étais pas fier. Heureusement, notre embarcation était solide. Les efforts de nos canotiers finirent par nous tirer de ce mauvais pas. Transis de froid, mouillés jusqu'aux os, nous arrivâmes, enfin, à bord de notre frégate.

24 Décembre.

Jusqu'ici, nous avons été occupés à embarquer notre artillerie et notre provision d'eau. Le froid est excessif. La neige tombe, à longueur de jour.

Aujourd'hui, enfin, à l'exception de *la Serpente*, dont les avaries ne sont pas encore réparées, toute notre division quitte la rade, par la passe de Querqueville. Il souffle une jolie brise E. S. E.

25 Décembre,

Au point du jour, nous étions sur la côte anglaise, en vue de Portland. Jusqu'au soir, nous avons louvoyé, en face de la terre. J'ai fait plusieurs dessins.

27 Décembre.

Hier, le vent soufflait avec rage. Nous gagnâmes le large. A trois heures, l'ouragan était déchaîné. Nous dûmes mettre à la cape. De vraies montagnes d'eau venaient se briser contre notre frégate, et l'inondaient d'écume. A demi-morts du mal de mer, les soldats n'avaient plus la force de bouger, et roulaient sur le pont comme des barriques. Leurs officiers, couchés dans les hamacs, vomissaient les uns sur les autres.

A l'entrée de la nuit, un signal du commandant, M. Moyne, donna la liberté d'action, à chaque navire de la division.

Peu de temps après, la tempête se calma, soudain. A l'aube, le soleil s'est levé, radieux.

De *la Bacchante*, qui a, à son bord, un détachement de dragons, il a fallu jeter à la mer un grand nombre de chevaux tués ou blessés. Ces derniers, pour regagner la corvette, nageaient vigoureusement. Bientôt, les pauvres bêtes, une à une, disparaissaient sous l'eau.

Janvier.

Nous nous empressâmes, de profiter de l'éclaircie pour rallier la côte anglaise. Le soir, nouvelle tempête. Notre arrimage étant défectueux, la frégate fatiguait beaucoup. Par paquets, la mer entrait dans les batteries où les soldats étaient couchés. La caisse

de notre grand mât se rompit. Le commandant donna, de nouveau, à l'escadre, la liberté de manœuvre. Les vaisseaux se dispersèrent.

Alors, notre capitaine, nous fit prendre la route de Cherbourg. A trois heures, nous étions en face des Casquets, près l'île d'Aurigny. A la tombée de la nuit, nous approchâmes de la rade de Cherbourg. La tempête et l'obscurité nous empêchant de distinguer les balises qui indiquaient les passes, nous dûmes virer de bord. Impossible de prendre le vent arrière ! Nous courons sur les roches de Querqueville.

La cloche d'alarme tinte. Tout le monde sur le pont ! J'étais couché. Je me lève en hâte, et grimpe l'escalier. Juste, à ce moment, une lame énorme couche la frégate sur le flanc Les boulets, sortant de leurs parcs, roulent avec un horrible fracas. L'escalier que je monte s'effondre. Je m'accroche aux hiloires du panneau, et reste suspendu dans le vide. Je ressens, dans la poitrine, une douleur aiguë. Un canonnier m'aperçoit. Il m'attire en haut. Je me traîne sur le tillac. Je crache le sang. à pleine bouche. Autour de moi, c'est une épouvantable cohue. Quel spectacle ! Des lames hautes comme des montagnes. Des nuages noirs, aux bords cuivrés, qui filent dans le ciel bas. Par instants, un rayon de lune éclaire le sinistre tableau. A sa lueur blafarde, j'aperçois les lambeaux de notre grand hunier qui claquent dans le vent.

Calme, au milieu de l'effroi général, le capitaine Loignel, armé de son porte-voix, commande la manœuvre. Il ordonne de larguer le petit hunier. C'est notre dernière planche de salut. Nos gabiers regardent

les vergues. Ils n'osent y grimper. Heuvrard, élève de deuxième classe, les y contraint, les poussant, le poignard dans les reins. Lui-même, leur donne l'exemple. Tout le monde a les yeux fixés sur cette suprême manœuvre. Le bout de toile va-t-il se déchirer ? Non. Il se déplie, se gonfle. La frégate se cabre, se redresse. Vent arrière, elle file dans la tempête. Nous sommes sauvés. Mais, où sont les autres vaisseaux ? Ils ont tous disparu.

Voici Wight et voici le fanal de Barfleur. Maintenant, nous voguons vers la rade de la Hougue. Le soleil luit. La mer se calme. Des côtes boisées se dessinent. Nous tirons un coup de canon et mettons le pavillon en berne. Là-bas, un point blanc. C'est le bateau-pilote qui vient vers nous. Il nous conduit au mouillage. Nous y trouvons *la Revanche*, et laissons tomber l'ancre, à ses côtés.

Notre beau voyage à Saint-Domingue est donc ajourné ! jusqu'à quand !

Le capitaine Laignel me fait conduire à terre, dans son propre canot. Je débarque, sur des roches glissantes. Voici un pêcheur. Je lui achète des coquillages. La nuit tombe. Où aller ? Un villageois, touché de mon air souffrant et de mon extrême jeunesse, consent à me procurer un gîte Je me couche, grelottant la fièvre. O belle jeunesse ! Je m'endors, et ne m'éveille que le lendemain matin. C'était le jour du nouvel an. Ce jour-là, que la solitude est triste ! Je voudrais être, au milieu de vous, mes chers parents. Je souffre. Ma poitrine me fait mal. Je me lève et vais à la fenêtre de ma chambrette. Le ciel est bleu ; l'air,

d'une étrange douceur. Je veux partir. Je prends mon havre-sac et mon bâton. Adieu ! mes hôtes compatissants.

Le bon air me fait du bien. Je marche, tout doucecent, jusqu'à trois heures de l'après-midi. Alors, je m'assieds, sur le gazon, au bord du rivage.

Que je suis las ! Le soleil baisse. Il faut que je gagne Barfleur. Là-bas, un clocher pointe, au milieu des arbres dépouillés. Ce doit être Réville. Personne dans les champs ! Allons, vers le clocher. Enfin, voici un passant :

— Le chemin de Barfleur, s'il vous plaît ?

— Prenez cette route-là, jeune homme.

Oh ! quelle route. Les cailloux me blessent les pieds. Je trébuche. Voici une auberge. Entrons. Je me couche. Impossible de dormir. Je souffre trop de la poitrine.

Enfin, l'aube blanchit. Je me lève et vais visiter le bourg.

Barfleur est mieux bâti que la Hougue, mais ses maisons sont plus vieilles. L'église se dresse, pittoresquement, sur un rocher, à l'extrémité du port.

Je rentre déjeuner. On me sert d'excellentes huîtres. Elles me font du bien. Je reprends mon bâton de pèlerin.

Je parcours des sites variés. Les fleurs et la verdure doivent, au printemps, délicieusement les embellir.

Voici la mer, à ma droite, et voici les rochers du cap Lévy. Une frégate rase la côte. Elle vogue à pleines voiles. C'est *la Valeureuse*, qui rentre à Cherbourg.

Je descends une colline. Au fond de la vallée, serpente un ruisseau. Il coule, entre des roches que domine un moulin. J'arrive à un vaste édifice, transformé en ferme. Sa grande porte voûtée est défendue par des machicoulis, et flanquée de deux tourelles. Quelle fut, au Moyen Age, le gentilhomme normand qui habita ce puissant castel ?

Je dîne, au bourg de St-Pierre. Encore quatre lieues pour arriver à Cherbourg. Jamais, je ne pourrai les franchir ! Mon aubergiste me loue un cheval et un guide. J'enfourche ma monture dont les secousses me causent de vives douleurs.

Huit heures du soir. J'arrive à Cherbourg. Les crachements de sang ont repris. Je me loge, à la première auberge venue.

Le lendemain, dès l'aube, je cours vers le port, et me fais conduire à *la Valeureuse*. M Laignel me gronde, amicalement, de m'être tant fatigué. La frégate ne doit-elle pas rester, en rade, plusieurs jours !

— Allez vous soigner, à terre, me dit-il. Autrement, vous ne pourrez continuer le voyage.

Le chirurgien-major appuie cet avis.

Je retourne donc à mon auberge. Un ami de mon père, M. Gayant, ingénieur en chef, apprend ma présence. Il vient me chercher, et me soigne, chez lui, comme son propre enfant.

Hélas ! je ne me remets pas assez vite. *La Valeureuse* part, sans moi.

Non. Je ne puis renoncer à mon beau voyage ! Est-ce que la *Bacchante* n'a pas relâché au Havre ? Je me sens mieux. J'irai la rejoindre.

Je vais rôder sur le port. Oh ! la bonne rencontre. Voici M. Fils, un ami de ma famille. Il commande *l'Aimée*. C'est un petit aviso qui va partir pour le Havre.

Quelle joie ! il consent à m'emmener. Il part demain, 18 janvier.

Nous sommes partis. Nous longeons la côte. *L'Aimée* est un invraisemblable sabot. Il ne peut voyager, la nuit. Il nous faut aller coucher à Barfleur.

A Barfleur, les vents contraires nous retiennent au port. Je me ronge. C'est décidé. J'irai à pied, jusqu'à Valogne. Là, je prendrai la voiture de Caen à Honfleur.

Trois jours de diligence m'ont enfin amené, dans cette ville. Je la traverse et pars pour le Havre.

Hélas ! *la Bacchante* est partie. Je n'ai plus qu'à reprendre le chemin de Paris, où je passerai le reste de l'hiver.

Mars 1802.

Au lieu d'éteindre ma vocation de marin, les souffrances et les dangers dont je viens de faire le récit ne firent que l'aviver. Je rêvais toujours de Saint-Domingue. Le nom de cette belle colonie ne revenait-il pas, sans cesse, sur les lèvres, dans les milieux les plus divers ? Le désir de Bonaparte n'était-il pas de la reprendre ?

Une grande expédition, commandée par le capitaine-général Leclerc, beau-frère du premier consul, venait de partir de Brest. Une autre, de Rochefort, sous les ordres du brave amiral la Touche-Tréville. On

annonçait l'envoi prochain de nouveaux navires. Eux aussi, partiraient de Brest, comme l'escadre qui avait emmené le général Leclerc.

Je brûlai du désir de voir Brest. J'avais toujours entendu citer ce port militaire, comme le premier du monde. Je brûlais, encore plus, du désir d'aller à St-Domingue.

Enfin, j'arrivai à convaincre mes parents.

CHAPITRE II

De Brest à Rochefort

Mon départ de Paris. — Aspect de la Bretagne. — Vestiges de la Chouannerie. — Arrivée à Brest. — J'embarque sur la *Sémillante*. — Je suis nommé élève de Marine. — Je passe à bord de l'*Intrépide*. — Etat-major de ce vaisseau. — Nous appareillons, pour Saint-Domingue. — Départ de Brest. — Côtes bretonnes. — Abbaye de Saint-Mathieu — Passage du raz de Sein. — Escale à Rochefort. — Embarquement de troupes. — La 83e demi-brigade. — Un amiral jacobin. — Sur les bords de la Charente. — Mélancolie. — Derniers préparatifs.

Une seconde fois, conquis par le magique attrait de la marine, je quittai Paris, au mois d'avril 1802, pour me rendre à Brest.

J'avais ainsi à parcourir une partie de la France, que je ne connaissais pas.

Dans le Maine et la Haute-Bretagne, se voyaient encore les traces de la malheureuse guerre des Chouans, à peine pacifiée : des hameaux déserts, des chaumières incendiées, des villes fortifiées de hâtifs retranchements. Partout, de glorieux vestiges d'une lutte opiniâtre et prolongée.

L'aspect de la Basse-Bretagne me produisit une inoubliable impression. A chaque pas, des monuments

celtiques, des forteresses féodales, de superbes abbayes, de délicieuses chapelles. Ici, des sites sauvages et romantiques; des campagnes empreintes d'âpre grandeur. Une langue inconnue. Des costumes merveilleusement pittoresques. Des souvenirs du druidisme et de la chevalerie. Tout parlait à mon âme enthousiaste.

Aussitôt arrivé à Brest, je me présentai chez M. de Caffarelli, préfet maritime, auquel j'étais chaudement recommandé. Il me donna un embarquement, comme volontaire, sur *la Sémillante*, frégate de 38 canons, commandée par le capitaine Montalan.

Cette frégate, étant en réparation, dans un des bassins de Recouvrance, mon rêve n'était pas encore réalisé.

A bord, mon service était, forcément, insignifiant. Nos journées ne s'en passaient pas moins, d'une façon fort agréable. Dès le matin, j'embarquais, avec un de mes camarades, dans un des canots du bord. Accompagnés du second-maître d'équipage et d'un quartier-maître, et munis d'amples provisions de bouche, nous partions visiter quelque coin de la côte. De mes excursions, je rapportais des oursins, des étoiles de mer, et tous les coquillages qui tentaient mon amour de l'histoire naturelle.

Les réparations de notre navire n'avançaient que lentement. Pour comble de maux, on fit, un beau matin, passer, sur l'*Intrépide*, la plupart de nos charpentiers de marine.

J'allai ouvrir mon cœur à M. de Caffarelli. Il parut enchanté de mon ardeur, et m'offrit un embarquement

sur le vaisseau *le Berwick*, destiné à la *Martinique*. Mais, je tenais à Saint-Domingue. Je lui exposai combien il serait heureux pour moi de faire mes premières années, sous les ordres de l'amiral la Touche-Tréville, qui connaissait beaucoup mon père, et pourrait guider mes premiers pas, dans une carrière qu'il avait si noblement parcourue.

Le préfet sourit. Ma cause était gagnée — et même superbement gagnée. En effet, je n'étais encore que volontaire, et fus embarqué sur l'*Intrépide*, comme élève de seconde classe.

Le 12 juin, je pris possession de mon nouveau poste.

L'*Intrépide* était commandé par M. de Péronne, brave officier de l'ancienne marine royale, infiniment supérieur, par ses qualités de cœur et son instruction technique, à la plupart des autres capitaines de vaisseau.

Son premier accueil fut assez froid. Il était contrarié de recevoir un nouvel élève. Son navire en avait déjà un nombre tel, qu'il ne savait plus où les caser. Je portai leur effectif à seize, le double de ce que comportaient les règlements, pour un navire à deux ponts. Hélas ! nos rangs si pressés allaient bientôt cruellement s'éclaircir.

Quoiqu'il en soit, j'eus le bonheur de me faire distinguer de cet excellent officier, qui ne tarda pas à me prendre en amitié.

Notre état-major, fort bien recruté, se composait de MM. Eléonore de Péronne, capitaine de vaisseau, commandant, et Désiré Legras, capitaine de frégate, second commandant ; quatre lieutenants de vaisseau ;

cinq enseignes ; un capitaine d'artillerie, commandant le détachement des soldats de marine ; un commissaire aux vivres et un chirurgien-major. En outre, quatre élèves de première classe, et douze de seconde. Comme surnuméraires : trois chirurgiens, un pharmacien et son commis.

Mes camarades m'accueillirent fort cordialement. Parmi eux, il y avait beaucoup de mauvais sujets. Leur ensemble formait un singulier contraste : les uns appartenant aux meilleures familles ; les autres, sortis de la lie du peuple, vicieux, sans honneur, ni délicatesse.

D'ailleurs, telle était, en général, la pépinière de la marine, à ce moment de notre histoire, où un gouvernement réparateur avait à lutter contre tant d'éléments révolutionnaires, et où le caractère, cependant si ferme du premier consul, n'avait encore pu les extirper tous, entièrement.

Malgré notre nombre excessif, nous étions infiniment mieux logés que sur *la Valeureuse*. Notre poste, assez vaste, était dans la deuxième batterie. En outre, dans la Sainte-Barbe, où couchaient les plus anciens d'entre nous, nous avait été ménagé un coin, pour travailler.

Je fus chargé de l'embarquement du vin. Cette opération m'occupa, jusqu'au 14 juin.

Juillet 1802.

Cependant, nos derniers préparatifs s'achevaient. Le 19 juin, nous arrivèrent le général japonais Jablonowski, destiné à commander, à Saint-Domin-

gue, une légion de soldats de sa nation, ainsi que le chirurgien en chef de l'armée. Tous deux étaient accompagnés de leur femme.

Pour prendre le large, on n'attendait plus qu'un vent favorable. Jamais laboureur, qui contemple ses champs brûlés par la sécheresse, ne fit, pour obtenir de la pluie, des vœux plus ardents que les miens, pour avoir enfin une brise propice. Je craignais tant de manquer le départ que, depuis plusieurs jours, je ne serais pas descendu à terre, pour tout l'or du monde. Mes camarades, qui ne se privaient pas d'aller s'amuser en ville, me plaisantaient de cette appréhension.

Cependant, je n'avais pas tort. Le 30, au matin, le chirurgien-major, le commissaire aux vivres, deux de mes camarades, et un jeune passager, M. de Vansay, quittèrent le bord, malgré les observations du commandant. Soudain, se leva un vent favorable. Ces Messieurs, sans doute trop occupés à faire de touchants adieux, à quelques beautés brestoises, n'entendirent pas les appels réitérés du maître-canonnier, qui brûla vainement maintes gargousses. Nous partîmes sans eux. Déjà, nous avions doublé le cap Mingan, situé à l'entrée de la rade, quand nous vîmes une barque accourir à force de rames.

Nous mîmes en panne. Bientôt, assez piteux, grimpèrent à bord le chirurgien-major et le commis aux vivres. Quant aux autres, les beautés brestoises les avaient définitivement gardés.

Aussitôt, on éventa les voiles, et les côtes sauvages qui avoisinent la baie de Brest, se déroulèrent, dans

toute leur sombre majesté. A gauche, Camaret. Tout près, les Tas-de-Foin et les rochers du Toulinguet.

Heureusement, le temps était beau, car, lorsqu'un vaisseau se trouve engagé, par grosse mer, dans ces sinistres parages, combien sa situation est perplexe ! Que de naufrages ont vus ces côtes si dangereuses !

Voici la pointe Saint-Mathieu. Les ruines gothiques d'une ancienne abbaye la couronnent. Ici, finit la France. Autrefois, cette pointe occidentale de l'ancien continent, s'appelait la pointe du bout du monde, — la pointe de Fine-Terre.

Combien cette côte isolée, battue par d'éternelles tempêtes, était bien l'idéal sanctuaire de la prière, l'incomparable asile de l'âme ascétique qui s'élève vers Dieu ! Ici, rien ne venait troubler les longues contemplations des Religieux de Saint-Mathieu. La grandeur du tableau devait, naturellement, élever leur cœur, vers la majesté du Créateur. L'immensité de l'Océan, sur lequel erraient leurs regards, est si bien l'emblême de l'immensité de l'Éternel !

Pourtant, même là, a passé l'œuvre de la Révolution. Aujourd'hui, seuls, les vents troublent le silence de ces voûtes à demi écroulées, qu'habitent l'orfraie et la chouette funèbre.

Ces ruines mélancoliques semblent n'être demeurées debout, à l'extrémité du vieux monde, que pour jeter un dernier adieu au navigateur, et lui demander un soupir de regret, pour la terre natale qu'il ne reverra peut-être jamais.

Planté sur la dunette, je contemplais, le cœur un peu gros, toutes ces roches, ces côtes et ces golfes ;

les récifs de l'Iroise, et l'île de Molène, que baignaient les vagues ensoleillées.

Le soir vint. Nous forçâmes de voiles, pour atteindre, avant la nuit, le passage du Raz, qui est le plus dangereux des côtes de France.

Au loin, s'allongeaient ses crêtes granitiques, surplombées d'aiguilles de roches.

Pour nous préparer à franchir ce passage redoutable, l'un de nous proposa de faire un punch. Nous voilà trinquant à notre heureux voyage. Nos chants et nos cris de joie attirèrent l'attention du commandant. Il nous fit dire de remonter, immédiatement, sur le tillac, et, après une verte semonce, nous ordonna de faire attention à la manœuvre, et au spectacle qui se déroulait sous nos yeux.

Spectacle, vraiment, d'une sauvage grandeur! A droite, le Grand-Tevennec qu'environne, comme un troupeau, une nuée de roches, les unes à fleur d'eau, les autres cachant sous les vagues leurs têtes encore plus redoutables.

A gauche, la baie des Trépassés, au vocable lugubrement symbolique. Au fond de cette baie, la vaste grève où s'en vont attérir, poussés par les courants, les cadavres des naufragés.

Voici le Bec du Raz, et l'île de Sein, antique séjour où les druidesses, loin de tous regards, pratiquaient leurs rites mystérieux.

C'est là le point le plus critique.

Tandis que notre vaisseau, favorisé par un bon vent, louvoyait au milieu des écueils, personne n'élevait plus la voix. On n'entendait que celle du com-

mandant, pendant que les matelots, l'œil fixé sur lui, se tenaient prêts à obéir à son moindre signe.

Chacun sentait si bien que notre salut dépendait de la prompte exécution de la manœuvre commandée!

Dès que nous eûmes doublé la roche appelée « La Vieille », tout danger avait disparu. La sérénité revint sur tous les visages, et le commandant passa le porte-voix à l'officier de quart.

Le passage du Raz est si redouté, que, sur les navires marchands, les matelots, quand ils s'y engagent, se mettent à genoux, récitant le *De Profundis* pour les trépassés de la baie, et demeurent en prière, jusqu'à ce qu'ils aient franchi ces sinistres parages.

Nous voguions, sous toutes voiles, avec les bonnettes hautes et basses, et même la civadière. C'est la seule fois de ma vie que j'ai vu utiliser cette voile, aujourd'hui disparue.

Avec la nuit, le vent fraîchit, et nous diminuâmes notre voilure.

Le lendemain matin, à 6 heures, Belle-Ile était en vue. A midi, sous un ciel nébuleux, parut l'île d'Yeu. Puis, le phare des Sables-d'Olonne, la petite ville de St-Martin, et l'île d'Oléron dont une forteresse domine la pointe.

Très tard, nous atteignîmes le mouillage de l'île d'Aix, dans la rade de Rochefort.

Jusqu'au 3 juillet, je fus retenu à bord, par mes occupations. Ce jour-là, MM. Le Golias et Vistorte, lieutenants de vaisseau, ainsi que le capitaine des soldats de la marine me proposèrent d'aller avec eux visiter la ville. Nous partîmes, vers midi, dans le

grand canot, et n'arrivâmes à terre qu'à cinq heures du soir.

Nous vîmes l'arsenal, ainsi qu'un magnifique vaisseau à trois-ponts qui venait d'être lancé. Il portait 130 pièces de canon, et s'appelait *la République Française*. Trois ans plus tard, on le débaptisa et il devint *le Majestueux*. A ses côtés, se trouvait la corvette *la Tapageuse*. Auprès de cette énorme masse, on eût dit une chaloupe. Nous vîmes aussi un vieux vaisseau anglais *l'Experiment*, capturé pendant la guerre de 1778.

A Rochefort, les rues sont larges et droites. Les maisons, blanchies à la chaux, éblouissent, sous la réverbération du soleil. On se dirait dans une ville de la zone torride. Pas d'édifices remarquables, sinon l'hôpital de la Marine.

Après notre promenade, nous descendîmes à l'hôtel de la Coquille, le plus important du crû. Nous dinâmes comme des officiers de marine, c'est-à-dire très copieusement.

Il y a bien, à Rochefort, une salle de spectacle, mais on n'y jouait pas, ce soir-là. Nous fûmes au café. Je m'y ennuyai bien, tandis que ces messieurs jouaient au billard, distraction que je n'apprécie pas.

Mes compagnons de voyage méditaient une excursion, à la Rochelle. Leur intention était d'y rester plusieurs jours, pour se livrer à des plaisirs qui n'étaient ni de mes goûts ni de mon âge.

L'arrivée de notre capitaine de frégate, M. Legras, vint me tirer de peine. L'envie lui vint de se joindre à la joyeuse bande, Comme je ne témoignais aucun

désir de faire partie de l'expédition, à laquelle ces Messieurs ne se souciaient pas de m'emmener, il me chargea de ramener son canot à bord. Cette solution m'arrangeait au mieux.

Le lendemain soir, je fus me promener, dans l'île d'Aix. Pas un seul arbre ; rien que des vignes. A l'extrémité orientale, quelques broussailles qu'on appelle « le Bois-Joli ».

A Aix, on ne pêche pas les crevettes au filet, comme partout ailleurs, mais à la ligne. Cette ligne est un fil terminé par une épingle recourbée. Des boulettes de mie de pain servent de boëtte. Les crevettes sont très abondantes, bien plus grosses que sur la Manche. Leur pêche est une des distractions préférées des enfants.

Nous devions embarquer, avec nous, la 83me demi-brigade d'infanterie, alors logée dans le fort de l'île d'Aix. Cet embarquement était la cause de notre escale.

Il eut lieu le 7, au soir, avec les seules embarcations du bord. Il se fit avec beaucoup d'ordre. Pas de cohue ; pas d'ivrognes. En très peu de temps, les 500 hommes se trouvèrent à bord, sans le moindre incident.

Ce même soir, rapatrièrent nos officiers qui étaient allés à la Rochelle.

Le lendemain, 8 juillet, à 3 heures du matin, on vint me réveiller. Il s'agissait d'aller, à Rochefort, chercher notre commandant, qui était, dans cette ville, depuis plusieurs jours.

Je m'embarquai, dans son canot. A cette époque

les élèves de marine étaient spécialement chargés du commandement des chaloupes du bord.

Je fis route, pour la Charente. Favorisé par le vent, j'accomplis un prompt voyage. Sans retard, je me rendis à l'hôtel où était descendu M. de Péronne, et l'avisai que son canot l'attendait.

Il m'ordonna de rester à Rochefort, au lieu de m'en retourner avec lui, et me chargea d'aller prendre, dans les magasins de la Marine, les harnais et couvertures destinés à nos soldats. Après quoi, j'aurais à les transporter à notre vaisseau, dans une grande chaloupe que le port aurait à me fournir.

Je restai donc en ville. J'y trouvai notre commis aux vivres qui fit avec moi les démarches nécessaires. Puis, je me rendis au port. Quelle déception ! Point de chaloupe disponible. Que faire ? Tout droit, je me rends chez le préfet maritime, M. Martin, vice-amiral. Je me trouve en face d'un gros homme, jambes courtes, larges épaules, tête énorme, cheveux en broussailles. Un lion, ou plutôt, une caricature de lion. Ajoutez au portrait, un ton bourru et des expressions de corps de garde. Vous aurez une idée de cet amiral, enfant de la Révolution.

Ma requête amena, sur ses grosses lèvres, une bordée d'imprécations, parce que, paraît-il, les effets en question auraient dû être portés à bord, depuis plusieurs jours.

Sans me déconcerter, je plaidai mon innocence. Mon commandant venait seulement de me donner l'ordre. Nouvelle bordée d'injures, à l'adresse, cette fois, de notre commis aux vivres.

Enfin, quand toute sa bile eût été déchargée, il me signa, pour la direction du port, l'ordre de mettre une goëlette à ma disposition, car une chaloupe aurait était insuffisante. La goëlette me fut promise, pour le lendemain. Le soir, je fus au spectacle. Salle laide, comédiens médiocres. On jouait l'opéra *Pierre le Grand*.

Le lendemain, sur la goëlette *la Victoire*, j'embarquai harnais, couvertures, sarraux, pantalons de toile, et fis aussitôt mettre à la voile.

Le vent contraire m'obligea à mouiller au port Martrou, à une demi-lieue de Rochefort.

Pendant la nuit, le vent devint favorable. Nous levâmes l'ancre. La mer était forte ; le ciel semé d'étoiles. Dans l'air pur, frémissaient les grands roseaux qui bordent les rives de la Charente. C'était le seul murmure qui troublât le calme de cette belle nuit et la dernière que je devais passer, sur la terre de France. Malgré la joie que me causait l'imminence de mon départ, je me laissai aller à une profonde rêverie. Parents, amis, pays natal... j'allais tout quitter !

Mon isolement, au milieu d'étrangers, sur ce navire qui voguait dans la nuit, m'arracha même une larme.

La première blancheur de l'aube dissipa ma mélancolie. Le soleil se leva radieux. La brise matinale, d'une délicieuse fraîcheur, poussait rapidement mon navire. Bientôt, il rejoignit le vaisseau.

Quelques minutes après, arrivait une autre goëlette. Elle nous apportait 6 bœufs, 50 moutons, du pain frais et autres provisions de bouche. Nous n'avions plus qu'à lever l'ancre.

CHAPITRE III

En route vers Saint-Domingue

Départ — Encombrement du vaisseau. — Occupations, durant la traversée. — La vie à bord. — Poissons volants. — Nous coupons le Tropique du Cancer. — Description de la fête du Tropique. — Conseil de guerre. — Exécution de sa sentence. — Terre en vue. Nous longeons la côte septentrionale de Saint-Domingue. — Mouillage au Cap Français.

Le 9 juillet 1802, à neuf heures et demie du matin, par jolie brise du S. S. E., notre navire, toutes voiles dehors, prenait enfin le large, pour n'attérir, cette fois, qu'en Amérique.

Bien vite, nous franchissons le Pertuis d'Antioche. Alors, saute de vent. Nous tirons des bords, entre les îles de Ré et d'Oléron. A quatre heures, apparaît le clocher d'Ars, à peine perceptible. Enfin, nous entrons en haute mer.

Le lendemain, au réveil, aucune terre n'était plus en vue. La mer demeurait très belle. Ainsi, les passagers échappèrent au mal de mer, et nous, à l'encombrement qui en serait résulté.

Notre vaisseau était bien trop chargé. Pensez donc ! 500 soldats et 600 hommes d'équipage. Joignez-y une vingtaine de disciplinaires, tous dignes des galères,

qui quittaient le dépôt de l'île de Ré et rejoignaient, je ne sais quel corps de Saint-Domingue. Enfin, une quinzaine d'aventuriers qui, partant faire des dupes aux colonies. avaient obtenu — on se demande à quel titre? — passage sur un bateau de l'État.

Ces derniers n'étaient pas les moins encombrants. N'ayant droit qu'à la ration des matelots, ils avaient trouvé moyen de se lier, avec quelques-uns d'entre nous, et de se faufiler dans notre poste. Ils finirent par y être si gênants, et si peu gênés, que nous dûmes les mettre à la porte.

Les navires de France, voguant vers les Antilles, vont habituellement reconnaître Madère, ou quelqu'une des îles Canaries, pour y rectifier leur longitude. Alors, ils coupent au travers l'Océan Atlantique. Telle est la route, sinon la plus courte, du moins la plus sûre. En raison de la belle saison, et du prochain espoir des vents alisés, notre commandant résolut de couper au plus court, en allant seulement reconnaître le cap Finistère, pour faire route, de là, sur Saint-Domingue.

18 Juillet.

Nos passagers commencent à prendre leurs habitudes. Diversement groupés, les soldats jouent au loto, à longueur de jour. Leurs officiers, rassemblés autour de la table de la grande chambre, jouent aux cartes, du matin au soir. Parfois, nos officiers se mêlent à leurs jeux.

Quant à nous — chose étonnante! — nous n'aimons, aucun, les cartes.

Voici l'emploi de notre temps :

A neuf heures du matin, branle-bas, c'est-à-dire réveil, toilette, hamacs décrochés et rangés.

Alors, nous allons, sur le pont, respirer l'air frais du matin. Par groupes, on se promène ; ou bien on lit, sur la dunette, assis sur une cage à poules. Ainsi, on attrape dix heures, c'est-à-dire le déjeuner, composé de mets substantiels. Après quoi, on remonte sur le tillac. Ceux qui ont des instruments de réflexion observent la latitude, par la hauteur méridienne du soleil.

A midi, nous rentrons tous dans notre poste. Là, chacun écrit son journal et fait son point, ou calcul loxodromique, par lequel on obtient la latitude et la longitude journalière du vaisseau, ainsi que le chemin parcouru dans les vingt-quatre heures. On va porter le résultat de son travail au commandant, ou au capitaine de frégate.

L'après-midi, chacun s'occupe, à son idée. Pour mon compte, je descends, ordinairement, dans la Sainte-Barbe, où l'on est tranquille. J'y travaille à l'étude du pilotage et des principes de navigation.

A quatre heures, dîner. Notre gaîté le prolonge fort longtemps. Ensuite, jeux variés et exercices physiques sur la dunette.

Uu punch termine souvent la soirée.

Evidemment, ce programme est tout autre, quand nous sommes de quart. Notre devoir est alors de faire attention à la manœuvre, de répéter les commandements de l'officier ou chef de quart, et de veiller à leur prompte exécution.

... Le 22 juillet, pour la première fois, j'aperçus des

poissons volants. Chaque jour, dès lors, nous les vîmes s'élancer en troupe, hors de l'eau, à la poursuite des dorades et des bonites, et voler, horizontalement, quarante à cinquante toises, à l'aide de leurs vastes nageoires pectorales, puis retomber dans l'eau, pour se relever un peu plus loin.

Les poissons volants des Tropiques, ont la grosseur d'une sardine : quelquefois, d'un hareng. Leur dos est bleu foncé ; le ventre est argenté. Leurs nageoires ressemblent à deux grandes ailes, et sont bien *de véritables ailes*, qui frappent l'air comme celles des oiseaux. Elles ne sont pas des sortes de parachûtes, destinés à les soutenir, un moment, dans l'air ; ce sont, je le répète, *des ailes*, avec lesquelles ces poissons s'enlèvent, jusqu'à vingt pieds de hauteur.

Cependant, depuis quelques jours, notre équipage faisait de grands préparatifs, pour la célébration du fameux baptême du Tropique — sorte de carnaval autorisé sur les navires de l'État, afin de maintenir la gaîté, qui est un des éléments de la santé.

La fête devait avoir d'autant d'éclat que beaucoup d'entre nous se trouvaient dans le cas d'être soumis à la classique ablution tropicale.

Le 24, dans l'après-midi, une grêle de pois secs et de gargousses tomba, des hunes, sur le gaillard. Elle annonçait le courrier du Bonhomme, ou Roi du Tropique.

Ce courrier, faisant claquer son fouet, descendit de la grande hune. C'était un gabier, très joliment vêtu en postillon. Il avait la veste galonnée, la plaque, la culotte de peau, les bottes et les éperons réglemen-

taires, sans oublier la grosse queue ou catogan, qui symbolise la coiffure des vrais braves enfants de la Poste.

S'avançant vers notre commandant, il lui remit une lettre, de la part de son souverain. Cette lettre réclamait le tribut d'usage, payable par tous ceux du bord qui entraient, pour la première fois, dans ses états.

Gravement, M. de Péronne répondit :

— Je suis trop bon marin et trop vieil ami du Bonhomme Tropique, pour lui refuser une si juste réclamaîion. Que votre maître veuille bien venir demain à mon bord, il aura pleine satisfaction.

— Sa Majesté se présentera, accompagnée de toute sa cour, répondit le courrier.

Le lendemain, 26, par 36° 96, de longitude occidentale, nous coupâmes, effectivement, le Tropique du Cancer.

Dès le matin, tout avait été préparé pour la fête. Une tente avait été plantée, au pied du grand mât. Sous cette tente, se dressait un autel surmonté d'une croix, et de tous les attributs de la navigation : cartes marines, compas, octant...

A droite de l'autel, le trône du Père Tropique. A gauche, une grande cuve, remplie d'eau, sur laquelle une planche était posée en travers.

Le bruit de la foudre et une grêle analogue à celle de la veille, annoncèrent l'arrivée du roi Tropique.

Il descendit de la grande hune. Il avait une barbe blanche d'étoupe, et, bien que couvert de fourrures, feignait de grelotter, en dépit d'une température de

26°. Derrière lui, descendit sa cour, composée de la moitié de l'équipage.

Les déguisements étaient fort ingénieux.

C'était, d'abord, un tout jeune homme imberbe, au joli visage, qui représentait Amphitrite, épouse du vieux Tropique. Des mousses, en tritons, lui faisaient cortège.

Derrière ce groupe, Neptune, son trident à la main, traîné sur un char fait avec un affût de canon. Ensuite, les esclaves du Tropique, barbouillés de différentes couleurs.

Voici une troupe de guerriers, vêtus à l'orientale, grâce à tous les pavillons et signaux mis à leur disposition. Voici les gendarmes et l'aumônier du Père Tropique; des paysans bretons, un ours dansant au son du fifre. A clore le cortège, le diable avec ses cornes et sa fourche.

Après avoir défilé sur le gaillard et fait le tour de la tente, le Bonhomme y pénétra, et le cortège se rangea autour de lui.

Son secrétaire commença l'appel de tous ceux qui devaient recevoir le baptême.

Il appela, tout d'abord, Mme Jablonowski, et la femme du chirurgien-chef de l'armée, dont le nom m'échappe. Galamment, notre commandant, les conduisit, par la main, jusqu'à la cuve.

Toutes deux avaient revêtu une toilette de bal, très élégante. La coquetterie féminine ne désarme jamais, même pour une fête de matelots. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Quelques gouttes d'eau furent jetées sur leurs blanches mains.

Puis le défilé des hommes commença.

Voici la formule du baptême :

— Jurez que vous respecterez, en toute circonstance, les femmes des bons marins.

— Je le jure ! répondait le néophyte.

Alors, il était assis sur la planche fatidique : Un page du Père Tropique lui présentait un bassin. S'il y déposait une offrande, il recevait, dans la manche de son habit, quelques gouttes d'eau. Si non, il était saisi, brusquement, par la ceinture de sa culotte, et plongé, dans la cuve, pour la plus grande joie des spectateurs.

Comme il eut été trop long de baptiser, individuellement, tous les soldats, ils le furent, en masse, avec la pompe à incendie.

La cérémonie s'acheva par des danses et des chants, exécutés sur le gaillard d'avant. Bientôt, sur la dunette, grades, âge, rang, tout fut confondu. On se bousculait, on se lançait de l'eau, on se faisait mille farces.

Finalement, nous terminâmes la fête par un punch des plus copieux et des plus épicés. Il fut bu, en trinquant à la santé du Tropique.

Telle fut — vraie bacchanale — notre fête du Tropique. A quelques variantes près, elle se célèbre ainsi, à bord de tous les navires qui coupent le cercle.

L'origine de cette burlesque cérémonie remonte très loin. Elle fut imaginée par les navigateurs portugais et espagnols, qui osèrent, les premiers, à la fin du xvᵉ siècle, s'aventurer sur l'infini de l'Atlantique.

Le surlendemain, 27 juillet, une scène pénible succéda à ces jeux. Un des mauvais sujets que nous avions à bord, Louis Bologne, ancien chasseur au 19me régiment, avait injurié grossièrement un sergent, et tenu des propos incendiaires, déclarant qu'il mettrait le feu au vaisseau.

Un conseil de guerre, composé de presque tous les officiers du bord, fut réuni. Bologne fut condamné à trois coups de cale.

Le navire mit en panne. Un coup de canon fut tiré. On arbora le pavillon de justice (pavillon rouge).

Le coupable fut hissé, par une poulie, à l'extrémité de la grande vergue, et, de là, plongé dans l'eau, trois fois de suite.

Après la troisième immersion, il avait perdu connaissance. Revenu promptement à lui, il fut rendu à la liberté. Aussitôt, il se répandit en imprécations et en menaces telles, qu'il fallut, en raison de ses redoutables antécédents, le mettre aux fers. Il fut cramponné, sur le gaillard d'avant, par les quatre membres, pour n'être libéré qu'au moment du débarquement.

Le 10 août, vers les cinq heures du soir, je causais dans le poste des chirurgiens, quand nous entendîmes un tel bruit, qu'il nous sembla que le pont du navire se défonçait. Nous grimpâmes sur le tillac. Terre ! terre ! criait-on, de tous côtés.

Au loin, dans le S. O., apparaissait enfin cette terre tant désirée. C'était le cap Samana, pointe Est de la péninsule de ce nom, à l'extrémité orientale de Saint-Domingue.

Toute la nuit, nous gouvernâmes, de manière à approcher de terre.

Le matin, de bonne heure, j'étais debout. Malheureusement, le temps était couvert. Vers dix heures, il s'éclaircit. Les hautes montagnes de Saint-Domingue nous apparurent alors, avec leurs sommets couverts de verdoyantes forêts. Un parfum délicieux s'en dégageait. L'air était tout embaumé des exhalaisons produites par cette vigoureuse végétation, embellie de fleurs éternelles, que jamais l'hiver ne vient flétrir.

Nous longeâmes, sous toutes nos voiles, le Vieux Cap, le Cap Rouge, la pointe Isabélique, baptisée de ce nom, en 1492, par Christophe Colomb, en l'honneur de la reine Isabelle.

La nuit vint. Je la passai sur le pont, respirant, avec délices, le parfum des citronniers et des orangers, dont les fleurs embaumaient, de plus en plus, l'atmosphère.

Enfin, le jour parut. A neuf heures du matin, nous tirâmes un coup de canon. Le pilote vint. A onze heures, une légère brise se leva. Nous fîmes route vers la rade du Cap. Des nuées de papillons, aux rutilantes couleurs, voltigeaient autour de nos mâts et de nos voiles. C'était féerique !

A une heure et demie, après seulement 33 jours de traversée, nous jetions l'ancre, par huit brasses de profondeur.

CHAPITRE IV

Escales au Cap Français et au Port-au-Prince

Causes de la révolution de Saint-Domingue. — Situation de la Colonie, à notre arrivée. — Irruption de la fièvre jaune. — Principaux arbres à fruits de Saint-Domingue. — Nous débarquons nos passagers et nos soldats. — Visite de la ville du Cap Français. — Son jardin des plantes.

Départ pour le Port-au-Prince. — Description de la ville. — Fête que nous donne le général Rochambeau. — Les *Tourlourous*. — Le jardin du Gouvernement. — Histoire d'un arbre à pain. — Visite à un apothicaire. — Montier est mordu par un millepieds. — La jolie Clarence et son vilain mari. — Départ du Port-au-Prince.

On connaît bien peu, surtout aujourd'hui, les causes de la révolution de Saint-Domingue, l'histoire de ses diverses phases, et des horribles calamités qui pèsent, depuis tant d'années, sur cette terre malheureuse.

D'après la croyance générale, la promulgation du décret, qui proclama la liberté des Noirs, aurait été la cause de leur révolte et des désastres qui suivirent. Grosse erreur ! Ce furent les Blancs, les colons eux-mêmes, qui firent la révolution. Plus exactement, ce fut l'établissement du système constitutionnel, et du

gouvernement représentatif à Saint-Domingue, qui renversa tout, qui détruisit tout. Ce système fatal amena, dans la métropole, un effondrement général. Comment, avec ses éléments incohérents, eût il pu se soutenir dans la colonie ? [1]

L'esclavage était aboli. Les nègres venaient d'être affranchis. Enfin, ils étaient libres mais libres sans ressources, sans industrie. Ils ne savaient que faire de cette liberté. Ils mouraient de besoin, n'ayant plus de maîtres à les nourrir, et n'étant pas aptes à pourvoir, du jour au lendemain, aux besoins de leur existence.

C'est pourquoi, ils se révoltèrent, contre la constitution qui venait de les affranchir. Ils attaquèrent le gouvernement représentatif de la colonie, réclamant à grands cris le rétablissement de l'ancien régime. Les premières bandes d'insurgés arborèrent cocarde et drapeau blancs, au cri de : Vive Louis XVI ! Leurs chefs, Jean François et Biussou, se décorèrent de la croix de saint Louis. Le premier prit le titre de grand amiral de France, commandant pour Sa Majesté Louis XVI ; l'autre, celui de maréchal des camps et armées du Roi.

Plusieurs témoins oculaires, encore vivants, peuvent attester ces faits.

1. Jamais un État, sous un gouvernement représentatif, n'aura ni durée, ni consistance. La division du pouvoir a forcément son affaiblissement, comme conséquence.

Ce mode de gouvernement met en jeu mille intérêts différents et opposés. Il réveille l'esprit de parti, il ranime toutes les haines, il formule les dissensions. Il met en lutte tous les partis, et, au milieu de ces luttes, plus ou moins sanglantes... il s'écroule.

Mais, l'arrivée, dans l'île, des commissaires Santhonax, Polverel et Ailhaud, fougueux révolutionnaires, tourna toutes les têtes et changea la direction des esprits. La nouvelle de la mort du roi et les déchirements de la mère-patrie achevèrent de tout mettre en combustion. Des partis se formèrent. Commandées par des chefs différents, les bandes noires ne poursuivaient nullement le même but. Quand aux Mulâtres, ils s'armèrent contre les Blancs, parce qu'ils en étaient jaloux, et contre les Noirs, parce que ceux-ci les abhorraient.

Alors, commença une affreuse guerre, une lutte d'extermination, au cours de laquelle chaque parti déploya la plus atroce férocité. Le sol fertile de Saint-Domingue fut imbibé de sang. Les villes furent incendiées ; les cultures, arrachées Si cet état convulsif s'était prolongé, la mort eut fini par régner, toute seule, sur cette île malheureuse, triomphant à la fois des vainqueurs et des vaincus.

Soudain, au milieu de ces scènes de sang, surgit un homme extraordinaire. un nègre, qui, sans éducation première, était doué cependant d'une étrange sagacité, et d'un jugement remarquablement droit. Actif, entreprenant, il avait l'esprit ouvert aux vastes conceptions.

Rongé d'ambition, il était profondément dissimulé. Cet homme était Toussaint Louverture.

Il crut pouvoir profiter de l'anarchie, pour s'élever au pinacle.

Son plan était fort adroit. Loin d'être sanguinaire, comme les autres chefs d'insurgés, il se montra géné-

reux et humain. Il se proclama le protecteur des Blancs, et en fit ainsi d'utiles auxiliaires. Par l'ascendant de son génie, il obligea les autres généraux des révoltés à le reconnaître pour chef, et soumit le parti des Mulâtres.

Ainsi, il rétablit, à Saint-Domingue, un gouvernement régulier, dont il fut proclamé le gouverneur général. Les fureurs de la guerre furent éteintes. Les villes se relevèrent de leurs ruines. Il renvoya tous les nègres cultivateurs sur les habitations, et y fit refleurir l'agriculture.

Sans doute, il déclarait, timidement, qu'il reconnaissait la suprématie de la France, mais c'était à condition qu'il n'en reçût aucun ordre. En réalité, il voulait être le chef suprême de Saint-Domingue indépendant.

Le premier Consul pénétra sa pensée. Pour reprendre la possession pleine et entière de la colonie, il organisa une formidable expédition, de 1801 à 1802, dont il confia le commandement à son beau-frère, le général Leclerc, et dont j'eus l'honneur de faire partie.

Venus de différents ports français, les vaisseaux, qui portaient le corps expéditionnaire, se réunirent sous le cap Samana. Placés sous le commandement de l'amiral Villaret-Joyeuse, ils se présentèrent devant le cap Français. Le débarquement immédiat de ces forces importantes eut évité de grands malheurs. Leur seule présence avait consterné les Noirs. On perdit du temps à parlementer. Les vents, devenus contraires, empêchèrent la flotte d'entrer en rade. Les Noirs se ressaisirent, Toussaint Louverture, qui était sur un point éloigné de l'île, accourut au Cap,

s'indigna contre toute idée de capitulation, et fit proclamer la guerre à outrance.

Les Français prirent terre au fort Dauphin. Pour la seconde fois, depuis 1790, la malheureuse ville du Cap, fut livrée aux flammes.

De leur côté, les généraux nègres commirent une grosse faute. Ils s'imaginèrent que leurs troupes, fort nombreuses et bien armées, pourraient lutter, contre nous, en rase campagne. Dupes de cette fausse tactique, inspirée par leur orgueil, ils se firent battre sur tous les points, alors qu'ils auraient pu faire, avec succès, la guerre d'escarmouches.

Du moins, faut-il reconnaître que leur résistance fut opiniâtre. Au siège de la Crête-à-Pierrot, ils furent héroïques.

Obligés de se soumettre, les lieutenants de Toussaint Louverture vinrent faire leur soumission, au général Leclerc. Celui-ci les accueillit, avec une grande bonté. Il les admit même, avec leurs grades et leurs emplois, dans le service de la colonie.

Cette soumission, commandée par la nécessité, n'était qu'apparente. Interceptées, des lettres de Toussaint Louverture, établirent qu'il préparait un complot, dans le but de ressaisir le pouvoir suprême, et de chasser, de l'île, les troupes françaises.

Le général Leclerc le fit arrêter, dans son habitation et conduire aux Gonaïves. Le vaisseau *le Héros*, commandé par le chef de division Savary, fit alors voile vers Brest. Toussaint Louverture, enfermé au château de Joux, y mourut bientôt de douleur et de froid.

Ce coup de force ramena la tranquillité, dans la colonie. L'agriculture, le commerce, l'administration, se réorganisèrent, avec une merveilleuse vitalité. La rade du Cap se couvrit de navires.

Elle devint une forêt de mâts. Telle était la situation, quand nous arrivâmes au Cap.

Le premier mot du pilote, en montant à notre bord, fut que la fièvre jaune venait d'éclater, dans les villes du Cap et du Port-au-Prince, avec une effrayante intensité. Le fléau était foudroyant. Quiconque était frappé, mourait au bout de vingt-quatre heures ; trente heures au maximum. Les Blancs, nouvellement arrivés, étaient les principales victimes. Pour cacher aux Noirs, les pertes qu'éprouvait notre armée, on n'osait plus rendre les honneurs funèbres. La nuit, chaque maison déposait ses morts, à la porte. Un charriot parcourait les rues, recueillait les cadavres, et les transportait à la Fossette, cimetière assez éloigné de la ville.

Cette nouvelle fit verdir de peur nos chercheurs d'or. Volontiers, ils seraient bien, tous, sur le champ, partis pour l'Europe. Nos marins, accoutumés à braver les dangers, furent peu affectés. Pour moi, je ne le fus nullement. J'avais cette belle confiance de la première jeunesse ! A cet âge, on a tant de vie, devant soi, qu'on ne suppose pas la possibilité d'une mort prochaine !

Dès que nous eûmes mouillé, on m'envoya à bord du *Formidable,* portant le pavillon du contre-amiral Dumanoir, afin de prendre les instructions de ce dernier.

Il me transmit l'ordre d'aller, dès le lendemain, débarquer nos troupes au Port-de-Paix.

En traversant à nouveau la rade, pour rentrer à bord, j'examinai les vaisseaux qui s'y trouvaient. Outre *le Formidable*, vaisseau-amiral, de 80 canons, il y avait *le Swift-Sure*, de 74 canons ; les frégates *la Comète*, *la Créole*, et *la Clorinde*, de 44 canons ; les corvettes l'*Utile*, *la Bacchante*, et l'*Hirondelle*, de 18 à 20 canons.

Bientôt, des pirogues, montées par deux ou trois nègres, nous apportèrent des fruits du pays : cocos, bananes, avocats, corossols, abricots, sapotilles, ananas, oranges. Egalement des galettes, faites avec de la cassade, ou farine de manioc.

Le corossol, de forme allongée, a la chair blanche et sucrée. Il est très juteux.

L'avocat ressemble à une grosse poire. Son goût est celui de la moëlle de bœuf. Au milieu, une grosse amende, qui n'est pas mangeable.

Ronde comme une petite pomme, et recouverte d'une peau d'un gris-brun, la sapotille est très sucrée et dégage un parfum exquis.

L'abricot est gros comme un melon moyen. Sa chair est rougeâtre, d'un goût sucré. Au centre, un noyau fibreux.

La coyave, grosse comme une pomme d'api, a la chair blanche ou rouge. Elle est d'un goût agréable, mais remplie de pépins.

La papaye est ovale. Elle a des côtes comme le melon. Sa chair est jaunâtre et sucrée, d'un goût agréable.

Le 13 août, lendemain de notre arrivée, on débarqua

le détachement des soldats du dépôt colonial. Egalement, les passagers venus pour chercher fortune dans le Nouveau-Monde. Je fus chargé de les conduire à terre. Ils étaient partis si confiants, qu'ils n'avaient pas emporté un sou vaillant! Ils s'imaginaient qu'il suffisait de se baisser, pour cueillir l'or à pleines mains.

Une fois à terre, ils furent fort embarrassés, et se mirent à tenir conseil, au milieu de leurs malles. Heureusement, les colons sont hospitaliers. Avant midi, ils avaient tous pu se caser.

Ce jour-là, nous quitta notre camarade Rochambeau, élève de marine. Son père était le général qui commandait Port-au-Prince. Avec l'autorisation de M. de Péronne, il partit rejoindre son père, sur une petite goëlette.

L'après-midi, j'allai, avec notre pharmacien, M. Montier, visiter la ville. Elle renaissait de ses cendres. Les vestiges, restés debout, témoignaient ce qu'avait été, au temps de sa splendeur, cette métropole de nos colonies d'Amérique, si renommée par son opulence, la splendeur de ses édifices, et le luxe de ses habitants.

La ville du Cap Français s'élève, au pied de mornes élevés, boisés jusqu'à leur cime. Les rues, tirées au cordeau, se coupent à angles droits. Les maisons, d'un style élégant, sont en briques ou en pierres de taille.

Il y a cinq places : les places d'Armes, de Clugny, Royale, de la Luzerne et le Champ-de-Mars. Il y a aussi de beaux édifices : le palais du Gouverneur, la

grande Eglise, la Caserne... Tous, ont beaucoup souffert du dernier incendie. Les fontaines publiques sont charmantes. Celle d'Estaing, sur le quai, près le Parc d'artillerie, sert d'aiguade pour les navires de l'État.

Les deux hôpitaux — celui de la Providence, situé au haut de la ville, à l'entrée d'un vallon, entre deux mornes, et celui des Pères, au midi, sur la route du Port-au-Prince — sont, hélas ! encombrés de malades. Ils ne font qu'y passer, pour aller au cimetière.

A l'entrée de la rade, le fort Picolet. Sous ses feux, à cause des récifs, sont obligés de passer les navires qui doivent suivre le chenal.

Au fond de la rade, le bourg de la Petite-Anse. Il s'élève, à l'orée de cette belle plaine du Cap, célèbre par sa fertilité. Plus loin, les plaines de Limonade et du Quartier-Morin. Elles n'en sont que le prolongement.

J'étais ravi d'admirer, à chaque pas, toute cette végétation tropicale, que je n'avais vue encore que dans le jardin des Plantes, à Paris. Là-bas, elle languit, sous un climat ingrat. Ici, elle se déploie, dans toute sa splendeur, avec un prodigieux éclat. Voici des cassiers, des calebassiers, des cocotiers, des palmistes, des bananiers.

Le 14, de grand matin, nous mîmes à la voile. La côte déployait à nos yeux ses sites les plus riants. Çà et là, au milieu des massifs de luxuriante verdure, se dessinaient d'élégantes habitations. L'air embaumé nous apportait les odorantes émanations des fleurs épanouies.

Voici les hautes montagnes du Limbe, le Port Margot, le Borgne, l'île de la Tortue.

Sur tous ces mornes, qui environnent le Cap, l'orage gronde presque tous les soirs, et la foudre roule, avec un sinistre fracas.

11 Août.

Jour radieux. Nuit plus belle encore. Aucun de nous ne descend se coucher. Nous restons à regarder le soir étoilé. Quand le sommeil nous surprend, nous nous étendons sur des cages à poules, des coffres d'armes ou des pavillons.

Oh ! les douces rêveries, au milieu de ces nuits sereines et silencieuses ! Alors, l'avenir s'ouvrait devant nous. Aujourd'hui, il est le passé.

Le 19, vers onze heures, notre navire doublait la pointe du Lamentin, et nous arrivions au Port-au-Prince. En rade, se trouvaient la frégate *la Guerrière ;* la flûte *la Nourrice* et le cutter, *la Terreur*.

En face de nous, sur cet îlot plat, à une quart de lieue du rivage, c'est le fort l'Islet.

Au sud de la rade. une chaîne d'îles submergées, couvertes de mangliers, dont les touffes émergent de l'eau. Entre ces îles et la côte, la rade des négriers. C'est là que stationnaient les navires qui faisaient la traite, en attendant qu'ils ne se fussent défaits de leurs cargaisons.

Autour de la baie du Port-au-Prince, c'est un terrain bas et marécageux. Il dégage des miasmes perfides. C'est là que nous prîmes le germe de la terrible contagion qui allait décimer les trois quarts de notre équipage.

Bâtie au fond de la baie, la ville s'étage en pente douce, au bas des collines. C'est la seconde ville de la partie française de Saint-Domingue.

Les rues sont larges, droites, non pavées. Des ruisseaux d'eau fétide les déshonorent. La place du Marché-au-Bazar est assez belle. Depuis le tremblement de terre d'il y a cinquante ans, presque toutes les maisons sont en bois.

La ville n'est fortifiée que d'un simple fossé, revêtu d'une palissade, et coupé de redans. Seule, la porte méridionale ou de Lévganne, est couverte d'une demi-lune.

Sur le quai, se trouve la fontaine qui fournit d'eau les navires de l'État.

Port-au-Prince était, sous le commandement du général Rochambeau, fils du maréchal de ce nom, qui se rendit célèbre, dans la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis.

Le fils du général, qui, comme je l'ai dit, avait quitté notre navire et renoncé à la marine, vint nous voir le lendemain.

Le 21, le général Rochambeau, nous donna une fête, en l'honneur de l'arrivée de notre vaisseau, qui lui avait amené son unique enfant. Elle consista en un grand diner, suivi de bal. Je ne fus, ni à l'un, ni à l'autre. Je préférai aller à la chasse aux insectes.

Le soir, je rencontrai un grand nombre de ces crabes de terre, qu'on appelle aux colonies, tourlourous. [1] Vivant, dans des galeries souterraines, ils

1. Gecarcinus ruvicola.

sortent de terre, le soir, par bandes, et se répandent dans les bois, en quête de feuilles et de fruits. Leur agilité est surprenante. Quand on les attaque, ils se dressent sur leurs pattes de derrière, et font cliqueter leurs pinces. La tradition populaire prétend, à tort, qu'ils vont, dans les cimetières, dévorer les cadavres. Leur chair est excellente.

Dans mes promenades d'alors, je vis, pour la première fois, des colibris. Ils voltigeaient, autour des fleurs, en déployant leurs ailes brillantes, et dardaient leurs langues déliées, au fond des calices, pour en pomper, tout en voletant, le nectar sucré.

Je vis aussi le todier, ou organiste. Un peu plus gros que le colibri, il est de couleur verte. Sa gorge est rose vif. C'est un des plus brillants ornements des bois de Saint-Domingue.

Au Port-au-Prince, existait un jardin appartenant au Gouvernement. C'était l'ancien Jardin du Roi. Il avait été créé, pour la culture spéciale des plantes rares d'Afrique et d'Asie, susceptibles de s'acclimater aux Antilles. Depuis la Révolution, ce jardin tombait en friches. Je n'en fus pas moins le visiter, avec Montier, notre pharmacien. J'y trouvai un très bel arbre à pain, l'*artocarpus incisa*, qui est la richesse des îles de l'Océan Pacifique. Je ne le connaissais que par les relations de Wallis, Carteret et Cook.

Les Anglais songèrent, les premiers, à en enrichir leurs colonies occidentales. En 1790, le capitaine Bligh fut envoyé à Tahïti, pour en prendre des plantes, et les apporter à la Jamaïque. Son navire se révolta. Sur une simple chaloupe, il revint de l'Ile des Amis à

celle de Timor. Plus heureux, l'année suivante, il parvint à transporter, aux Antilles, ce précieux végétal.

Quant à nos colonies, elle doivent son importation, à l'expédition entreprise par M. d'Entrecasteaux, à la recherche de la Pérouse. Deux botanistes, MM. de la Billardière et Lahaye, qui faisaient partie de l'expédition, se le procurèrent, aux Iles des Amis. Des circonstances malheureuses dispersèrent les membres de l'expédition, arrivés à Java. M. Lahaye resta là, trois ans, à soigner ses plants précieux, qui étaient tombés au pouvoir des Hollandais.

En 1797, M. de Villaumez, partit de l'Ile de France, pour faire restituer, à la régence de Batavia, les arbres à pain qu'elle retenait indûment.

De l'Ile de France, on en transporta quelques plants à la Martinique et à Cayenne. Celui que je vis provenait de la Martinique.

En sortant de ce jardin, j'entrai, avec Montier, dans la boutique d'un apothicaire de sa connaissance. A peine Montier s'était-il assis, sur une chaise en assez mauvais état, qu'il se redressa comme un ressort, poussant un cri terrible. Puis, il tomba à terre, se roulant dans des convulsions de douleur.

Il s'efforçait d'abattre ses culottes. Nous l'aidâmes et retirâmes un millepieds de six pouces, qui crochait dans notre pauvre ami. L'enflure était déjà considérable.

L'apothicaire lava la plaie avec de l'alcali volatil. L'effet fut surprenant. Douleur et enflure disparurent, comme par enchantement.

Le millepieds est l'un des fléaux de la zone torride. Il se cache, sous l'écorce des vieux arbres, dans les meubles vermoulus, et dans les boiseries des maisons. Il a de 22 à 26 paires de pattes. Ces pattes se terminent, chacune, par une pointe très aigue, avec laquelle il se cramponne. Sa tête est armée de deux fortes pinces cornées et pointues, dont la morsure est très venimeuse. Il en résulte une douleur atroce, qui peut amener plusieurs jours de fièvre.

Pour la facilité de mes promenades, je m'étais entendu avec mes camarades. Ils faisaient le service de jour ; je faisais celui de nuit. Il consistait à partir, avec la chaloupe, chercher de l'eau, à la fontaine du quai. Ce service ne se faisait que la nuit, afin d'ôter, à nos matelots, la velléité d'aller s'énivrer en ville, avec du taffia, dont l'abus est une des causes les plus sûres de la fièvre jaune.

La fontaine étant en assez mauvaise état, toute la nuit se passait à remplir nos futailles.

Après avoir passé tout le jour, sous un soleil torride, à courir les mornes et les bois, il m'eut été fort pénible de dormir, la nuit, sur un simple banc de ma chaloupe, avec ses voiles pour matelas et un pavillon pour couverture.

Heureusement, je dénichai, près l'aiguade, une auberge, tenue par un Mulâtre. Quand l'opération de l'eau était en bon train, je la laissais sous la surveillance du patron de la chaloupe, et j'allais gîter chez mon Mulâtre.

Il était vieux, laid et grondeur. Mais, il avait pour femme, une Blanche de seize ans, née aux Etats-Unis

— véritable Hébé américaine. Elle s'appelait Clarence. Chaque soir, son joli sourire accueillait mon entrée. Après m'avoir servi quelques tranches de jambon fumé et une bouteille de vieux Bordeaux, elle préparait mon lit, entre une barrique de genièvre et une pipe de rhum, au fond d'un cellier, tout garni de futailles.

Oh! la jolie Clarence! Oh! ses petites mains d'enfant et ses pieds mignons, comme en ont seules les charmantes créoles de nos colonies françaises! Ses beaux cheveux noirs étaient toujours parés de fleurs naturelles. Deux lourdes tresses pendaient sur ses épaules menues. Elle était invariablement vêtue d'une robe de mousseline, éblouissante de blancheur, et ornée d'une ceinture de velours noir. Ce léger vêtement dessinait à ravir sa taille souple et fine.

Elle avait aussi la douceur et la naïveté de l'enfance. Nous nous plaisions à causer ensemble. Mais, bien vite, nous étions interrompus, par la voix rauque de son mari, couleur de suie, qui, soupçonneux et jaloux, comme tout vieux mari à jeune femme, la rappelait impérieusement.

Docile, Clarence s'envolait au premier appel, allait s'asseoir sur les genoux du maître, et lui faisait de tendres caresses. En voyant cette délicieuse enfant, dans les bras de cet horrible singe, il me semblait voir Eurydice, emportée par le démon.

A l'aurore, mon vigilant patron venait m'avertir que les futailles étaient remplies, et qu'il était temps de regagner notre vaisseau.

3 Septembre.

Depuis quelques jours, plusieurs de nos matelots avaient été transportés à l'hôpital de la ville.

Par bonté et dans l'espoir qu'ils se rétabliraient plus vite à la mer, notre commandant ne voulut pas faire voile, sans eux. Le soir même de leur rentrée à bord, l'un d'eux, François Egaud, mourut.

Quand nous partîmes, nous avions, avec nous, un hôte terrible : le miasme de la contagion.

CHAPITRE V

La Fièvre Jaune

Traversée du Port-au-Prince, à Saint-Louis. — La fièvre jaune se déclare à bord du vaisseau. — Mort de M. Verbois, enseigne de vaisseau. — Rencontre de navires anglais. — Décès successifs. — Etrange superstition. — Arrivée à Saint-Louis. — Un tombeau romantique. — Le général Laplume nous demande du secours. — Sinistre goëlette. — Hôpital improvisé. — Exécution de nègres. — Mort de notre chirurgien-major. — Chez M. Boisron de Saint-Léger. — Partie de ballotte par les caïmans. — Nouveaux décès. — La fièvre jaune m'atteint à mon tour. — Mon séjour à l'hôpital de Saint-Louis. — Je suis sauvé par M. Montier. — Visite d'une chauve-souris *fer de lance*. — Les Maringouins. — Hôpital à la Cadet Roussel. — L'araignée des oiseaux. — Visite de noctuelles. — Promenade en forêt. — Visite à bord.

Les Noirs reprennent les armes. — Perfides menées de l'Angleterre. — Imprudent propos du premier Consul. — Effrayants ravages de la fièvre jaune, dans l'armée française. — Les révoltés aux portes d'Aquin. — Mon hôpital mis en état de défense avec quatre fusils. — Mort de Mme Laplume. — Je vais chercher des renforts.

2 Septembre.

Pour gagner notre nouvelle destination, nous passâmes d'abord entre l'île de la Gonave et la péninsule au sud de Saint-Domingue.

A la nuit, nous étions en face le Petit-Goave. C'est l'ancienne capitale de la partie française de

Saint-Domingue, au temps de Louis XIV. Là, les flibustiers faisaient leurs armements, pour aller écumer ensuite les mers des Antilles, dont ils étaient la terreur.

Le 9, plusieurs hommes de l'équipage tombèrent, subitement, malades.

— C'est la fièvre jaune ! déclara le chirurgien-major. Notre commandant accueillit la sinistre nouvelle, avec une ferme résignation. Le soir même, l'un d'eux, Jacques Hugues, était mort. Son cadavre fut jeté à la mer.

Le 5, deuxième décès — celui de Guénin, quartier-maître et patron du grand canot.

Déjà, la batterie-basse avait dû être transformée en hôpital, et cet hôpital était comble.

A neuf heures, nous perdîmes M. Verbois, enseigne de vaisseau. Il avait vingt-cinq ans. Il était malade, depuis la veille. Pour ne pas impressionner l'équipage, on ne lui rendit pas les honneurs militaires. Son corps fut jeté à la mer, sans le moindre cérémonial.

A midi, nous étions en face le cap Dame-Marie. Deux autres matelots furent jetés à la mer. Les malades augmentaient sans cesse.

Ces malheureux ne paraissaient pas éprouver de grandes souffrances. Toutes leurs facultés étaient engourdies. C'était, chez eux, une indicible prostration. Seul, un jeune mousse, Jean Levret, était en proie à d'atroces souffrances. La batterie retentissait de ses cris déchirants. Son agonie fut terrible. Il expira à trois heures et demie de l'après-midi. Il fut immédiatement enseveli et jeté à la mer.

Au moment de l'immersion, je remarquai une étrange superstition de nos marins. En glissant, par un sabord, le corps de ce malheureux enfant, ils détournèrent la tête. A ce moment, parut, à un sabord voisin, la tête d'un matelot. Ses camarades se mirent à murmurer, étant persuadés que lorsqu'on regarde choir, dans les flots, le cadavre d'un homme mort à bord, ce cadavre suit le vaisseau, pendant plusieurs jours, et attire de nouveaux malheurs.

Ce même jour, notre commis aux vivres, M. Brohy, remit à son second, après avoir dîné gaiment, ses papiers, ses lettres et quelques objets précieux.

— Vous en aurez soin, lui dit-il, si la fièvre jaune ne m'épargne pas.

Nous le raillâmes aimablement. Il fut le premier à rire, avec nous, de son excès de prévoyance.

Pourtant, il persista dans son idée :

— Sait-on jamais, ajouta-t-il, ce qui peut arriver? Il vaut mieux prendre ses précautions, à tout événement.

Etrange pressentiment! Le soir même, il tomba malade. Le lendemain, il était jeté à la mer. Ce fait ne démontre-t-il pas combien l'affection morale influe, sur la santé, en temps d'épidémie ?

M. Brohy fut vivement regretté. Par son éducation, ses excellentes manières, son exquise délicatesse, il était au-dessus de sa situation. Il l'exerçait, avec une probité qu'on trouve, trop rarement, chez ses collègues.

Le 8, par brise fraîche, nous doublâmes le cap Tiburon. Ce jour-là, ainsi que les suivants, nous

rencontrâmes plusieurs frégates anglaises. Que voulait dire leur grand nombre, dans ces parages ?

Le 9, au matin, nous jetâmes à la mer, Pierre Ménager, aide-canonnier. Le soir, le terrible fléau nous enleva un de mes meilleurs amis, M. Dufresne, élève de seconde classe. La nuit amena deux autres décès.

Le 10, au matin, nous fîmes route, pour la baie de Saint-Louis. Bientôt, nous tirâmes plusieurs coups de canon, pour appeler le pilote. Il arriva, sans tarder, dans une pirogue de nègre. C'était un petit vieillard alerte, vêtu d'un ancien uniforme d'officier de marine. Il nous fit hardiment passer les écueils, et entrer dans la baie.

La mer était unie comme un miroir. Nous jetâmes l'ancre, à trois cents brasses de la grande terre, sur laquelle est bâti le bourg de Saint-Louis.

La baie de Saint-Louis est merveilleuse, entourée de mornes qu'ombragent de vastes forêts. Nous venions, dans ce délicieux séjour, pour y prendre la station. J'espérais donc pouvoir visiter en détail ce superbe pays.

Bâti au fond de la baie, le bourg de Saint-Louis est peu important. Ses maisons sont en bois. Une simple palissade de planches sert de rempart. Il est vrai qu'une importante batterie — la batterie Saint-Eloi, — ainsi que le fort de la Compagnie, défendent les deux extrémités de la rade.

Sur la petite île — appelée aussi Saint-Louis — s'élève un vieux fort. Cette île est laissée, à l'entière disposition du commandant de la station.

Dans le vieux fort, le capitaine du vaisseau *le Duguay-Trouin*, qui nous avait précédé, avait planté un jardin, dont l'aspect, au milieu des ruines, était charmant. Des bananiers, des cotonniers, des cannes à sucre, des melons, des giraumons, des plants de maïs, et d'ananas, verdoyaient, entre les murs croulants, tapissés de lianes. A l'entrée, le sépulcre romantique d'un chirurgien du *Duguay-Trouin*, qui avait été tué en duel.

A peine arrivés, nous eûmes la visite de l'aide de camp du général nègre Laplume, commandant la partie sud de l'île. Il nous annonça que des Noirs brigandaient dans les environs, et avaient attaqué la ville, sans succès. Le général Laplume redoutait une attaque plus sérieuse. Ne disposant que de la milice coloniale, il nous demandait du secours.

A son grand regret, M. de Péronne dut le lui refuser.

— Dites au général, répondit-il, que nous venons d'arriver. J'ai perdu 16 hommes, depuis notre départ du Port-au-Prince, et j'ai plus de cent malades à bord. Il ne me reste que l'effectif indispensable, pour le service du vaisseau.

Ce refus peinait d'autant M. de Péronne, que Laplume était le plus loyal des généraux noirs, et avait reconnu, le premier, l'autorité de la Mère-Patrie.

Notre premier soin fut de songer à nos malades. Saint-Louis n'ayant pas d'hôpital, il fallait les transférer, jusqu'à la ville des Cayes, distante de neuf lieues.

Le commandant de place ne put mettre à notre disposition qu'une goëlette, encore plus malade que nos hommes. Vraie barque à Caron, elle faisait de

l'eau, de toutes parts. Sa voilure était en lambeaux, et son gréement ne tenait à rien.

Nos malades s'y embarquèrent. Depuis lors, combien de fois cette sinistre goëlette renouvela ses voyages, emportant des hommes qu'elle ne ramenait jamais !

Pour évacuer nos convalescents et les moins malades de nos hommes, le maire avait mis à notre disposition l'ancienne habitation Boisforest, dont les maîtres avaient péri, durant la Révolution. Elle se composait d'un rez-de-chaussée et de deux bâtiments en avancée. Elle était située au pied d'un morne, et ombragée de corossoliers, coyaviers et calebassiers. Nous en fîmes un hôpital.

Le lendemain, 12 Septembre, le général Laplume nous invita à une exécution de Noirs incendiaires. Il nous priait de descendre à terre, à dix heures, et se proposait de donner à cette triste cérémonie un apparat destiné à en imposer à la population.

Nous arrivâmes à l'heure convenue. L'exécution était faite. Cinq cadavres de nègres se balançaient à la potence. C'était un hideux spectacle De leur bouche, pendait une langue exangue. Leurs visages étaient encore tout bouleversés par les récentes convulsions de l'agonie.

Le lendemain, j'allai chasser dans la savane. Après quoi, j'allai déjeuner à l'hôpital, avec nos officiers de santé.

Frappé, depuis la veille, du terrible fléau, le chirurgien-major avait fait transporter son hamac, dehors,

entre deux corossoliers, afin de respirer un air plus pur.

Pendant que j'étais là, arriva le chirurgien du bourg créole — un spécialiste pour la fièvre jaune.

Il prescrivit différents remèdes :

— Inutile ! tout cela, répondit notre infortuné camarade. Je suis frappé à mort. Je reconnais, d'ailleurs, combien notre science est vaine et ridicule !

O Molière ! Que n'étais-tu là ? Nous ne pûmes nous empêcher de rire de la boutade.

Hélas ! trois jours après, notre brave major était mort.

De plus en plus, le fléau étendait, sur l'*Intrépide*, son voile funèbre. Nous nous étions flattés à tort, en quittant les miasmes du Port-au Prince, d'arrêter ses ravages, en venant dans cette baie si salubre.

Quand l'inexorable mal a infesté l'intérieur d'un navire, rien n'en peut arrêter les ravages. Le seul remède serait l'évacuation du vaisseau, pendant plusieurs mois : l'équipage campant sur quelque colline salubre et aérée.

Pendant ce temps, des Noirs feraient la garde du bord. Ils auraient soin de tenir ouverts les sabords, hublots, panneaux, et toutes ouvertures, sans exception. Partout, ils pratiqueraient de fréquentes fumigations.

Au lieu de s'enrayer, l'épidémie ne fit que déployer sa fureur, avec une terrifiante activité. Les trois quarts de l'équipage furent atteints. Le fléau était foudroyant. J'ai vu des marins monter dans les vergues, joyeux et bien portants, se sentir frappés

soudain d'un violent mal de tête, descendre en toute hâte, et tomber sans connaissance au pied du mât. Le délire s'emparait d'eux, dans le canot même, qui, à force de rames, les conduisait à l'hôpital. Le lendemain, ils étaient morts.

On était arrivé à débarquer de vingt à vingt-cinq hommes par jour. L'effroi était général.

Deux de mes camarades, MM. Legonidec et Tillard, élèves de seconde classe, atteints mortellement, s'embarquèrent, à leur tour, sur la fatale goëlette. Deux jours après, ils étaient décédés.

Nos quatre élèves de première classe, MM. Yset, Desvilles aîné, de la Houssaye et Lespagnol, furent frappés à la fois. Redoutant l'hôpital des Cayes, d'où personne ne revenait, ils se firent transporter au bourg, et se livrèrent aux soins de femmes de couleur, gardes-malades fort avisées, qui cependant ne purent sauver qu'un seul de ces jeunes gens.

Ainsi, je voyais succomber, l'un après l'autre, tous mes camarades, malgré leurs précautions : l'absence de tout exercice fatigant et de promenades au soleil.

A l'encontre d'eux, je ne prenais aucun soin. Je courais les mornes et les grèves, sous la pluie ou l'ardeur de la température... et je me portais à merveille.

Sur ces entrefaites, nous reçûmes à bord la visite d'un riche habitant des environs, M. Boisrond de Saint-Léger. Echappé par miracle aux catastrophes révolutionnaires de l'île, il vivait, sur sa belle habitation, à quatre lieues de Saint-Louis. C'était un ancien officier de la marine royale. Il avait alors connu M. de Péronne.

Au récit de nos malheurs, il nous invita tous, officiers et élèves, à passer quelques jours à son habitation. Son offre fut acceptée, avec reconnaissance. Comme il fallait assurer le service du vaisseau, il fut entendu que nous irions, chez lui, par petits groupes. M. Boisrond, accepta cet arrangement, et promit de nous envoyer, chaque jour, trois bons chevaux de selle, et deux nègres qui nous serviraient de guides.

Deux élèves, M. de Gabriac et moi, firent partie du premier groupe. Nous fûmes accueillis par M. Boisrond, avec la cordialité et les prévenances qui caractérisent l'hospitalité créole.

J'eus ainsi l'occasion de visiter une grande sucrerie, et d'étudier la culture de la canne à sucre, qui était le principal revenu de l'habitation de notre hôte.

Je trouvai un moment, pour errer dans les bois. Bientôt, j'arrivai au bord d'un vaste étang, bordé de plantes aquatiques. Un jeune caïman de quatre à cinq pieds, se chauffait sur la vase ensoleillée. Je fus sur le point de marcher sur lui, tant sa couleur se confondait avec celle du sol. Heureusement, il m'aperçut le premier, et me salua en faisant claquer ses larges mâchoires.

Etant sans armes, je m'éloignai prudemment.

En rentrant, je racontai mon aventure.

— Vous avez eu bien raison de vous en aller, me dit M. de Saint-Léger. Ce marais pullule de caïmans. Demain, si vous le voulez bien, nous irons les voir, en nombre respectable, et je vous donnerai un amusant spectacle.

Le lendemain, M. de Saint-Léger, son beau-frère et deux de ses nièces, accompagnés de plusieurs nègres, se rendirent, avec moi, au bord de l'étang.

La veille, à l'habitation, on avait tué un tonquin, c'est-à-dire un petit cochon noir, d'une race particulière aux Antilles. Nos nègres en avaient pris la vessie et y avaient introduit une poignée de grains de corossol.

M. de Saint-Léger fit jeter cette vessie dans l'étang. Au bout d'un instant, sortit de l'eau un museau de caïman. Il essaya de la happer. La vessie rebondit plus loin. Le jeu attira jusqu'à cinq caïmans, et leur partie de ballotte, nous amusa beaucoup.

Le lendemain, 19 septembre, nous revînmes au vaisseau. Pendant notre absence, de nombreux matelots étaient morts, tant à l'hôpital de Saint-Louis, qu'à celui des Cayes. A bord, était décédé un de nos petits mousses, appelé Saudé. C'était le frère d'un de nos officiers.

Notre équipage était réduit au point que M. de Péronne dut demander au commandant de place, de nous envoyer des nègres, pour faire les travaux de propreté.

Ce jour-là, je fus au bourg, voir trois de mes camarades, Yset, de la Houssaye, et Henry Desvilles, qu'on soignait, dans la même maison. Ils déliraient. Leur état était désespéré.

Le lendemain matin, notre commandant, qui prenait d'autant d'intérêt à ces trois jeunes gens, qu'ils étaient ses compatriotes et ses parents, m'expédia aux nouvelles.

Ils gisaient dans la même chambre, couchés sur de mauvais lits, secoués par les dernières convulsions de l'agonie. J'assistai à leur mort. Elle me fit une douloureuse impression. Lorsque je rendis compte, à M. de Péronne, de ma triste mission, il se mit à pleurer.

Le 22, ce fut le tour de M. Fouré, enseigne de vaisseau. C'était un officier doux, modeste et fort instruit.

A bord, la consternation était au comble. Chacun de nous, en allant enterrer son camarade, se disait :
— Demain, ce sera mon tour.

Au milieu de la stupeur générale, je conservais mon courage. Je ne pouvais penser que je dusse mourir ainsi. Cependant, de tous mes camarades, je restais seul, sur pied, continuant à me livrer, activement, à mes occupations de naturaliste.

Le 25, M. de Gabriac, élève de seconde classe, partit pour l'hôpital. Il n'en revint pas.

Ce soir-là, accoudé sur le fronteau de la dunette, je causai avec M. Boutot, premier lieutenant. Soudain, un grand frisson me passa dans tout le corps, et je perdis la vue.

Je priai M. Boutot de me donner la main, pour m'aider à descendre dans la grande chambre, où je couchais alors. Il m'y conduisit, fit suspendre mon hamac et m'y étendit, lui-même. Alors, la vue me revint. En même temps, la fièvre se déclara. Aucun de nos chirurgiens n'était à bord.

L'accès dura une partie de la nuit, et me laissa dans une indicible torpeur. Je ne souffrais pas. Je me crus mieux. Je me levai, pour écrire mon journal.

Je traçai quelques mots incohérents, et tombai à la renverse. On me coucha. Notre commandant m'envoya une décoction de tamarin bien sucrée, ce qui n'empêcha pas la fièvre de reprendre, avec les symptômes les plus alarmants. Quand Montier, notre pharmacien, rentra, il ordonna mon transfert immédiat, soit aux Cayes, par la lugubre goëlette, soit à l'hôpital St-Louis. J'optai pour celui-ci. Quand vint le soir, on m'y transporta. Montier m'accompagnait.

Aussitôt mon arrivée, M. Charbonnier, second chirurgien, qui remplissait les fonctions de notre major décédé, me fit plonger dans un bain tiède. On m'y laissa deux heures. Quand j'en sortis, l'eau répandait une odeur infecte.

Etais-je donc déjà en putréfaction ?

On m'installa, tout seul, dans une grande chambre, sur l'arrière. Dès que je fus étendu, sur mon pauvre grabat, Montier m'apporta une médecine prescrite par M. Charbonnier.

Pour moi, Charbonnier était un ignorant de première envergure. Sa médecine ne me disait rien qui vaille. Je m'en ouvris à Montier.

— Je partage votre avis, me répondit-il, et je crains qu'il vous traite fort mal. Fiez-vous à moi. Je vous sauverai. J'ai beaucoup voyagé aux Antilles. J'y ai étudié, tout particulièrement, la manière de soigner la fièvre jaune. Je crois pouvoir m'en tirer mieux que les massacreurs d'officiers de santé qui nous restent.

Montier était un jeune homme judicieux et fort instruit. L'histoire naturelle nous avait rapprochés. Nous étions liés, par une sincère amitié.

— Je m'abandonne à vous, lui dis-je.

Aussitôt, la médecine du docteur passa par la fenêtre, et il fut entendu, que je n'exécuterais ses ordonnances, qu'après le contrôle de mon ami.

Deux jours après, j'étais aux portes du tombeau. Un ténesme violent, s'était joint à la fièvre. En ces quelques heures, j'étais devenu un vrai squelette.

Je souffrais peu. C'était l'anéantissement, sans idées. Par instants, ma vue s'éteignait.

Montier me traitait avec force doses de quinine, que j'avalais, en substance, dans des verres de vin. C'était ma seule nourriture, avec une ou deux cuillerées de crême de riz.

Je vais, pour l'édification des *fashionable* de la jeune France, décrire le local où je gisais, pauvre moribond, isolé de tous les miens, sur cette terre lointaine d'Amérique, à deux mille lieues de ma famille.

Une vaste chambre, au rez-de-chaussée, dont les murs dégradés s'écroulaient ; de larges platras qui jonchaient le carreau. Une porte, sans battant. Deux fenêtres, sans vitres, closes par des volets disjoints, qui laissaient passer le vent et la pluie.

Mon lit : un misérable cadre, perché sur quatre pieds grossiers ; un transfilage en bitord, supportant deux matelas, et un oreiller d'étoupe. Une couverture et des draps de toile rugueuse. Couchette digne d'un cénobite !

Dans cette chambre, des processions de lézards et de tourlourous, ou crabes de terre, qui sortaient, par milliers, des vieux bois, se promenaient jusque sur

moi. Joignez à ces hôtes aimables, des nuées de maringouins — ce fléau des zônes tropicales, dont les piqûres sont infiniment plus pénibles que celles des cousins d'Europe.

Comme ameublement : un banc de bois et une chaise boiteuse.

Quant aux soins, je n'en manquais pas. Montier se dépensait, avec le zèle le plus affectueux. Il m'avait même procuré une infirmière. C'était la femme d'un soldat déserteur. Elle ne me quittait pas. Un de nos tambours me veillait, pendant la nuit.

Octobre 1802.

Pendant sept jours, je luttai contre la fièvre et le ténesme, avalant toujours de la quinine. Le huitième jour, fut celui de la crise. Je me mis à rendre du sang. Je pensais, vaguement, que c'en était fini, et que la dyssenterie allait me trousser, en quelques instants.

Sans rien me laisser pressentir, Montier courut à la ville. Il en ramena le médecin, en qui il avait tant de confiance. Alors, j'avais perdu connaissance. Braves gens ! Ils m'administrèrent un clystère de gomme tellement astringeante, qu'elle eût bien collé deux boulets de canon.

La dyssenterie disparut. Le quinquina, à doses redoublées, fit le reste. J'entrai en convalescence.

Un soir, j'étais mélancoliquement assis sur mon chevet. Je reçus une visite. C'était une grosse chauve-souris. Apeurée, elle volait partout. J'appelai mon tambour-infirmier. Il parvint à tuer la bête. C'était

une chauve-souris *fer-de-lance*, ainsi appelée, à cause de la membrane verticale qui orne son nez.

Pendant ma maladie, les maringouins m'avaient littéralement dévoré. Je m'étais tant gratté, que j'avais la peau en lambeaux.

Je fis, dès lors, couper, chaque soir, des branches de corossol bien feuillues. On les brûlait, au milieu de ma chambre. Enivrés par la fumée, les maringouins allaient se plaquer, contre les murs. Le lendemain matin, on les tuait, par centaines. Comme conséquence de ces feux de joie, je m'endormais, au milieu d'une insupportable fumée. Mais, je la préférais encore aux sifflements agaçants et aux insupportables piqûres de ces maudits insectes.

Enfin, je pus me lever, c'est-à-dire, me traîner, d'une chambre à l'autre. Je pus lire, dessiner, et reprendre mon journal.

Dans une des chambres de notre hôpital, à la Cadet Rousselle, je dénichai l'araignée crabe ou araignée des oiseaux. Etrange bête ! Elle est à peu près aussi grosse que le poing, et couverte de poils bruns aux reflets d'un magnifique violet, qui s'éteignent avec sa vie. On dit qu'elle surprend, dans leurs nids, les colibris et les oiseaux-mouches, dont elle suce le sang. C'est là, je crois, un simple conte, car elle n'habite guère que les vieux murs et les maisons en ruine.

Le soir, aussi, nous recevions la visite de noctuelles (noctua odorata). Ce sont de superbes papillons de nuit, à l'œil noir, très vif. Leurs ailes sombres et ondées ont plus de six pouces d'envergure. Pourquoi

leur nom symbolique ? Ils ne dégagent absolument aucune odeur.

Le 7 octobre, je fis, accompagné de Montier, ma première sortie de convalescent. Nous allâmes, en forêt. J'y respirai, avec délices, les émanations balsamiques, ainsi que les parfums des fleurs.

Dans ma promenade, je vis beaucoup de bois de campêche et des acajous d'une prodigieuse hauteur. Je ne m'étonnai plus des dimensions qu'avaient certaines pirogues de nègres, creusées dans un seul tronc d'arbre.

Le lendemain, je fus au vaisseau. M. de Péronne m'avoua qu'il m'avait bien cru perdu. Il fut enchanté de me revoir, et m'engagea à rester à terre jusqu'au moment où l'*Intrépide* quitterait St-Louis. Je déjeunai avec l'Etat-Major et rentrai à l'hôpital.

La mortalité était toujours effrayante, à bord. En trois semaines, elle avait dévoré les deux tiers de l'équipage. Pour aider les survivants, on avait envoyé de la ville une centaine de Noirs.

Nous étions sans nouvelles de ce qui se passait dans le reste de l'île. Nous ignorions que le feu de la révolte se ranimait de toutes parts ; que les Noirs et les gens de couleur avaient repris les armes ; que le fléau de la guerre se joignait partout à celui de la fièvre jaune, pour accabler les infortunés Blancs.

La soumission des généraux nègres et mulâtres fut-elle jamais sincère ? J'en doute fort. Epouvantés, à la vue de l'expédition envoyée dans l'île, par le premier consul, et se croyant dans l'impossibilité de résister, ils avaient déposé les armes. Ils parurent

même reconnaissants des grades et des emplois qui leur furent conservés, lorsqu'on les amalgama dans notre armée.

Les perfides menées de l'Angleterre, qui voyait d'un œil jaloux notre belle colonie de St-Domingue, à la veille de refleurir, jetèrent les premiers troubles.

Il faut qu'on le sache. En août 1802, une frégate anglaise vint croiser sur la côte méridionale de St-Domingue, et communiqua avec les bandes des nommés Lamour de Rance et La Fortune, deux chefs obscurs qui ne s'étaient jamais soumis, et avaient continué à brigander, ayant pour retraites, des forêts inaccessibles. Cette frégate, nous la vîmes, nous-mêmes, le 8 septembre 1802.

Il faut aussi l'avouer. Plusieurs colons se vantaient très haut du prochain rétablissement de l'esclavage. Leurs fanfaronnades firent germer la défiance, dans le cœur des généraux nègres.

Sans doute, le premier consul avait proclamé l'abolition complète de l'esclavage, et l'égalité de tous les habitants de St-Domingue, sans distinction de couleur.

Mais, mise déjà en éveil par les propos inconsidérés des colons, la défiance s'accrut, à la nouvelle du maintien de l'esclavage, à la Martinique, à la Guadeloupe, et dans toutes les autres colonies françaises, en général.

Cette défiance devint telle, qu'un jour, le général Clervaux, ancien chef d'insurgés, qui se trouvait au cercle de Mme la Générale Leclerc, s'écria, avec emportement :

— J'étais libre, autrefois. Je ne dois, aux circonstances actuelles que d'avoir relevé ma couleur avilie. Si je savais qu'il fût jamais question de rétablir l'esclavage, à l'instant, je me ferais brigand.

Le lendemain même, il déserta. Levant l'étendard de la révolte, il entraîna, avec lui, la 10e, la 13e et une partie de la 6e demi-brigade qu'il commandait. Et, cependant, depuis sa soumission, il avait servi la France, avec bonne foi. C'était lui qui avait arrêté et fait fusiller Charles Belair, ce chef nègre qui avait tenté de rallumer l'insurrection, aux environs de Port-au-Prince.

Quelques paroles du premier consul, consignées dans les journaux de l'époque, et imprudemment répétées dans la colonie, vinrent encore attiser le feu.

Bonaparte, au cours d'une présentation officielle, à l'Institut, avait adressé cette vigoureuse apostrophe à l'abbé Grégoire, ce prêtre démagogue qui était, on le sait, un grand nécrophile :

— En raison de ce qui se passe, à St-Domingue, je voudrais que les amis des Noirs eussent, dans toute l'Europe, la tête voilée d'un crêpe funèbre.

Ce propos inconsidéré persuada les nègres que le retour à l'esclavage était le secret désir de Bonaparte.

La fermentation devint alors à l'état aigu.

Nos armes n'effrayaient plus.

En quelques mois, la fièvre jaune avait dévoré notre superbe armée de 40.000 hommes. Il en restait à peine 30.000. L'heure de la révolte avait sonné.

Octobre 1802.

Clervaux donna le signal. Les généraux Christophe,

Dessalines, Toussaint-Brave, Sans-Souci et Macuya le suivirent.

Laplume, qui commandait la partie de l'île où nous étions, resta seul fidèle à la France.

Ce fut, le 10 octobre, que nous apprîmes les premières nouvelles de l'insurrection. Elles nous furent apportées par le brig de guerre l'*Argus*, commandé par M. Gréban, lieutenant de vaisseau.

Il nous apprit qu'une bande d'insurgés rôdait aux environs d'Aquin, petite ville à cinq lieues de Saint-Louis.

Situé hors de la ville, notre hôpital devenait un séjour fort dangereux. Notre commandant voulait nous reprendre à bord. Un vieux Créole imbécile, commandant de la place de Saint-Louis, qui se voyait déjà entre les griffes des nègres et scié tout vif entre deux planches, suivant leur jolie coutume, lui suggéra l'idée de transformer notre hôpital, en avant-poste militaire.

Le dangereux honneur de commander cet avant-poste improvisé ne me fut disputé par personne. Comme moyen de résistance, on m'envoya, du bord, quatre fusils, avec leurs cartouchiers garnis. Je distribuai ces armes aux quatre convalescents, en état de s'en mieux servir.

En dépit des sinistres nouvelles, je n'en fus pas moins, le soir, faire ma promenade, dans l'est de la ville, sur le chemin même d'Aquin, que traverse la Grande-Rivière — nom fort prétentieux, car cette Grande-Rivière peut se traverser à gué. J'admirai la riante végétation de ses bords, et pêchai des cre-

vettes d'eau douce. Elles sont beaucoup plus grosses que nos crevettes de mer.

Ce soir-là, mourut, en donnant le jour à deux jumeaux, la femme du général Laplume. Toute la nuit, ce fut un immense concert de chants funèbres et psalmodies. Tout le pays s'était transporté chez la défunte, et s'y abreuvait de rhum et de punch, en chantant son panégyrique.

Aux colonies, les Noirs portent le deuil en blanc.

Après la mort de sa femme, le général Laplume alla établir, aux Cayes, son quartier-général.

Le 11, je fus me promener, au long de marais couverts de mangliers. Ces marais pullulent de crabes peints (Grapsus pictus). De couleur rouge, sur fond blanc ou jaunâtre, très applatis, ces crabes sont armés de longues pattes et courent sur la vase, avec une telle rapidité qu'il est fort difficile de les saisir. Quand on les capture maladroitement, ils se laissent plutôt couper le mordant que de lâcher prise.

Le 15, au soir, un courrier, venant d'Aquin, nous apprit que les nègres s'étaient emparés d'un camp retranché, voisin de la ville.

Cette nouvelle donna l'alerte à Saint-Louis. On rassembla la milice coloniale et on prit les dispositions de combat. Nos quatre pauvres fusils étaient prêts à faire leur devoir.

Toutefois, comme je disposais de 24 convalescents, en état de prendre les armes, je résolus d'aller, le lendemain, au vaisseau, demander de plus nombreux moyens de défense.

CHAPITRE VI

Scènes d'horreur

J'obtiens, pour la défense de l'hôpital, quatre nouveaux fusils. — Mort de M. Charbonnier. — Attaque de la ville d'Aquin. — Départ pour le Cap. — Prise de dorades.

Arrivée au Cap. — Morue à la trempe. — Mort du général Leclerc. — Son successeur, le général Rochambeau. — Scènes d'atrocités. — Noyades de nègres. — Fière réponse du capitaine Willaumez. — L'infâme Tombarel. — Les nègres traqués par les chiens. — Liste des vaisseaux, dans la rade du Cap. — Succès éphémères. — Tableau d'une ville investie. — Une rade couverte de cadavres. — Je passe, de l'*Intrépide*, à bord du *Swift-Sure*. — Etat lamentable de ce vaisseau. — Son état-major. — Mme Leclerc, avec le cercueil de son mari, à bord du *Swift-Sure*. — Préparatifs de départ.

Le lendemain, 16 octobre, je partis de bonne heure pour le vaisseau, demander un supplément d'armes. Je n'obtins que quatre nouveaux fusils, et reçus l'ordre, en cas d'attaque, de ne faire que la résistance indispensable pour couvrir notre retraite vers la ville, sur laquelle je devais me replier, sans m'inquiéter du matériel de l'hôpital. Pour ce qu'il valait !

Le 18, après trente-six heures de maladie, mourut M. Charbonnier. Des quatre chirurgiens que nous avions à bord, la fièvre jaune ne nous en laissait plus qu'un, avec M. Montier, pharmacien.

Le 19, je renvoyai au vaisseau dix de nos hommes, entièrement rétablis. On en avait un besoin urgent. Cependant, la crainte d'une attaque immédiate, de la part des Noirs, était moins à redouter.

Le lendemain, changement de refrain. Des dépêches, arrivant d'Aquin, nous informaient que les insurgés n'étaient plus qu'à deux lieues de la ville, sur laquelle ils marchaient en masse. On battit la générale. Les postes furent doublés. Les habitants firent des paquets de leurs effets les plus précieux, et se tinrent prêts à se réfugier, soit à l'île du Vieux-Fort, soit à bord de notre vaisseau.

Je passai la nuit au guet, et fis différentes patrouilles.

Le 21, nous apprenions que les insurgés avaient attaqué Aquin, et avaient été repoussés. L'ordre de retourner au Cap nous arriva, ce jour-là. Nous espérions qu'il serait suivi de celui de regagner la France. La joie fut générale. Saint-Domingue nous avait été si funeste !

Cependant, à bord, on se préparait au départ. Pour ma part, j'emballai mes collections, que j'y transportai, le 26.

Ce même jour, nous quittâmes l'hôpital, après avoir brûlé tout ce qui avait servi aux fiévreux.

Le soir, on désaffourcha. Le lendemain, nous sortîmes de la baie de Saint-Louis, où nous laissions les restes de nos malheureux compagnons. De six cents, notre équipage était réduit à deux cents. Sans nos cent nègres, nous n'aurions pu facilement manœuvrer.

Novembre 1802.

Le 4, par temps radieux, nous prîmes deux dorades, de plus de quatre pieds. Le plus habile pinceau ne saurait rendre le riche coloris de ce magnifique poisson des mers équatoriales, qui vient se jouer au long des navires.

Son dos est du plus beau vert ; son ventre a l'éclat de l'or et est parsemé de taches d'azur. Sa longue nageoire dorsale revet la couleur du plus riche outre-mer. A chaque mouvement, toutes ces teintes chatoient, et miroitent, comme un prisme merveilleux. Elles se ternissent, dès que le poisson meurt. Sa chair est un mets fort délicat.

Le 5, au matin, nous aperçûmes, au vent à nous, un grand navire distant d'une lieue environ. C'était la corvette *la Bayonnaise.* Elle approcha, à portée de voix. Son capitaine nous informa de la hâte qu'avait de nous voir l'amiral la Touche-Tréville. Connaissant la faiblesse de notre équipage, il envoyait *la Bayonnaise*, au-devant de nous. Secours un peu tardif !

Le soir même, en effet, nous arrivions dans la rade du Cap, et jetions l'ancre à côté du vaisseau, *le Duguay-Trouin.*

Au moment où nous passâmes devant la batterie du fort Picolet, la sentinelle héla une goëlette qui passait. Le capitaine répondit, avec un accent provençal fort accentué :

— Je m'en vais mettre de la morue à la trempe !

Que pouvait bien signifier cette étrange réponse ? Nous en eûmes bientôt l'horrible explication.

Nous avions quitté le Cap, depuis moins de trois mois. Quel changement, depuis cette époque !

Pauvre ville du Cap ! dernier rempart des Blancs. Etroitement bloquée par les Noirs, elle renfermait tout ce qui restait, dans l'île, de l'armée européenne : environ deux mille cinq cents hommes, à peine convalescents, pour moitié.

Cette lamentable armée de malades était absolument insuffisante pour sa défense. Heureusement que les habitants s'étaient organisés en garde nationale, sachant que, dans les circonstances présentes, il y allait de leur vie. On avait affaire, en effet, à des ennemis qui ne faisaient pas de quartier. Une fois entre leurs mains, c'était la mort — la mort, dans les plus terribles tortures.

Novembre 1802.

Depuis quelques jours, le capitaine-général Leclerc était mort du chagrin que lui avait causé la déplorable situation de la colonie, confiée à ses soins, par son beau-frère, le premier Consul.

Le général Leclerc était doux et conciliant, mais il manquait de fermeté. Il était médiocrement capable, et, en somme, très inférieur aux difficiles et importantes fonctions dont il avait été investi.

A ce moment, la situation des Blancs était désespérée. Le général Rochambeau succéda au général Leclerc. Je n'ai pas été à même de juger s'il était plus intelligent que son prédécesseur. Mais, il n'en avait pas la bonté.

Aussitôt son entrée en fonctions, la guerre prit un

caractère atroce. Ce ne fut plus seulement une guerre de partis, mais de couleurs.

D'un côté, comme de l'autre, pas de quartier !

Rochambeau rivalisa de barbarie, avec les généraux Noirs. Ces derniers faisaient scier, entre deux planches, les Blancs qui tombaient entre leurs mains. Ils leur arrachaient les yeux avec un tire-bourre, et les brûlaient tout vifs. Les Blancs, eux autres, noyaient impitoyablement les Noirs, sans distinction d'âge et de sexe, par ordre formel du nouveau capitaine-général.

Ce dernier avait conçu l'absurde et horrible projet d'anéantir toute la population noire de l'île.

C'est pourquoi, il faisait mettre à mort, sans exception, tous les nègres, même ceux qui n'étaient aucunement fauteurs de l'insurrection.

Ainsi, il fit conduire en rade, à bord du vaisseau le *Swift-Sure*, une grande partie de la garnison nègre du fort Dauphin, qui était restée fidèle à la France, et avait été ramenée au Cap, lors de l'évacuation de ce fort, par le major-général Pamphile Lacroix, aujourd'hui baron et pair de France.

La nuit suivante, il la fit noyer, sans autre forme de procès, par l'équipage de ce vaisseau, qui sans hésiter, se prêta à cette horrible exécution.

Des contingents de Noirs furent répartis à bord de nos différents vaisseaux, mouillés en rade. Le général Rochambeau donna l'ordre positif, à leurs capitaines, de noyer ces malheureux, après leur avoir attaché au cou un sac rempli de sable.

Cet ordre abominable fut accompagné d'une mesure de disgrâce, pour tous les contrevenants.

Il faut le dire, à leur honte, tous s'y soumirent, sauf le capitaine Willaumez [1], commandant la frégate *la Poursuivante.*

Il répondit, fièrement :

— Les officiers de la marine française ne sont pas des bourreaux. Je n'obéirai pas.

L'homme d'honneur en impose, toujours, même à l'adversaire plus fort que lui. Rochambeau n'osa accomplir sa menace, et *la Poursuivante*, conserva son estimable capitaine.

Les noyades se faisaient dans la rade même. La mer se couvrit de cadavres en putréfaction. Tantôt, les sacs de sable, attachés au cou des noyés, avaient cédé ; tantôt, le lien qui les amarrait, s'était pourri ou rompu. Alors, les corps remontaient à la surface. C'était un hideux spectacle.

La crainte d'un redoublement d'épidémie et l'arrivée, au Cap, de l'amiral La Touche, qui s'indigna du métier de bourreau, ainsi infligé à des officiers français, firent changer le mode d'exécution. Il fut décidé que les noyades auraient lieu désormais hors de rade.

On entassait les victimes à bord de la goëlette de l'infâme Tombarel, qui allait, au delà des passes, jeter sa cargaison humaine.

Ainsi, nous eûmes l'explication de la réponse qu'il fit à la sentinelle du fort Picolet :

— Je vais mettre de la morue à la trempe.

En réalité, il allait noyer des nègres.

1. Aujourd'hui vice-amiral.

Pour comble d'horreur, on envoya à Cuba la goëlette *le Mohawk*, chercher les chiens de cette île, exercés à faire la chasse aux nègres marrons. On prétendit s'en servir, contre les rebelles de Saint-Domingue, pour les traquer comme des bêtes fauves.

Telle était la situation, au moment de notre retour au Cap.

Sur la rade, étaient mouillés les vaisseaux *le Duguay-Trouin*, l'*Annibal* et *le Swift-Sure*, les frégates *Précieuse*, l'*Infatigable* et *la Poursuivante*, ainsi que quelques corvettes, dont j'ai oublié les noms. Egalement, de très nombreux navires de commerce, qui avaient perdu la plus grande partie de leurs équipages, et quelques-uns même, la totalité.

Le jour de notre arrivée, la garde nationale à cheval fit une sortie heureuse, contre les insurgés, dont les avant-postes furent repoussés.

Le soir, autre engagement, entre les rebelles cantonnés à la Petite-Anse, et un de nos corps d'infanterie. Le général Latouche ordonna à tous les détachements de soldats de marine, de débarquer pour le soutenir. Je demandai à débarquer, avec eux. M. de Péronne refusa. Quand nos troupes arrivèrent sur le lieu du combat, l'ennemi était en fuite.

Ces succès n'eurent pas de lendemain. Déjà trente fois plus nombreux que nous, nos adversaires recevaient, chaque jour, de nouveaux renforts, tandis que la maladie décimait de plus en plus nos troupes.

Deux jours après — le 8 novembre — nos braves cavaliers créoles tentèrent une sortie. Après une lutte

opiniâtre et des pertes sensibles, ils furent obligés de se replier sur la ville.

La ceinture d'investissement du Cap se resserra encore. Les vivres n'y arrivaient plus que fort difficilement. Où était le temps de mes promenades sous bois, et de mes paisibles excursions de naturaliste ?

L'après-midi, nous descendions à terre, et nous promenions en ville, sur les quais, ou sur le chemin de l'hôpital. Un rayon d'une demi-lieue seulement restait libre.

Ces promenades débutaient, pour nous, par l'horrible et inévitable vision des cadavres de nègres, que nous trouvions sur notre route, entre notre vaisseau et le quai de débarquement. Souvent, le brigadier de notre canot était obligé de les écarter, à coups de gaffe. Autrement, nous les aurions coupés en deux. Ce spectacle nous remplissait le cœur de dégoût et de tristesse. L'attrait qu'offre à des jeunes gens une grande ville, — même investie — ne pouvait effacer, de nos âmes, cette douloureuse impression.

En l'état actuel, l'espoir d'un prochain retour en France, devenait chimérique. Obligé d'y renvoyer le *Swift-Sure* [1], en raison de son mauvais état, le gouverneur de la colonie résolut de nous armer en guerre, et de nous donner la batterie basse de ce vaisseau. Nous n'avions, en effet, que six canons montés.

De son côté, l'amiral nous donna l'ordre de nous embosser, pour canonner l'ennemi, s'il paraissait à portée, dans la plaine du Cap.

1. Vaisseau de 74 canons, pris sur les Anglais, en Méditerranée, par l'escadre de l'amiral Gantheaume.

Désormais, le séjour de Saint-Domingue était sans aliment, pour mon instruction et ma curiosité. Nous étions confinés à bord, ou dans l'enceinte d'une ville étroitement bloquée. Pas d'autre perspective qu'une guerre atroce, sans gloire et sans espoir de succès. Les noyades journalières me remplissaient d'horreur. Je n'avais plus qu'un désir : passer sur le *Swift-Sure*, et rentrer en Europe.

Ce n'était pas petite affaire que d'être embarqué sur ce vaisseau ! D'ici longtemps, aucun autre ne prendrait le chemin de la France. L'empressement qui avait précipité, il y a quelques mois, tant d'Européens, vers Saint-Domingue, avait fait place au sentiment contraire. C'était à qui solliciterait son retour !

D'autre part, ne voulant pas diminuer les forces, déjà trop faibles, qui lui restaient, le capitaine-général avait défendu d'accorder passage, à un seul Blanc qui ne fût pas hors de service.

Quand je fis part de ma demande à M. de Péronne, il me refusa. Toutefois, pour adoucir sa décision, il m'autorisa à m'adresser à l'amiral, ne doutant pas un seul instant de la réponse défavorable qui m'attendait.

L'amiral la Touche me connaissait, et j'avais pour lui deux ou trois lettres de recommandation. A différentes reprises, j'avais été sur le point de les brûler, n'ayant jamais eu, depuis mon arrivée à Saint-Domingue, l'occasion de les utiliser.

Je me rendis donc à bord du vaisseau-amiral. L'amiral la Touche se promenait dans sa galerie. Il

était très changé, très amaigri par la terrible maladie à laquelle il venait d'échapper.

De suite, il me reconnut, et m'accueillit avec bonté. Je lui présentai mes lettres. Il les lut, et me demanda affectueusement des nouvelles de ma famille.

— Que puis-je faire, dit-il, pour vous être agréable ? Voulez-vous venir à mon bord ?

— Ma santé, répondis-je, est trop affaiblie. Je n'ai plus qu'un désir : rentrer en France.

L'amiral sourit, et m'accorda de suite ce que je demandais.

Je m'empressai de me faire délivrer, par le major d'escadre, un ordre d'embarquement sur le *Swift-Sure*, en qualité d'élève de seconde classe, et retournai, triomphant, à bord de l'*Intrépide*.

Pensant bien que, pour avoir obtenu cette faveur, j'étais protégé de l'amiral, M. de Péronne fit contre fortune, bon cœur. Il me félicita du succès de ma démarche, et m'exprima tous les regrets que, personnellement, lui faisait éprouver mon départ.

A la vérité, il m'avait pris en amitié, et mes services lui étaient fort utiles, depuis la fatale moisson d'élèves qu'avait fauchée la fièvre jaune.

A ma grande satisfaction, un autre élève de l'*Intrépide*, M. Lecoupé, dont le frère était mort à Saint-Louis, obtint la même faveur. M. Lecoupé était parent du capitaine du *Swift-Sure*.

Une amère déception marqua notre arrivée, sur ce vaisseau. Il était fort vieux. Sa coque et sa voilure étaient lamentables. Au-dessous de la flottaison, il y avait une voie d'eau, qui obligeait à pomper, sans

interruption, même dans les eaux calmes de la rade. Tout faisait présager une pénible et dangereuse traversée.

A bord, c'était l'image du plus complet désordre. L'équipage du *Swift-Sure* avait souffert de la fièvre jaune, presque autant que le nôtre. Il était encombré de passagers de tous grades et de tout âge. Il y avait même beaucoup de femmes, les unes malades, les autres à peine convalescentes. Celles-ci vaguaient, à longueur de jour, par le vaisseau.

Le service du bord frisait l'anarchie. Le commandant, M. Hubert, était gravement malade, et restait confiné dans sa chambre. Son second, le capitaine de frégate, M. Bretet, avait été débarqué, pour prendre le commandement de la flûte *la Cigogne*. Ainsi, le commandement était tombé, aux mains du premier lieutenant, M. Renaud[1], le plus incapable de l'état-major, sans autorité et sans considération.

Ce fut donc à lui que nous présentâmes nos ordres d'embarquement, et ce fut lui qui nous installa à bord. Il ne restait que trois élèves sur *le Swift-Sure*. Un quatrième, presque mourant du ténesme, nous fut adjoint, la veille du départ. Dans notre poste, où nous étions assez au large, nous admîmes un jeune passager créole, M. de Verteuil, neveu d'un capitaine de frégate, à bord de l'*Intrépide*.

---

1. Commandant le brick, *le Coreyre*, en 1789, il avait été battu par un cutter anglais, et s'était jeté à la côte, pour se sauver avec son équipage, laissant son navire aux mains de l'ennemi.

Traduit en Conseil de guerre, il avait été privé, pour deux ans, de son commandement.

En raison de notre petit nombre, nous réunîmes notre gamelle, à celle des deux chirurgiens subalternes.

A bord, dans la Sainte-Barbe, se trouvait le cercueil du général Leclerc.

Déjà, le vaisseau était désaffourché, quand s'embarquèrent sa veuve, Pauline Bonaparte, avec son fils Dermid, tout l'état-major du défunt, et une suite nombreuse de femmes et de domestiques, qui accompagnaient la belle Paulette.

C'était le 10, au matin. Pauline Bonaparte monta l'escalier du vaisseau, au bras de l'amiral la Touche. En mettant le pied sur le tillac, elle parut s'évanouir. Toute pâmée, sa tête se renversa sur l'épaule de l'amiral.

On la transporta, aussitôt, dans la chambre du Conseil, qui lui avait été aménagée, comme logement.

Mme Leclerc, depuis princesse de Borghèse, était une fort jolie femme. Son œil noir me parut avoir le regard perçant de son frère Bonaparte. Cet œil noir donnait, à sa physionomie, une certaine expression de dureté. Bientôt, je l'entendis rire aux éclats.

Son évanouissement n'était, je crois, qu'une comédie, destinée à simuler la douleur qu'elle aurait dû éprouver, en arrivant sur le vaisseau, qui contenait les restes d'un époux chéri. En effet, très peu de temps après, dans le particulier, elle n'était rien moins que triste.

Au bout d'un quart d'heure, l'amiral nous fit ses adieux. Aussitôt, nous levâmes l'ancre. Les forts et les bâtiments de l'Etat nous saluèrent de 21 coups de

canon. Quand nous fûmes dans la passe, nous leur rendîmes le salut, coup pour coup.

Ainsi, je pris, pour longtemps, congé de Saint-Domingue, terre autrefois si heureuse et si florissante. Alors, terre de désolation, abreuvée de sang et engraissée de cadavres, horrible théâtre de crimes de tous genres, et de lamentables calamités.

CHAPITRE VII

Retour en France

Débouquement par la Caye d'Argent. — Nous repassons le Tropique. — Disette de vivres. Les poules de Paulette Bonaparte. — Fête de Sainte-Barbe, célébrée par nos canonniers. — Violente tempête. — On décide de débarquer à Toulon. — Colère de Mme Leclerc. — Le Cap Saint-Vincent. — Nouvelles tempêtes. — Paulette veut débarquer à Cadix. — Rencontre de deux vaisseaux. — Paulette crie la faim. Rafraichissements offerts par l'amiral Emeriau. — Au long des côtes d'Espagne. Voie d'eau. — On va couler. — La balancine casse. — Dangereuse manœuvre. — En travers des vagues. — En face les îles d'Hyères. — En route pour Toulon. — Quarantaine. -- Retour à Paris.

Aussitôt notre départ, grande discussion parmi l'état-major.

Fallait-il débouquer par les Cayques ou par la Caye d'Argent. A l'exception de MM. Villon, Fesneau et Couhitte, nos officiers — à qui les plus poltrons — étaient fort hésitants. Après de longs débats, le débouquement [1], par la Caye d'Argent, fut décidé, comme étant le moins dangereux. Il est vrai que nous devions y être contrariés, par les vents.

---

1. On nomme débouquement, le passage entre plusieurs écueils et îles basses, au nord de Saint-Domingue.

Après après couru force bordées, nous franchîmes, enfin, le débouquement. C'était le 15 novembre. Nous vîmes distinctement la Caye d'Argent, à une demi-lieue, au Nord. Plus exactement, nous vîmes son reflet. Cette Caye est un grand banc de sable blanc, presque à fleur d'eau. Quand le soleil le frappe, la mer se couvre de reflets argentés. D'où, son joli nom.

Le 18, nous passâmes le Tropique. Quel changement ! depuis le jour où je l'avais franchi si joyeusement, voguant vers Saint-Domingue. Alors, j'avais l'âme emplie d'espoir. L'avenir me souriait. Notre équipage était en joie. Cette fois, j'étais affaibli, par la maladie. Mon esprit était hanté d'images de mort et de torture. Sans doute, je voguais vers ma patrie. Mais, sur quel navire ! Le vrai vaisseau de la Misère, encombré de malades ; conduit par un équipage morne et inquiet, privé du nécessaire, n'ayant qu'un désir : arriver.

Notre nourriture était des plus sommaires. Avant notre départ, nous avions bien reçu, en avance, deux mois de traitement de table, mais comment acheter des vivres, même à prix d'or, dans une ville investie, par l'ennemi ?

Du reste, toutes les subsistances un peu passables avaient été confisquées, pour l'approvisionnement de Mme Leclerc. A grand'peine, avions-nous pu nous procurer quelques poules vivantes. Au moment de leur embarquement, des factionnaires, placés *ad hoc*, nous les avaient enlevées... toujours pour Paulette. Evidemment, on oublia de nous en rembourser la valeur.

Confessons-nous, en toute humilité. Durant la

traversée, nous sûmes nous rembourser, nous-mêmes, de ce préjudice. La nuit, quand nous étions de quart, nous allions, sans l'ombre d'un scrupule, reprendre notre bien, dans les cages à poules de notre illustre passagère. A titre d'indemnité, nous nous octroyâmes même quelques redevances supplémentaires.

A part ces volailles subtilisées de çi, de là, nous étions réduits à l'ordinaire de la cambuse : biscuits, riz rempli d'insectes, lard salé, morue sèche ou stock-fish.

Notre passage du Tropique fut suivi d'un calme plat de trois jours.

Le 22 novembre, la mer devint très grosse. Notre voie d'eau qui, par temps calme, augmentait de six pouces à l'heure, grandit du double. Heureusement, que le *Swift-Sure* était bon marcheur.

Subitement, la température baissa beaucoup. Le froid devint piquant. Nous quittâmes nos légers vêtements des colonies. Ce refroidissement fut fatal au pauvre élève que nous avions embarqué, la veille de notre depart. Il mourut, le 25, et fut jeté à la mer.

Le 4 décembre, en dépit de la vogue des idées antireligieuses et révolutionnaires, nos canonniers célébrèrent la Sainte-Barbe, leur fête patronale. Ils offrirent à Mme Leclerc, un bouquet de fleurs artificielles, et celle-ci leur octroya une gratification qui leur permit d'acheter assez de vin, pour animer leur triste banquet.

Le 8, nous étions sur le méridien de l'île de Corvo. Une forte tempête éclata. Nous dûmes mettre à la cape. Pendant deux heures, nous restâmes en cette

triste posture, en butte à l'impétuosité d'une mer furieuse. Notre bateau-Misère craquait, lamentablement, sous le choc des vagues.

Pour comble de maux, le maître-calfat vint alors nous prévenir que nous faisions deux pieds et demi d'eau, par heure. Nous fûmes consternés. L'équipage était épuisé, par le jeu des pompes. On dut enrôler les passagers, et les obliger à participer à ce service.

En quittant le Cap, Mme Leclerc avait manifesté le désir d'être débarquée à Lorient Notre vaisseau n'étant pas capable de longer, en plein hiver, les côtes dangereuses de Bretagne, notre état-major décida de faire route sur Toulon. Cette résolution fut prise, d'autant plus facilement, que la plupart de nos officiers étaient provençaux.

Mais comment faire part de cette résolution à Mme Leclerc ? Question d'autant plus épineuse, qu'on lui avait soigneusement caché l'état de délabrement du vaisseau. Pour lui éviter tout soupçon, on suspendait même le jeu des pompes, lorsqu'elle venait, sur la dunette, respirer le grand air.

M. Renaud, qui commandait en réalité le vaisseau, n'osait se charger de la commission. Aussi, le capitaine Hubert dut-il sortir de son lit, pour aller confesser, à Paulette, notre triste situation, et lui demander de ratifier la décision prise par l'état-major, de faire route sur Toulon.

En apprenant qu'elle risquait de couler bas, et de ne jamais revoir la France, Paulette se trouva mal. Revenue à elle, elle cria, frappa du pied, dit qu'elle

se plaindrait à son frère Bonaparte, et que l'amiral s'en repentirait.

Quand sa colère se fut calmée, elle accorda l'autorisation demandée, à la grande satisfaction de l'équipage qui, lui aussi, presque tout entier, appartenait au port de Toulon.

Le 10, on tua un jeune ours du Canada, pour la table de Mme Leclerc, à qui il appartenait. Il amusait nos matelots Ils le regrettèrent beaucoup.

Toujours pompant, toujours contrariés par les vents, toujours battus par une grosse mer, nous attignîmes, enfin, le 27e degré de longitude, nous trouvant par la latitude de Lisbonne.

Fatiguée de la diète, Mme Leclerc témoigna le désir d'entrer à Lisbonne. Nous gouvernâmes donc de façon à gagner l'entrée du Tage. Mais, les vents étaient contraires, au point qu'il nous fallut changer d'idée.

Alors, nous reçûmes l'ordre de courir sur tout bâtiment qui serait en vue, afin de lui acheter des vivres frais, à n'importe quel prix, pour la table de Paulette. Fatalité ! Pas une voile ne se montra. Du reste, par une étrange coïncidence, nous n'avions pas encore rencontré un seul navire, depuis notre départ de Saint-Domingue.

Le 27, à midi, apparut enfin la terre tant désirée. C'était le cap Saint-Vincent, sur les côtes de l'Andalousie.

Il était temps d'arriver ! Nous faisions trois pieds d'eau à l'heure, et étions à la merci du premier coup de vent un peu violent.

Le ciel était clair ; la température froide.

Le cap Saint-Vincent, que nous approchâmes de près, se prolonge, en une péninsule escarpée. A son sommet, se dresse un magnifique couvent.

Combien de nos passagers auraient, volontiers, à ce moment, troqué leur vie, contre celle de ces paisibles Religieux ! Moi, je me serais contenté d'une place, dans leur réfectoire. Si austère que pût être la vie de ces bons Pères, leur menu quotidien était certainement préférable au nôtre. Du 23 au 26, vents impétueux.

Folle de terreur, excédée de fatigue et de privations, Mme Leclerc voulait débarquer, à tout prix.

— Je veux descendre à Cadix, disait-elle, en frappant du pied. De là, je me rendrai en France.

Enfin, le temps s'adoucit. Egalement, le caractère de Paulette. Avec raison, elle changea d'avis, et pensa qu'il serait plus pratique de débarquer, dans un de nos ports, en raison de ses innombrables bagages, et du cercueil de son mari.

Le 26, vers dix heures, nous aperçûmes deux navires, qui venaient vers nous, grand largue. Nous reconnûmes deux vaisseaux de ligne. O joie ! ils arborèrent le pavillon français. Vite, nous hissâmes le nôtre. Bientôt, nous fûmes à portée de la voix.

Ces deux vaisseaux étaient l'*Indomptable* et le *Mont-Blanc*, sous les ordres du contre-amiral Emeriau. Partis, de Toulon, depuis quatre ou cinq jours, ils voguaient vers Saint-Domingue.

Dès que l'amiral eût appris d'où nous venions, et que nous avions, avec nous, la sœur du premier Consul, il fit mettre en panne, et vint à notre bord lui offrir ses hommages et ses services.

Paulette cria la faim. L'amiral s'empressa d'expédier un de nos canots à bord de l'*Indomptable* qui portait son pavillon. Ce canot revint avec des rafraîchissements de toute sorte, pour Mme Leclerc.

Les officiers de ce vaisseau nous envoyèrent aussi quelques provisions, mais en petite quantité. C'était fort naturel ! Ils étaient au début d'une longue traversée, et nous allions terminer la nôtre.

Après deux heures de panne, l'amiral retourna à son bord. Bientôt, nous perdîmes de vue ses deux vaisseaux.

La soirée fut magnifique. Nous aperçûmes, dans un ciel d'une délicieuse sérénité, les côtes d'Afrique. A la tombée de la nuit, nous donnâmes, dans le détroit de Gibraltar, que j'eus le regret de passer, pendant mon sommeil.

Le lendemain, notre navire voguait près la côte d'Espagne, longeant, paisiblement, les rives de la province de Grenade. Des montagnes élevées, couvertes de neige, se profilaient, éclairées par un beau soleil. J'admirai leurs aspects si variés et si brillants. L'une d'elles est remarquable, par la large entaille qui la coupe, en deux sections, de haut en bas. Cette fantastique entaille est le coup d'épée de Roland. La jolie légende espagnole raconte que le paladin, devenu furieux, la trancha ainsi, de sa vaillante épée.

Le 30 décembre, nous doublâmes le cap de Gates.

Le 4 janvier 1803, dans l'après-midi, nous découvrîmes les côtes de Provence, et saluâmes, avec transport, le cap situé à l'entrée de la rade de Toulon.

A la nuit tombante, éclata, avec une effrayante

soudaineté, le plus terrible coup de vent qui eût soufflé, dans ces parages. Jamais, même l'hiver précédent, en pleine Manche, nous n'avions vu la mer aussi forte. Vite, à sec de voiles, il nous fallut nous éloigner du port où nous espérions tant pouvoir coucher, le soir même !

Bientôt, le maître-calfat vint nous avertir que nous faisions quatre pieds et demi d'eau, par heure. C'était donc la fin ! L'effroi fut général. Cris, plaintes, lamentations, d'un bout à l'autre du vaisseau. On allait couler, pendant la nuit ! Telle était l'impression générale ; tel était le sinistre colloque qui volait, de bouche en bouche.

M. Renaud restait là, pétrifié. Debout, sur le gaillard d'arrière, il ne donnait aucun ordre ; il ne proférait pas une parole.

Soudain, pour comble de maux, cassa, à tribord, la balancine de la grande hune. Restée pendante au long du mât, la grand'vergue se transforma en un formidable balancier. A chaque coup de roulis, on s'attendait à démâter.

On ordonna à plusieurs matelots d'aller passer une fausse balancine, ou de se saisir au moins de la vergue, de façon à diminuer les secousses.

La manœuvre était tellement effrayante, que tous les matelots refusèrent de l'exécuter.

J'étais alors de quart, avec M. Fesneau, lieutenant de vaisseau. Il m'ordonna, pour montrer l'exemple, de monter le premier, dans la grande hune. J'obéis, sans hésiter, appelant à moi les matelots, d'un mot encourageant. Je fus seul à grimper, dans les haubans.

A moitié route, je dus descendre, personne ne venant m'aider.

Cependant, le lieutenant Villon, qui était excellent marin, se rendit vite compte que notre fuite, vent arrière, avait pour effet de grandir notre voie d'eau, qui était à l'avant. En s'engouffrant dans notre vaisseau, la mer ne pouvait manquer de faire bientôt larguer un bordage. Alors, ce serait fini !

Il conseilla donc que l'on vînt en travers. Cette manœuvre avait en outre l'avantage de nous maintenir plus près de terre.

On suivit ce sage avis. En dépit des vagues effrayantes qui s'élançaient à l'assaut, et s'effondraient sur notre navire, il tint bon.

A minuit, je descendis dans la cale. La voie d'eau n'avait pas augmenté. Elle se maintenait à quatre pieds et demi, à l'heure. Cette constatation rassura notre monde, qui pompait sans discontinuer.

Enfin, à travers le déchirement des nuages, parut le soleil. Combien pâle et blafard ! il est vrai.

Ainsi que l'avait prédit M. Villon, et comme il arrive presque toujours, en Méditerranée, le vent cessa tout d'un coup.

Nous respirâmes. L'espérance rentra dans les cœurs.

On s'empressa de mettre les voiles de rechange. Durant toute la traversée, nous les avions ménagées, comme la prunelle de nos yeux. Alors, le cap au nord, nous ralliâmes la terre.

A onze heures, nous étions en face des îles d'Hyères. Peu après, devant les îles d'Or, qui sont, en réalité, incultes et stériles.

A trois heures, nous laissions tomber l'ancre, à une demi lieue de la côte.

Notre traversée avait duré cinquante-cinq jours.

Le soir, se leva un nouveau coup de vent de la même intensité. Heureusement, nous étions en sûreté.

Le 7, nous vîmes entrer en rade le lougre *le Renard*. Il était envoyé vers nous, par l'amiral Gantheaume, préfet maritime de Toulon, pour nous apporter des vivres frais, et tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. C'était un peu tard !

Le lendemain matin, le temps était radieux. Nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile, pour gagner Toulon. *Le Renard* nous accompagna.

Dans cette courte traversée des îles d'Hyères à Toulon, je vis, pour la première fois, notre capitaine de vaisseau, M. Hubert. Il put rester, quelque temps, sur la dunette, assis dans un fauteuil. Il eut l'amabilité de me féliciter de ma conduite, qu'il n'avait pas été à même, cependant, de juger par lui-même.

En quelques heures, nous atteignîmes la rade de Toulon. Nous mouillâmes, près le Lazaret.

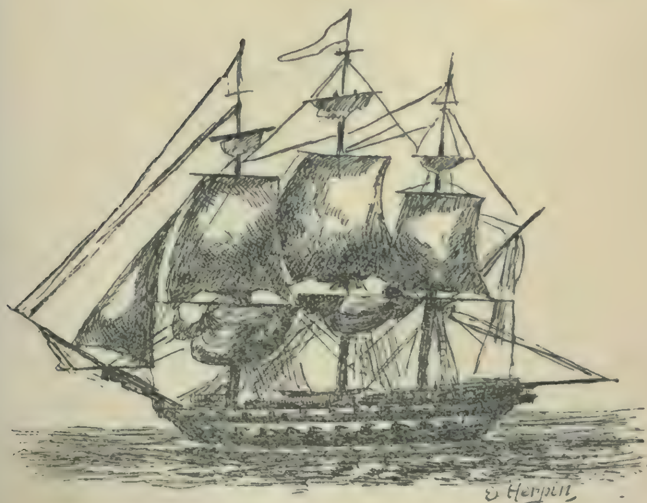
Une quarantaine de vingt jours nous était imposée. Elle nous parut mortellement longue.

A son expiration, j'obtins un congé de convalescence, ainsi que mon camarade Lecoupé.

Tous deux, nous quittâmes ensemble ce vaisseau de misère, et partîment gaîment pour Paris.

Mes parents m'attendaient avec impatience. Dans les douceurs du foyer domestique, je me délassai des fatigues passées.





LE SWIFT-SURE (d'après Fréminville).

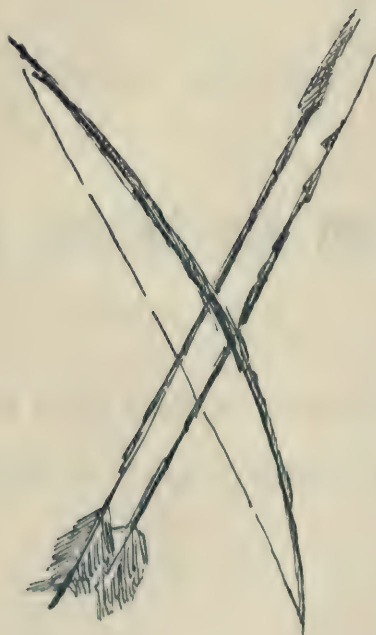
DEUXIÈME PARTIE

Voyage aux Côtes Occidentales d'Afrique

et aux Antilles,

FAIT PENDANT LES ANNÉES 1822 ET 1823,

SUR LA FRÉGATE DU ROI « LA NÉRÉIDE ».



CHAPITRE PREMIER

Au pays des Yoloffes

Le contre-amiral Duperré, nommé commandant de la station des Antilles. — J'embarque sur *la Néréide*. — Départ de Brest (27 février 1822). — Escale à l'île d'Aix. Embarquement de troupes. — Passage du Tropique. — Le baptême. — Arrivée à Saint-Louis (5 avril 1822). — M. Roger, ex-avocat, gouverneur. — Embarquement de troupes, à destination de Gorée. — Une ménagerie à bord. — Arrivée à Gorée (19 avril).

La péninsule du Cap-Verd. — Le Cap Belair. — Excursion sur la côte. — Un tombeau romantique. — Silhouettes de jeunes négresses. — Un jeune Yoloffe et ses calebasses de lait. — Dakar en 1822. — Son aspect. — Ses murailles. — Moctar, roi de Dakar. — Son portrait. — Fatma, favorite de Moctar.

Visite à l'île Gorée. — L'ancienne demeure du chevalier de Boufflers. — La citadelle et le cimetière. — La tombe de M. de Villeray. En forêt. — Vendange du vin de palme. — Visite de Moctar — La prière du roi.

Seconde visite à la ville de Dakar. — Baop, général de cavalerie. — Les baobabs, tombeaux des bardes nègres. — Instructions *paternelles* de la *mère*-patrie. — Encore M. Roger.

Mes observations sur les mœurs et la civilisation des nègres yoloffes. — Leurs marabouts. — L'anathème. — Les bardes, dits Guiriotes. — Leur sépulture. — Nourriture et costumes. — Armée. — Art nautique. — Moctar, ami de la France. — Sa conduite envers les naufragés de *la Méduse*. — Le Damel, ennemi de Moctar. — Ce qu'il faudrait pour gagner Moctar à la France.

Janvier 1822.

Le contre-amiral Duperré, commandant l'escadre française en station aux Antilles, venait de terminer ses deux années de séjour, dans cette colonie.

Le contre-amiral Bergeret lui fut nommé, comme successeur. Les frégates l'*Astrée*, l'*Hermione*, *la Néréide*, *la Vestale*, ainsi que la corvette *la Pomone*, furent choisies, pour constituer son escadre.

J'embarquai, à Brest, sur *la Néréide*, en qualité de premier lieutenant.

Par un heureux hasard, notre état-major, presque tout entier, était composé d'officiers sincèrement dévoués au Roi.

En voici la composition :

MM. Cocault du Verger, capitaine de frégate, commandant ; Duval d'Ailly, capitaine de frégate, commandant en second.

Lieutenants de vaisseau : le chevalier de la Poix de Fréminville, chef de brigade de la Compagnie des élèves de la Marine ; MM. Andrée de Néreiat et Daguenet.

Enseignes de vaisseau : MM. Provost du Hermel, Davy du Perron, Bernard de la Vieuxville et le chevalier de Montfort.

Détachement des élèves de marine : le vicomte de Cornullier-Lucinière, le chevalier de Roquefeuille, et M. Lesguern de Kerveach'tou.

Commis aux vivres, M. d'Alexandre ; chirurgien-major, M. Bienvenu ; second-chirurgien, M. Tollemer ; aides-chirurgiens, MM. Malherne et Salsach ; commis aux vivres, M Fournès.

Notre frégate, du port de Brest, entra en armement, dans le courant de janvier 1822. Le 20 février, cet armement était terminé.

En raison des vents contraires, nous ne pûmes

mettre à la voile que le 27, à huit heures du matin. Bientôt, nous fûmes dans le Goulet, et nous atteignîmes la pointe du Toulinguet. Nous la côtoyâmes, à moins d'une portée de fusil.

Le silence involontaire qu'on garde, en franchissant un passage dangereux, n'était interrompu que par le cri rauque des oiseaux de mer, mêlé au bruit des vagues qui déferlaient sur le récif. J'admirai sa base étrange. La force des tempêtes séculaires l'a percée, en forme d'arcade, dont le cintre hérissé de pointes rocheuses, se découpe dans le ciel, avec une étonnante hardiesse.

Alors, nous fimes route vers le passage du Raz de Sein, encore plus dangereux que la pointe du Toulinguet. Nous le franchîmes, sans accident.

Le 7 mars, à neuf heures du soir, nous étions, dans le mouillage de l'île d'Aix. Le lendemain, de bonne heure, M. Cocault se rendit, à Rochefort, prendre les instructions de la Marine et du comte de Maurville. Ce dernier lui ordonna de tout disposer, pour recevoir 320 hommes de troupe, que nous devions porter au Sénégal.

Ces troupes ne nous arrivèrent que le 17. Elles venaient du château d'Oléron. Désormais, à la table de l'état-major, nous eûmes, comme convives attitrés, dix officiers d'infanterie et deux dames L'une, Mme de Villedon, d'origine anglaise, était fort bien élevée. L'autre, femme de l'adjudant-major, était une vraie vivandière. Elle posait pour la grande dame, en dépit de son langage assaisonné à profusion de B. et de F., du plus amusant effet.

Par ordre du Ministère, s'embarqua aussi un jeune homme de vingt ans, ayant le costume et les allures d'un faquin de commis-voyageur. Il était envoyé, au Sénégal, en qualité d'agriculteur de la colonie. Etrange agriculteur ! En mettant le pied à bord, il demanda, à un de nos domestiques, quelle était la graine — c'était de l'orge – dont nous nourrissions nos poules.

Ses bagages remplissaient deux pleines chaloupes. Intrigué, notre commandant les fit ouvrir. Les prétendus instruments d'agriculture étaient des marchandises de toute espèce. Notre commandant, justement indigné, les fit descendre à terre, disant à cet étéroclite personnage qu'un navire du Roi ne faisait pas le commerce.

Le 30. à midi, nous étions en face des Canaries. A l'aube du lendemain, le Ténériff nous apparaissait, voilé de nuages.

Quel curieux sujet d'études offre un vaisseau, chargé de passagers, lorsqu'il navigue, paisiblement, dans les mers radieuses qui avoisinent les Tropiques !

Presque pas de manœuvres ! par suite de la persistance du beau temps. Aussi, chacun essaie t-il de se distraire, suivant ses goûts. Les uns jouent aux cartes, aux dames ou au loto. Ceux-ci font des armes ; ceux-là, de la musique. Sur le gaillard d'avant, ce sont des danses naïves, et, de la grand'hune, fusent souvent des facéties destinées à égayer l'équipage.

Le 1er avril, veille du jour où nous devions couper le Tropique, retentirent, au moment où nous sortions de table, des fanfares de trompettes et des décharges

de mousqueterie. Alors, une voix rauque et tremblante, tombant de la grand'hune, interpella l'officier de quart. Elle lui demandait le nom de notre navire et de son commandant, son port d'attache et celui de sa destination.

L'officier répondit, complaisamment.

La voix du Bonhomme Tropique reprit :

— J'ai l'honneur de connaître déjà le commandant et les braves officiers de cette frégate. Ce n'est pas la première fois qu'ils viennent me visiter. Quant aux nombreux passagers de ce bord, ils ne peuvent pénétrer dans mes vastes domaines, sans me payer, au préalable, le tribut d'usage. Je vais donc vous expédier mon courrier spécial. Il vous fera connaître exactement mes conditions.

Bruit de tonnerre ; coups de pistolet et grêle de haricots tombant de toutes les hunes.

En même temps, le courrier annoncé descend du grand étai. Il monte sur ses chevaux — des gabiers déguisés qui l'attendent sur le gaillard d'avant.

Très joliment costumé, ce postillon, qui fait claquer son fouet, se présente au commandant, et lui remet les dépêches de son maître. Ces dépêches réclament le tribut obligatoire de tous ceux qui n'ont pas encore franchi le Tropique.

Notre commandant promet satisfaction et fait conduire à l'office le postillon et ses chevaux.

Le lendemain, à six heures du matin, nous coupions le Tropique du Cancer.

Tout était prêt pour la cérémonie du baptême. Une tente se dressait au pied du grand mât. Sous cette

tente, un autel orné d'une boussole, un compas, une carte de l'Océan, un octant et une ligne de loc. Près l'autel, une cuve d'eau.

Voici la Cour du Tropique qui descend de la grand'hune, au bruit de la mousqueterie. En tête, des diables porteurs de crocs, de chaînes et de fourches. Derrière, tous les gabiers, déguisés en Arabes du désert. Suit la gendarmerie du Tropique. Elle escorte le Bonhomme, sa femme et sa fille. Ces grands personnages sont traînés sur un char que domine Neptune, le front ceint d'une couronne de fer blanc, et le bras armé d'un trident.

Le cortège défile au son de la musique, et fait halte en face de l'état-major.

Le Bonhomme Tropique, courbé sous le poids des ans, a le crâne ombragé d'une perruque d'étoupe, qui traîne jusqu'à terre. Il salue le commandant et se dirige vers sa tente. C'est l'heure solennelle. Son grand prêtre va baptiser les néophytes.

L'un après l'autre, ils sont conduits, au pied de l'autel, sur lequel un tronc vient d'être placé. Ceux qui y déposent une offrande s'en tirent avec quelques gouttes d'eau versées dans la manche de leur habit. Ceux qui oublient cette formalité substantielle, sont plongés dans la cuve.

Quant aux soldats, on se contente de les baptiser en bloc, en braquant sur eux, la pompe à incendie. Finalement, à bord, personne n'eut un fil de sec.

Le soir, quelques jeunes soldats, qui avaient fait partie d'une troupe de comédiens ambulants, nous jouèrent, avec assez de goût, une petite pièce inti-

tulée : *Le Savetier et le Financier*. La fête se termina par un bal, qui se prolongea, jusqu'à minuit, sous un ciel d'une idéale sérénité.

Le 4 avril, au matin, la mer était visiblement changée de couleur. Nous nous disposâmes à attaquer la côte de Saint-Louis, un peu au nord du fleuve Sénégal Nous ne l'atteignîmes que le lendemain.

A peine étions nous à l'ancre, que la gabarre *la Cauchoise*, commandée par le chevalier de Missielly, lieutenant de vaisseau, vint nous passer à poupe. Tout son équipage, mis à la bande, nous salua par trois fois du cri de : Vive le Roi ! Par trois cris analogues, nous rendîmes le salut.

Le 7, seulement, l'état de la barre permit à un pilote de Saint-Louis de venir à notre bord. Ce pilote nous apportait, de la part de M. Roger, gouverneur de la colonie, la lettre la plus singulière. M. Roger, ex-avocat, puis intendant d'habitation, devenu ensuite — on ne sait comment — gouverneur, nous demandait quel était notre tonnage, la nature de notre cargaison, le nom de notre maison de commerce...

Voulant rire à ses dépens, notre commandant lui répondit que la frégate du Roi de France, *la Néréide*, était expédiée de Brest, par M. Louis, bourgeois de Paris, premier négociant du royaume ; qu'elle portait un chargement de poudre et de boulets, ainsi que 325 soldats destinés à la colonie ; qu'il le priait donc de nous envoyer, le plus tôt possible, de petits bâtiments, pour transporter à terre nos passagers.

Le débarquement de nos troupes traîna, jusqu'au 14, dans les plus déplorables conditions.

Juste à cette date, nous arrivèrent 130 hommes, venant d'Afrique, et destinés à Gorée. Ils étaient commandés par M. de Lâge, chef de bataillon et chevalier de Saint Louis. Cet officier était accompagné de sa femme, son fils et sa fille. Cette dernière, âgée de quinze ans, était très jolie.

Nous reçûmes aussi une multitude de perroquets, perruches et singes apportés par des nègres, et dont chacun s'amusa à faire emplette. Il en résulta, à bord, un insupportable concert.

Bien plus appréciable que toute cette ménagerie, une copieuse provision d'oranges, citrons, cocos et bananes, nous fut aussi apportée par une goëlette, qui arrivait du cap Verd

Le 18, nous appareillâmes. Tout le jour, nous côtoyâmes une terre basse et sablonneuse. La nuit nous apporta un concert fort étrange. Il nous fut donné par des lions qui se baignaient dans les flots du rivage. Dans l'obscurité du soir, ces mugissements rappelaient le bruit du tonnerre, mais avec un caractère bien plus singulier et plus effrayant.

Le lendemain, à trois heures de l'après midi, nous étions à Gorée.

Avril 1822.

J'étais profondément heureux de me trouver enfin dans cette belle péninsule du cap Verd. Elle englobe le royaume de Dakar, les pays de Damel, Rufisque et Portudal.

Partout, des bois de palmiers.

Avec MM. de Nerciat et du Hamel, je complotai d'aller, dès le lendemain matin, explorer le pays.

Debout, dès l'aurore, j'allai les réveiller. Bien armés et munis d'amples provisions, nous nous embarquâmes dans le canot-major. Nous fîmes route vers le point le plus proche de la côte — le cap Belair, situé à une lieue de notre mouillage.

La mer était très calme. Nous allions à la rame. Autour de notre embarcation, flottaient tant de poissons, qu'ils semblaient presque la soulever.

Nous abordâmes le cap Belair, par mer très haute, sans même soupçonner les dangers de ces parages. Nous devions bientôt les apprendre à nos dépens. Nous renvoyâmes notre canot, à *la Néréide*,, en donnant l'ordre de venir nous chercher, le soir, à six heures, au même endroit.

Pour alléger nos carnassières, nous commençâmes par faire, sur la grève, un copieux déjeuner. Après quoi, nous escaladâmes la côte faite de masses de mines de fer, dont les crevasses dévoilent l'action du feu.

Quelques cases de nègres, couvertes en paille Un arbre de corail qui étale, sous le soleil, ses grappes d'un rouge éclatant.

Un tombeau, haut de trois pieds. Il porte cette épitaphe : In memory of Mrs Clarissa Carew who departed this life, the 19th of December 1804, in the 44th of her age.

Sans doute, repose là quelque Anglaise romanesque, décédée à bord d'un navire, en rade de Gorée. Elle a voulu être enterrée, en face de l'immensité.

Voici des baobabs d'une taille gigantesque. Le baobab est le plus grand arbre connu. Ceux-ci ont

bien 70 pieds de circonférence, et 50 pieds de hauteur. Leur feuillage forme un magnifique ombrage.

Nous piquons vers le Nord. Partout, des bouquets de palmiers dont l'élégant feuillage se balance mollement dans les airs. Sur leurs rameaux, des perruches à collier rose.

Le soleil monte. Nous atteignons un marigot entouré de hauts palmiers. Sur ses bords, c'est un délicieux fouillis de roseaux, de bambous et de lianes. A son eau claire, nous apaisons notre soif.

Alors, nous nous dirigeons, à l'est. Une grande tache bleue. C'est la mer. Dominant la baie, des cases de nègres, en bambous et en paille. A l'entrée, trois jeunes filles, très bien faites, préparent du mil. A notre vue, elles tournent le dos. Quel postérieur! Une protubérance semblable à celle de cette femme hottentote que l'on montrait à Paris, il y a quelques années. C'est là, du reste, la caractéristique des négresses yoloffes.

Nous voulons visiter Dakar, capitale du royaume, et résidence habituelle du roi. Nous pointons donc vers l'ouest, du côté du cap Manuel.

Nous allons, sans nous hâter. L'un court après un oiseau; l'autre s'arrête pour cueillir une fleur ou un fruit.

Voici, à nouveau, la soif qui se fait sentir. Nous allons nous décider à boire notre reste d'eau et de vin, quand nous rencontrons un jeune Yoloffe. Il porte du lait, dans des calebasses suspendues au bout d'une longue perche. Nous lui en demandons par signes. Il s'arrête en souriant, et nous tend à

boire. Il fallait notre soif ardente pour avaler son breuvage. Jamais les nègres ne lavent les récipients qui renferment le lait de leurs troupeaux. Aussi, ces récipients, sont-ils enduits d'un caillé ou plutôt d'un dépôt de fromage qui soulève le cœur. Nous payons avec un morceau de biscuit, et poursuivons notre route.

Un village en ruine, théâtre de quelque combat, entre le Moctar et le Damel. De vastes campagnes, semées de troupeaux. Les nègres nous tendent leurs calebasses pleines de lait. Merci bien !

Un étang d'eau salée. Sur ses bords, cheminent des crabes. Ils ont la carapace violette, pointillée de blanc, et les pattes rouges.

Encore un nègre. Il est de haute stature, à demi vêtu d'un pagne blanc, drapé sur l'épaule gauche, et armé d'une sagaie. Il nous demande de la poudre. Nous lui offrons une cartouche, d'où nous extrayons la balle. En retour, il nous indique un raccourci qui mène à Dakar.

Quelle est cette pauvre muraille en pierres sèches, très étendue, haute de trois ou quatre pieds ? C'est le chef-d'œuvre de fortification militaire que fit élever Moctar, pour défendre sa capitale, contre les entreprises du Damel. Nous l'enjambons, et nous voici en plein Dakar.

Dakar est un groupement de cases assez nombreuses, toutes rondes, en paille et en bambous, dans lesquelles on pénètre par une porte basse, en se courbant. Toutes ces cases, isolées l'une de l'autre, sont précédées d'une cour emplie de volailles et plantée de papayers.

Nous achetons deux papayes. Coût : une demi galette de biscuit. Très doux, très affables, les indigènes se pressent autour de nous. Ils touchent nos habits et surtout nos mousquets. Ça devient gênant.

Nous apercevons une maison européenne, à quelques pas de la ville. Ce ne peut être que la demeure du Français, qui s'est établi au Cap Verd : M. Pépin.

Allons-y. Certainement, nous serons bien reçus. Ici, l'hospitalité est chose sacrée.

Malheureusement, M. Pépin est absent. Il est parti pour le comptoir français d'Abreda.

Dans son habitation, se trouvent quelques négresses. La plus âgée nous introduit, dans une salle ornée de galeries extérieures. Il y règne une agréable fraîcheur. Nous mettons bas le havre-sac. Avec un morceau de fromage, quelques galettes de biscuit, une grosse bouteille de vin et nos deux papayes, nous avons de quoi nous sustenter. Les négresses nous apportent de l'eau et d'autres papayes. Le régal est complet. Nous payons notre hospitalité, avec nos croûtes de fromage, que se disputent drôlement les négresses ravies.

Nous rentrons en ville, et nous dirigeons vers l'habitation royale. Elle se distingue par un gros œuf d'autruche, planté au faîte de la case.

A l'entrée, la salle des gardes. Le capitaine, sabre au poing, en défend l'accès. C'est un nègre magnifique : visage ouvert, taille élevée, allure martiale. Sur la tête, un turban. Sur les épaules, gracieusement drapé, un pagne d'étoffe rayée, bleue et blanche.

Il nous fait entrer. Dans la case, se trouvent sept

ou huit nègres, armés de sabres et de sagaies. Un divan en natte contourne l'intérieur de la case. Assis sur ce divan, un nègre, très âgé, fume, avec une impassible gravité. Nous demandons le roi. Hélas! il est chez le Marabout, grand prêtre de la peuplade. Nous offrons un peu de tabac, au chef de la garde, et assez déconfits, nous nous retirons.

Nous allons quitter la ville. Quelqu'un nous appelle. C'est Moctar en personne. Il a appris notre visite, et il est rentré en hâte.

Il se tient à la porte de sa cour, fièrement appuyé sur son bâton de commandement, et nous fait signe d'approcher.

Je reste frappé de la fierté de son maintien. Il semble si pénétré de la dignité de son rang ! Jamais, le plus puissant souverain d'Europe n'a eu plus solennelle contenance.

D'ailleurs, son costume s'y prête singulièrement : turban blanc, robe bleue tombant à mi-jambe. Par dessus cette robe, une tunique également blanche, plus courte, terminée par une frange et garnie d'une petite bande rouge. Sur l'épaule, un manteau bleu, relevé sur le bras gauche, et drapé artistement à la manière des anciens Grecs.

Il nous salue, en mauvais français, nous tend la main, et nous invite à entrer dans une case qui est sa salle de cérémonie.

Nous nous asseyons sur un divan, d'une méticuleuse propreté, recouvert d'une étoffe blanche.

Tout en répondant à ses questions sur notre navire et le but de notre voyage, je l'examine attentivement.

Moctar porte quarante-cinq ans. Il est haut de six pieds. Il a beaucoup de jugement et de courage. Quand le Damel vient l'attaquer, il combat à la tête de ses sujets. Il a toujours été victorieux. Il est très pieux. Sa religion, comme celle de tous les Yoloffes, est le Mahométisme, mêlé de nombreuses superstitions idolâtres.

Curieusement, il examine nos armes, une petite lunette d'opéra que tient M. de Nerciat, et ma boîte entomologique.

— Il n'y a donc pas, me dit-il, d'insectes, en France ?

Je lui réponds que ceux de son pays sont très différents, et que je veux en emporter en souvenir de mon voyage.

Tout en causant, je crayonne son portrait. Il s'en aperçoit et me laisse faire. Quand je l'ai achevé, il demande à voir. Sur le champ, il se reconnaît :

— C'est moi, dit-il.

Il paraît surpris que j'aie attrapé si rapidement sa ressemblance, et n'exprime aucun mécontentement de mon acte un peu hardi, chez un peuple dont la religion proscrit les images.

Nous n'avions que des galettes de biscuit. Nous les offrons, pour ses enfants. Il promet de nous faire porter des fruits, à *la Néréide*, quand il viendra nous voir.

Il veut, avant notre départ, nous présenter Fatma, sa favorite. Il l'envoie chercher, dans sa case particulière, où elle se tient avec ses femmes.

Elle arrive dans ses grands atours, vêtue de

plusieurs pagnes rayés. Ses bras et ses jambes sont ornés d'anneaux d'argent.

Il nous faut partir. Le roi nous accompagne jusqu'à la porte de la ville, où il nous serre affectueusement la main. Il donne l'ordre à son page d'honneur de nous accompagner. C'est un jeune nègre, armé d'un poignard ciselé. Il le porte en avant de sa ceinture, de telle sorte qu'il lui bat les cuisses. C'est, comme dans les miniatures des manuscrits de Froissart, qui représentent nos guerriers du XIVe siècle.

Notre canot nous attend, à l'endroit convenu. En vingt minutes, par bonne brise, il nous ramène à bord.

Le lendemain soir, je descends sur l'île Gorée, où sont bâtis la ville et le fort français.

La ville se compose de cent cinquante maisons, bien construites et de belle apparence. Elles sont ornées de galeries extérieures, soutenues par des pilastres.

Je remarquai l'ancien gouvernement qu'habita le chevalier de Boufflers, si connu par ses poésies légères. Gouverneur du Sénégal, de 1786 à 1789, il préférait le séjour de Gorée à celui de Saint-Louis.

Sa maison tombe aujourd'hui en ruine. Au devant, s'étend une splendide esplanade plantée de grands arbres. Derrière, un jardin abandonné. On y voit encore une longue avenue de mimosas, de cocotiers et diverses autres espèces de palmiers, que le chevalier se plaisait à cultiver, à grands frais, sur ce rocher volcanique, dépourvu de terre végétale.

Au sommet de l'île, la citadelle. Elle aussi tombe en ruines. Sans clôture, même sans porte, le cime-

tière européen s'étend à ses pieds. Des tombeaux, rangés côte à côte, apprenent au voyageur que, sur ce sol jadis vomi par le feu, aujourd'hui dévoré par un soleil torride, et desséché par le vent du désert, des officiers de France sont morts, loin de leur famille et de leur foyer. Je lis les mélancoliques épitaphes. Celle-ci porte le nom de M. de Villeroy, lieutenant de vaisseau, commandant le brick l'*Ecureuil.* Ce loyal serviteur du roi était à bord de la frégate *la Duchesse d'Angoulême*, à l'époque des Cent Jours. Seul, il se refusa d'amener le pavillon blanc, vers lequel son équipage levait le poing, tandis que les autres officiers du bord attisaient le feu de l'insurrection. Il mourut ici de douleur et de dégoût.

14 Avril 1822.

Promenade dans la forêt de Krampsanne, au milieu des palmiers. J'aime leurs tiges élancées et leur ramure flexible, gracieusement arquée, qui se balance si mollement dans le ciel. Leur poésie et leur élégance manquent à nos jardins de Rambouillet et de Versailles.

Voici des nègres. Ils font la récolte du vin de palme. Avec quelle prodigieuse agilité, ils grimpent, en un clin d'œil, jusqu'aux branches les plus élevées ! Autour de leur ceinture, ils ont une corde faite en fibres de roseau. Cette corde est attachée, par l'autre bout, au tronc de l'arbre et les aide à en atteindre le sommet, en un instant, par bonds successifs. Alors, ils en percent le tronc, avec un fer pointu, au-dessous

des premières feuilles. Aussitôt, la sève jaillit dans les calebasses qui se tendent.

Je me mets à dessiner cette jolie scène. Un des Noirs me regarde attentivement. Quand il reconnaît l'image de son arbre aimé, il se met à rire, à chanter, à danser, à faire les plus amusantes contorsions.

Pour témoigner sa gratitude, il m'apporte une pleine calebasse de vin. Tout frais jailli de l'arbre, ce vin est très sucré et d'un goût fort agréable. Au bout de vingt-quatre heures de fermentation, il devient très spiritueux. C'est alors que les nègres le préfèrent. Ils le boivent, jusqu'à l'enivrement.

Le 26, le roi Moctar nous fit dire qu'il était à Gorée et allait venir visiter *la Néréide*. Le canot-major, sous les ordres du chevalier de Roquefeuille, partit le chercher. Au bout d'une demi-heure, le roi était à bord, accompagné de l'ancien interprète du chevalier de Boufflers, et d'un page qui portait son épée.

Moctar était en grand costume, c'est-à-dire empaqueté dans plusieurs pagnes de différentes couleurs, et tout couvert de grisgris ou amulettes religieuses. A sa ceinture, un poignard de fabrication européenne. Le port d'armes françaises, cadeaux de nos officiers de marine, est sa suprême coquetterie.

Je reçus Sa Majesté noire, au haut de l'escalier. Il me tendit cordialement la main. Je le conduisis dans la chambre du Conseil, où l'attendait notre commandant.

Moctar nous déclara qu'il révérait profondément Louis XVIII.

— Bon roi, dit-il, qui a rendu la paix à l'Europe.

Apercevant son portrait, il manifesta le désir de le posséder. Nous ne pûmes satisfaire à sa demande, ce portrait étant le seul qui nous restait à bord.

Lorsqu'il eût visité *la Néréide*, dans ses plus menus détails, je l'invitai, sans façon, à partager notre repas.

Je lui en fis les honneurs, en raison de l'indisposition de notre commandant. Moctar s'assit à ma droite; son interprète, à ma gauche. Avant de commencer, il me demanda s'il était entré du lard, dans la préparation des mets. Je le rassurai. Alors, il mangea de fort bon appétit. Il fallait, à chaque nouveau service, changer son couteau et sa fourchette. En bon musulman, il ne but pas de vin, mais seulement de la limonade, qu'il préparait à mesure, avec du citron, du sucre et de l'eau filtrée, que j'avais fait placer près de lui.

A la fin du repas, il me demanda à remonter sur le pont, pour faire sa prière, au moment du soleil couchant. En guise de tapis, je fis étendre un pavillon, sur le gaillard d'arrière. Il ôta ses sandales, s'agenouilla, et se mit à prier, le visage tourné vers l'orient. La présence de l'équipage, qui le contemplait curieusement, ne semblait nullement le déconcerter. Je tins sévèrement la main, à ce que personne ne se permît la moindre plaisanterie.

Moctar partit enchanté de sa visite.

Avec trois officiers de *la Néréide*, j'avais projeté une promenade, sur le continent.

Le lendemain de la visite de Moctar, nous nous

dirigeâmes vers l'anse située entre les pointes de Belair et de Dakar. Au moment d'aborder, trois immenses lames, provoquées par un raz de marée, lancèrent notre canot, sur le rivage. Un moment, nous nous crûmes perdus.

Aussitôt débarqués, nous allâmes sous bois. Après une longue excursion, nous nous dirigeâmes vers la maison de M. Pépin, à l'entrée de Dakar.

Sa vieille négresse nous prépara des œufs et des papayes.

Tout à coup, un personnage de haute stature se présenta fièrement à la porte. A son aspect, la foule des Yoloffes, qui nous regardait manger et nous importunait de ses demandes de poudre, se rangea contre la muraille, dans un respectueux silence.

Le nouveau venu vint à nous, en nous tendant la main.

— C'est Baop, général de la cavalerie du roi de Dakar, me chuchota la vieille négresse de M. Pépin, dans son charabias espagnol.

Baop, du reste, se présenta, lui-même, en français à peu près inintelligible.

Il était enveloppé d'une longue draperie blanche. Sa tête était couverte d'une coiffure également blanche, assez semblable, pour la forme, à un bonnet phrygien, et garnie de petites houppes frangées qui tombaient sur les oreilles.

Eloquentes preuves de sa légendaire bravoure, de larges cicatrices lui zébraient le corps. Le pied droit était mutilé.

Il nous assura de son attachement à la France.

— Le roi Moctar, nous dit-il aussi, qui savait notre amour des excursions, lui avait donné l'ordre de nous fournir des guides et des chevaux, pour nous promener partout où il nous serait agréable.

Tout en causant, Baop arriva à nous dire qu'il était un des premiers marabouts du pays. Je me gardai donc de lui offrir du vin. Mais, moins scrupuleux que son souverain, il finit par nous en demander. On lui en versa un grand verre. D'un trait, il le vida. Un second eut le même succès. Volontiers, il en eut accepter un troisième, un quatrième... Mais nos bouteilles étaient à sec.

Notre bon vin l'avait mis en gaîté. Il se mit à bavarder comme une pie, dans le jargon le plus amusant.

Profitant de sa belle humeur, je lui demandai une sagaye, ou lance de cavalier Yoloffe. Aussitôt, il ordonna à un de ses nègres d'aller m'en chercher une.

Monté sur un superbe cheval arabe, Baop nous accompagna jusqu'à notre canot.

Un de nos chirurgiens, M. Malhenne, jeune homme plutôt naïf, fut victime, ce jour-là, d'une singulière aventure.

Rôdant aux abords de la baie de Hanc, il aperçoit un nid de vautours, au faîte d'un gros baobab. Il s'imagine d'aller le dénicher, et grimpe à l'arbre qui, à sa grande surprise dégage une odeur fétide. Arrivé à son sommet, il regarde en bas. L'arbre, qui est creux, regorge de sept ou huit cadavres de nègres, en putréfaction. A ce spectacle, le malheureux se laisse choir. Heureusement, des Européens passèrent sur les en-

trefaites, et le rappelèrent à la vie. Il n'était qu'évanoui, et n'avait aucun membre cassé.

Ils lui apprirent que ces cadavres étaient ceux de Guériotes, sortes de bardes ou comédiens nègres, qui ne reçoivent pas les honneurs de la sépulture, et sont ainsi déposés dans le creux de certains arbres, désignés pour leur servir de tombeaux.

Mai 1822.

Sur ces entrefaites, M. Roger, l'ex-avocat, devenu gouverneur de nos colonies d'Afrique, nous envoya l'ordre d'aller chercher, à Sierra-Léone, une bibliothèque et quelques canons, appartenant à la France, que les Anglais avaient emportés en évacuant notre colonie.

Il nous conseillait, par la même occasion, s'il nous arrivait de capturer des navires français faisant en fraude le commerce des nègres, de les traiter avec bonté, pour nous conformer aux instructions *paternelles* de la *mère*-patrie.

La métaphore nous parut plutôt osée, même pour un ex-avocat.

Je résume ici les observations que j'ai faites, pendant mon séjour au Cap Verd.

Les nègres Yoloffes, qui peuplent cette contrée, ont la taille élevée et bien prise. Leur couleur est plus foncée que celle de tous les autres Noirs d'Afrique. Ils suivent la religion de Mahomet, mais entièrement défigurée par de séculaires croyances idolâtres.

Leurs marabouts, très influents, leur vendent fort cher les grisgris ou amulettes dont ils se parent, pour

se protéger contre tous les maux et tous les dangers.

Parmi leurs coutumes religieuses, signalons une sorte d'anathème qui ressemble à l'excommunication d'autrefois.

Le grand marabout, après avoir entendu les justes doléances du plaignant, se rend sous l'arbre consacré, appelé l'arbre de Canary. Il allume, sous ses branches, un grand feu, dans lequel il rougit une barre de fer. Alors, il la dresse en l'air, en appelant sur l'offenseur la vengeance des puissances célestes et la colère des mauvais esprits.

Dès lors, le coupable est maudit. Il vit en proscrit, au milieu du monde. A son approche, on fuit. Il n'a plus qu'à faire amende honorable, et à réparer le dommage causé. Dans ce cas, l'anathème est levé.

Les Yoloffes, tout comme les peuples du Nord, ont, comme je l'ai dit, des bardes appelés Guiriotes. Semblables à nos anciens druides, ils transmettent à la postérité les hauts faits des aïeux, sous forme de poëmes qu'ils chantent sur des airs de leur composition. A ce noble sacerdoce, ils joignent le métier plus modeste de bouffons et de charlatans.

Respectés — ou plutôt craints — pendant leur vie, ils sont traités, avec mépris, après leur mort. Il est interdit de les inhumer. Leurs collègues vont les cacher, dans le creux d'un baobab où ils se consument, à moins d'être la proie des vautours et des chacals. L'ameublement des Yoloffes est primitif. Un banc, circulaire, couvert d'une natte, contourne l'intérieur de la hutte. Ce banc sert à la fois de siège et de lit. Les ustensiles de ménage se bornent à quelques vases

de terre et des moitiés de calebasses. Leur principale nourriture est le couscous ou bouillie de farine de millet. La feuille du baobab leur sert à faire lever cette bouillie.

Autour d'une haie d'épines, ils sèment ce qu'il leur faut de millet. Le millet alors pousse tout seul. Ils le récoltent, pendant la saison des pluies.

Ils se nourrissent aussi de poisson grillé, et de lait qu'ils laissent aigrir dans leurs calebasses. Ils élèvent des volailles — surtout des canards de Barbarie — mais pour les vendre, à Gorée, aux Européens.

Fort pittoresque, leur costume tient de celui des Arabes et des Grecs de l'antiquité. Les hommes portent une tunique blanche ou rayée. Sur ce pagne, flotte un manteau bleu, élégamment drapé sur l'épaule. Leurs cheveux sont rasés, à l'exception d'une couronne verticale qui va d'une oreille à l'autre. Amis des bijoux, ils portent des bracelets et des colliers en graines du pays.

Les femmes ont un jupon rayé et un châle de toile bleue. Leur chevelure est fort compliquée. Une dame Yoloffe passe de trois à quatre heures à sa coiffure. Elle se couche à terre et pose la tête sur les genoux de la perruquière. Celle-ci enduit d'huile de palme la tête confiée à ses soins, et roule ensuite les cheveux en une infinité de boucles, au moyen d'une brochette de bois.

L'arme principale du Yoloffe est la sagaye. Celle de la cavalerie, longue de 6 à 7 pieds, se termine par deux fers aiguisés. L'un sert à frapper ; l'autre à ficher l'arme en terre. La sagaye du fantassin n'a que 4 pieds. Elle est emmanchée à un roseau ou à un bambou très droit.

Le Yoloffe porte aussi un poignard, dont la lame et le fourreau sont garnis de riches ornements.

Beaucoup ont des fusils qu'ils entretiennent avec un soin jaloux : fusils, non pas de pacotille, mais de St-Etienne et de Tulle. Faute de munitions, ces fusils ne servent que de parade.

Leurs barques, creusées dans des troncs d'arbres et pointues aux deux bouts, ont de 25 à 30 pieds. Elles sont gréées d'une voile en forme de parallélogramme rectangulaire. Cette toile est tendue, entre deux bambous, au long du mât. Excellents nageurs, les Yoloffes s'inquiètent peu de chavirer. Dans ce cas, ils entourent leur pirogue, à la nage, la soulèvent sur leurs épaules, la vident, et rembarquent à la force du poignet, sans plus s'émouvoir.

En cas de guerre, Moctar se met à la tête de ses troupes. Il a environ 500 cavaliers, montés sur de jolis chevaux arabes. Les cavaliers n'ont pas d'étriers. Les chevaux ne sont pas ferrés. Le général de cavalerie est Baop.

Un vieux canon, sans affût, symbolise toute l'artillerie.

Moctar habite la bourgade, ou si l'on veut, la ville de Dakar, située au bord de la mer, en face l'île de Gorée, où il va souvent visiter le gouverneur.

Moctar est un sincère ami de la France. En 1816, il traita avec beaucoup d'humanité les naufragés de la frégate *la Méduse*. Ceux-ci, conduits au Cap Verd, campèrent, sur les terres de Moctar qui leur prodigua les soins les plus touchants.

Le roi de France lui alloua, en récompense, une

double ration quotidienne et viagère en pain, sucre, café, thé et tabac. En sus, 1.500 francs, en espèces.

Moctar est actuellement en paix, avec le Damel, à la suzeraineté duquel il s'est soustrait. Le Damel est en guerre avec le Siratik, dont les états sont plus loin, au N. E. Le Damel a annoncé à Moctar qu'il irait, sitôt cette guerre finie, le réduire, à son tour. Moctar ne parait pas s'en préoccuper, malgré l'infériorité de ses forces.

En exécution d'un ancien traité, le roi de Cayor avait cédé, à Louis XVI, la péninsule du Cap Verd. Le roi de Dakar n'a pas reconnu ce traité, puisqu'il méconnait les droits du Damel, mais il serait facile, aujourd'hui, de le lui faire accepter, en raison de son affection pour Louis XVIII. Il suffirait de lui assurer quelques secours, contre son ennemi.

CHAPITRE II

Escale à Sierra-Léone

Départ de Gorée (6 mai 1822). — Nous mouillons sous Tamara. — Visite du roi Zamba. — Son costume de Mardi-Gras. — Excursion dans les bois. — Vin de palme et singes en goguette. — Départ pour Sierra-Léone.

Arrivée à Sierra-Léone (17 mai). — Visite d'un officier anglais. — Nous échangeons le salut.

Chez le gouverneur. — Dans la montagne. — Rencontre d'un lion. — Diner chez Sir Macarthy. — Pas de femmes ! — Résultat de nos opérations. — Départ pour les Antilles (25 mai).

Arrivée à La Martinique (18 juin). — Mouillage dans la baie du Fort-Royal. — L'*Hermione*.

Le 6 mai, à six heures du matin, nous quittâmes le mouillage de Gorée. Au moment de notre départ, la corvette *la Diane*, qui demeurait en station, fit mettre son équipage à la bande, et nous salua trois fois du cri de : Vive le Roi !

Pris par le calme, nous dûmes, le 18, au matin, mouiller sous Tamara.

Après déjeuner, je me disposais, avec plusieurs de mes camarades, à aller visiter cette île, quand deux grandes pirogues, montées par des nègres, accostèrent *la Néréide*.

L'une d'elles, portait, accompagné de sa suite, Zamba, roi des îles des Ydoles.

Cette nouvelle Majesté africaine monta, hardiment, à bord, suivie de ses guerriers.

Autant nous avions admiré, au cap Verd, le costume pittoresque, de Moctar, autant celui de Zamba nous parut grotesque.

C'était même à pouffer de rire ! Qu'on se figure ce roi nègre en habit de velours rouge, brodé d'or et doublé de satin blanc ; en culotte de même étoffe, semée de paillettes. Epée à fourreau de chagrin et chapeau à plumes. Ni bas, ni chemise !

Ce costume carnavalesque était, en réalité, un habit de chambellan de l'Empire. Tout vraisemblablement, il sortait de chez nn fripier, où il avait été acheté par quelque capitaine. Beaucoup de nos marins spéculent ainsi sur la vanité des nègres et leur amour des oripeaux, leur vendant, avec de gros bénéfices des défroques qu'ils achètent à Paris ou dans nos ports de guerre.

Les Noirs de l'escorte nous plurent davantage. Ils portaient un pagne tissé d'herbes du pays, peint en rouge et bleu. Ils étaient armés de poignards, de sagayes, d'arcs et de riches carquois remplis de flèches.

Zamba apportait à notre commandant, des fruits, des légumes et des volailles. Nous lui offrîmes trois gargousses de 18, six bouteilles d'eau-de-vie et un peu de tabac.

Au bout de trois quarts d'heure, il quitta notre bord. Je m'empressai d'en faire autant, seul, mes camarades n'ayant plus voulu m'accompagner, à cause de la chaleur.

Zamba s'imaginait que je l'accompagnais, par ordre du commandant. Il n'en fut pas peu flatté. Ses sujets l'attendaient en foule, sur le rivage. Pour me débarrasser d'eux, l'intervention du prince fut nécessaire.

Ayant pris enfin congé de Zamba, qui m'avait offert quelques pagnes, un coutelas, un arc et un carquois, je m'enfonçai dans les bois. Creach, brigadier du canot, m'accompagnait.

Pas un souffle d'air. Après deux heures de marche, nous arrivâmes, dans une clairière bordée de palmiers. D'une large entaille, le vin de palme coulait, goutte à goutte, dans de petits pots attachés au faîte des troncs d'arbres.

Sans façon, des nuées de singes se régalaient, à cœur joie. De temps en temps, un pot à demi vide tombait sur le sol. A cet amusant spectacle, Creach partit d'un bruyant éclat de rire. Tous les singes déguerpirent. Je me mis à leur poursuite. Vains efforts ! Le bon vin leur avait donné des ailes. Ils fuyaient, de branche en branche, en nous faisant des grimaces.

Enfin, l'un d'eux s'arrêta, à portée de fusil. Je le tirai. Il fit un énorme bond. Ma balle avait atteint une branche, et cette branche avait cinglé la bête. Drôlement, je le vis souffler sur ses doigts, comme un enfant, auquel un magister aurait appliqué la férule. Entre l'homme et le singe, quelle étrange analogie !

Tout à coup, un coup de canon. Notre canot aurait-il été attaqué par les nègres, et *la Néréide* tirerait-elle sur les assaillants ?

— C'est plutôt qu'on nous appelle, me fit judicieusement observer mon brigadier. La brise s'est levée, et notre commandant veut en profiter.

Vite, nous sortons du bois. Deuxième coup de canon. Décidément, on nous attend avec impatience. Nous nous hâtons, mais nous sommes loin. Au bout d'une heure de marche précipitée, *la Néréide* nous apparaît enfin. Elle a ses huniers hauts et son pavillon d'appareillage, en tête du grand mât. Nous sommes à bord. On lève l'ancre. Nous filons vers Sierra-Léone.

Mai-Juin 1822.

19 mai, à deux heures et demie. Nous jetons l'ancre, en dedans de la pointe de Bolin, à une demie lieue de la ville.

Aussitôt, se présente à bord un officier anglais, de la part du gouverneur. Il nous demande si nous comptons saluer le pavillon britannique.

— Oui, répond notre commandant, si vous nous rendez le salut, coup pour coup.

— Je vous en donne ma parole ! affirme aussitôt l'officier anglais.

Nous tirons donc nos vingt et un coups de canon. Ils nous sont immédiatement rendus.

Six heures du soir. En grande tenue, nous partons faire notre visite officielle, au gouverneur, Sir Charles Maccœrthy, d'origine irlandaise.

Il nous accueille, avec la plus aimable cordialité. On nous sert une collation de fruits savoureux : ananas, papayes et bananes.

Pendant toute la durée de notre séjour, se renouvela,

chaque jour, cette gracieuseté. Tous les matins, cet aimable fonctionnaire nous envoyait à bord une pirogue pleine de légumes et de fruits.

Quelques heures après notre retour à bord de *la Néréide*, Sir Maccœrthy vint nous rendre notre visite, et nous invita, pour le lendemain, à un grand dîner, en notre honneur.

Le 20, de grand matin, je me fais descendre à terre, afin de visiter la haute montagne qui domine la ville et le cap Tagrin.

Je traverse de riches plantations et de superbes jardins. Enfin, je commence à grimper.

Tout à coup, j'aperçois, près d'un taillis, une jolie coquille zébrée. J'allonge le bras, en écartant un peu le feuillage. Au travers du fourré, se dessine une grosse masse jaune, étendue sur le sol. C'est un lion de la plus grande taille. Il dort, la queue repliée sur le flanc ; une patte, au-dessus du museau.

Tout saisi, je m'arrête quelques secondes. Bien vite, reprenant mon sang froid, je laisse retomber, tout doucement, les feuillages, et je m'écarte avec d'infinies précautions, tant j'ai peur de troubler le sommeil du royal dormeur !

Après quoi, je tourne prudemment les talons, et redescends la montagne, à toutes jambes.

Je n'ose souffler, qu'en arrivant aux premières habitations.

M. Maccœrthy se promenait alors sur la galerie. Il me souhaite le bonjour. Je lui conte mon aventure. Il me blâme, très vivement, de mon imprudence.

— Il n'en est pas ici, me dit-il, comme au cap Verd.

Le pays est peuplé de lions, panthères, léopards. Gardez-vous donc d'aller ainsi, tout seul, dans la campagne ! Si vous désirez excursionner, je vous donnerai un piquet de soldats. Je remercie, chaleureusement, bien décidé à ne pas user de cette obligeance. Me voit-on faire une excursion d'histoire naturelle, escorté d'un caporal et quatre fusiliers ?

Le soir, à 5 heures, nous nous dirigeons vers la demeure de M. Maccœrthy. Splendide festin. Comme convives, les officiers de la garnison et les fonctionnaires de la colonie. Mais, pas une seule femme ! Je trouve insipides, les réunions où il n'y a que des hommes.

Nos négociations à Sierra-Léone n'eurent qu'un demi succès. La bibliothèque avait été renvoyée, en Europe. Quant aux canons, M. Maccœrthy nous déclara être tout disposé à les rendre à la France. Il nous assura, qu'à la première occasion, il les renverrait à Gorée.

Enfin, le 25, nous appareillons, pour les Antilles. A une heure de l'après-midi, nous levons l'ancre.

18 juin, 6 heures du matin. Voici les terres montagneuses et verdoyantes de la Martinique. Nous doublons, vent arrière, la pointe des Salines. En face de nous, se dresse le Diamant, grosse roche escarpée, séparée de la côte, par un chenal de 800 toises de largeur. Maintenant, nous cotoyons la rive. Je ne puis me lasser d'admirer son riant aspect. Nous doublons le cap Salomon. Quelques bordées. Nous entrons, dans la baie du Fort-Royal. Nous sommes arrivés !

Nous allons nous placer, face à la ville, près la frégate *l'Hermione*, sur laquelle flotte le pavillon du contre amiral Bergeret, commandant de la station des Antilles.

CHAPITRE III

A Fort-Royal

Nous apprenons le départ de *l'Hermione*. — En quête d'un logement. — La belle Gabrielle. — Promenade. — Délicieuse rencontre. — Chez le général de Laval. — Capture d'une couleuvre. — Retour chez la belle Gabrielle — Seconde visite chez le général de Laval. — Le jardin du Gouvernement. — La société du Fort-Royal. — Adieux. — Description de Fort-Royal. — Les Trois-Pitons, la Savane, le Cul-de-Sac, le Fort-Bourbon.

Juin 1822.

Nous n'étions à peine au mouillage que nos camarades de *l'Hermione*, arrivés depuis six semaines, nous apprirent une étrange nouvelle.

Leur frégate, qui devait faire tant de prouesses aux Antilles, n'attendait que notre venue, pour regagner la France. La raison ? Le décès inopiné du jeune Gueguen, élève de marine, que la fièvre jaune avait enlevé, en 24 heures. Ce malheur avait terrifié l'amiral Bergeret, au point qu'il ne vivait plus que dans des transes continuelles. Il en était devenu malade imaginaire, et, pour se guérir, avait résolu de partir.

Le 19, dans l'après-midi, je pus descendre à terre. Mon premier soin fut d'aller en ville chercher un

logement. L'hospitalité des colons est justement proverbiale. Je n'eus que l'embarras du choix.

Une jolie créole, appelée Gabrielle, m'offrit le gîte et la table. Sa petite maison était propre, jusqu'à la minutie. Dès le lendemain matin, je m'y installai. Aussitôt après mon aménagement, je partis visiter le pays.

En sortant de la ville, je rencontrai une rivière profonde — la rivière à Madame. Je la cotoyai, et m'enfonçai bientôt dans une gorge profonde, qu'arrosait cette rivière. Sur ses bords, des franchipaniers roses et des poincillades en pleine fleur.

Voici le morne qui couronne la ville. Je l'escalade. De son sommet, quel merveilleux spectacle ! A mes pieds, c'est le Fort-Royal, à vol d'oiseau. Ses maisons descendent, jusqu'à la baie lumineuse. Au fond, le cap Salomon, et la chaîne de montagnes qui s'en va mourir à la croupe du Vauclain, le plus haut piton de l'île.

Non loin de moi, sortait, de la verdure, une élégante habitation encadrée de palmistes et de cocotiers. Je m'assis sur le gazon et me mis à dessiner ce joli coin.

Mon croquis achevé, je me levai pour partir, quand j'aperçus, à quelques pas, une jolie jeune fille. Elle pouvait avoir seize ans, me faisait signe de m'approcher, et m'y invitait de sa voix claire.

— Que puis-je faire pour votre service ? Mademoiselle, dis-je, en saluant.

— Le général vous prie d'entrer chez lui.

— Quel général ? Mademoiselle.

— Le général anglais.

— Mademoiselle, je vous suis.

Assez honteux de mon costume négligé, j'accompagnai l'élégante et svelte nymphe de ces bois. Elle m'introduisit dans un salon. Près d'une table, chargée de papiers, était assis un grand vieillard à cheveux blancs et joviale figure. A ma vue, il se leva, et me tendant la main :

— Ayant appris que vous étiez à dessiner sur ma propriété, j'ai désiré faire votre connaissance, et vous offrir quelques rafraîchissements. Avez-vous déjeuné ?

— Oui, mon général.

— Alors, un peu de vin ?

— Volontiers. Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au général de Laval. Je suis venu à la Martinique, à l'époque des Cent Jours, avec les troupes anglaises, que le général Vaugirard appela au secours de cette colonie. Le pays m'a séduit. Les mœurs françaises m'ont charmé. Les troupes sont parties, et je suis resté ici, où je vis avec mon traitement de retraite.

A ce moment, revint la charmante jeune fille qui m'avait introduite. Elle m'apportait deux superbes fruits du Mammea Americana. Elle me les offrit, avec un délicieux sourire.

— Oh ! les beaux fruits, m'écriai-je. Ils sont gros comme ma tête. Mais comment vais-je les emporter, moi qui ne suis qu'un chasseur de papillons ?

— Mais, interrompit le général, on vous les portera.

Quatre ou cinq enfants — tous à qui les plus beaux — firent alors irruption. A l'exemple de leur sœur aînée, ils m'apportaient de superbes fruits. J'étais touché de cette naïve et franche hospitalité.

Ayant remarqué, qu'au moment de mon arrivée, le vieux baronnet était en train d'expédier son courrier, je ne voulus pas prolonger, plus longtemps, ma visite. Je me levai, pour prendre congé, mais ne pus quitter cet hôte aimable, qu'après avoir promis de revenir le voir.

Je descendis le revers du morne, et entrai dans une vallée, bordée d'une jolie rivière. Sur ses rives, les fougères en arbres se découpaient dans le ciel bleu, avec une idéale sveltesse. Elles alternaient, avec d'énormes bambous, hauts de 50 pieds, et des arbustes en pleine floraison, sur lesquels voltigeaient des colibris et des oiseaux-mouche. Partout, des lézards, d'un vert éclatant, qui filaient, comme des flèches, au long des troncs d'arbres.

Je m'assis sur l'herbe, les pieds dans l'eau. Elle était délicieusement fraîche. Tout-à-coup, j'aperçus, à mes côtés, une grosse couleuvre, [1] enroulée sur elle-même, dans une immobilité complète. La sachant inoffensive, je la happai brusquement, et l'enfonçai dans mon inséparable boîte de fer blanc.

Il était fort tard, quand je rentrai en ville. Mlle Gabrielle, mon hôtesse au teint de cuivre, me servit à dîner. Menu : du poisson, une volaille, des bananes et autres fruits, parmi lesquels la pomme de Cythère.

Cette pomme, d'une saveur exquise, a le parfum de la rose. On en parle, dans les voyages du capitaine Cook.

1. Coluber cursor.

Le lendemain, je retournai faire visite au général de Laval. Au cours de la conversation, il m'apprit qu'un serpent fer de lance, de la plus grande taille, venait d'être signalé, aux abords de sa propriété, et que plusieurs de ses domestiques étaient allés à sa recherche. J'aurais bien désiré faire partie de la battue. Mais les chasseurs ne tardèrent pas à rentrer, disant que toutes leurs investigations étaient restées infructueuses.

Le 23, à l'aube, appareilla l'*Hermione*. Elle emmenait le *brave* amiral Bergeret.

Je fus, le soir, visiter le Jardin du Gouvernement. Il est divisé en deux parties, par une haute vallée, plantée de manguiers, calebassiers, et cocotiers. J'y trouvai aussi le cachou, dont la tige est garnie de longues épines, disposées en couronne.

Ce jardin est fort négligé. Fait explicable. En effet, le gouverneur actuel, le comte Donzelot, habite, à Belle-Vue, une jolie maison de campagne, située sur le penchant d'un coteau qui domine la rade.

Ce gentilhomme était l'âme d'une société charmante. Elle comptait Mr de la Galernerie, capitaine de frégate, commandant du port, et le baron Arragonès d'Orcet, capitaine de frégate, mis en retraite à la fleur de l'âge, pour avoir, pendant les Cent Jours, maintenu le pavillon blanc, sur la frégate *la Duchesse d'Angoulême*. Les acteurs de la Comédie de quinze ans ne le lui ont jamais pardonné, pas plus qu'ils ne m'ont pardonné d'avoir servi dans la Vendée. Marié à une jolie créole de la Martinique le baron d'Orcet se félicite aujourd'hui de n'avoir plus rien à démêler, avec

des ministres, et une odieuse bureaucratie qui se plaisent à persécuter les fidèles serviteurs du roi.

Dans cette charmante société coloniale, il y avait aussi M[r] de Griffon, lieutenant-colonel d'un des régiments de la garnison, ancien Vendéen et amateur passionné de botanique : M[r] de Frontville, adjudant de la place, chevalier de St-Louis et collectionneur émérite de coquillages etc., etc...

Nous devions partir, le lendemain. Je fis mes adieux à tous mes amis, sans oublier la belle Gabrielle, et retournai à bord, très satisfait de mon séjour à Fort-Royal.

La baie de Fort-Royal offre un excellent mouillage. Elle est, presque toute, environnée de montagnes, dont les principales sont les Trois-Pitons. Ce sont trois cônes, au Nord-Ouest de la ville. Aujourd'hui couverts d'une luxuriante végétation, ils furent jadis les cheminées de volcans éteints. Les cratères qui couronnent leurs sommets, les blocs qui les environnent, dans un chaotique pêle-mêle, demeurent comme éloquents témoignages de cette phase primitive, dont les plus lointaines traditions caraïbes ont perdu le souvenir.

Au dessous des Pitons, dans un terrain bas et marécageux, la ville Elle remonte en date, au commencement du siècle dernier. Le plan en fut tracé par le célèbre Père Labat, de la Compagnie de Jésus, qui vainement protesta contre le choix de cet emplacement pestilentiel.

Les maisons sont sur pilotis ; elles n'ont qu'un étage. Les rues, tirées au cordeau, se coupent à angle

droit. Au nord, la ville est bordée par un fossé d'eau stagnante, dont les exhalaisons contribuent encore à l'insalubrité.

A quelque distance, au milieu de prairies noyées, d'où montent des miasmes délétères, se trouve l'hôpital. Les malades y meurent comme mouches. A l'est, sur une étroite langue de terre, se dresse la forteresse, ou fort St-Louis. Son aspect est imposant.

Entre ce fort et la ville, la *Savane*. C'est une immense pelouse, environnée d'allées de tamarins et de sabliers. A ses pieds, la mer et la *Cale-de-bois* où abordent les canots de la rade. C'est la promenade favorite de Fort-Royal.

Derrière le fort St-Louis, se creuse une crique profonde — le *Cul-de-Sac*. C'est là que les vaisseaux du roi se font caréner, et passent la terrible saison des ouragans.

Sur un morne, qui domine le *Cul-de-Sac*, s'élève le fort Bourbon, d'une importance de première ordre. Auprès, la caserne, nouvellement construite. Elle est mal entretenue, environnée de fossés et de broussailles, repaires de nombreux serpents, dont nos soldats sont trop souvent victimes.

Le Fort-Royal est notre port le plus important des Antilles. C'est une superbe place d'armes que la France possède aux colonies.

CHAPITRE IV

A Saint-Pierre

Départ de Fort-Royal. — Le Carbet. — Arrivée à Saint-Pierre. — Promenade sur la grève. — Les lambis. — Dans la vallée : les mouches luisantes. — Visite de Saint-Pierre. — Le mont Pelé. — Le Jardin du Roi. — Son hôte : le serpent. — Qu'est-ce qu'est le venin ? — Escalade d'un morne. — Bataille contre un serpent.

L'abbé Thérin et le Père Layat. — Départ de *l'Hermione* et de *la Diligente.*

Départ pour Fort-Royal. — Visite au comte Donzelot. — Une plantation de cocotiers. — Danses nègres. — La Dominique. — Un combat malheureux. — Arrivée à la Basse-Terre.

Le 25 juin, à 3 heures du matin, nous levâmes l'ancre, par jolie brise. Nous longeâmes les villages de Case-Navire, Case-Pilote et du Carbet. Celui-ci fut la dernière résidence, le dernier carbet [1] des Carraïbes, ou indigènes de la Martinique. Du temps du Père Labat, le célèbre historien des Antilles, curé de la paroisse de Macouba, à la Martinique, y vivaient encore quelques familles de ces malheureux sauvages. Les alliances les fondirent, peu à peu, avec les Européens et les Mulâtres Il n'existe plus, aujourd'hui, un seul Carraïbe de race pure.

---

1. Carbet, c'est-à-dire village.

Du Carbet à Saint-Pierre, la côte est escarpée, couverte de vallons qui se creusent, en anses profondes, au bord de la mer. L'une de ces anses s'appelle Bellevue. Nous y mouillâmes, à côté de *l'Eclair*, goëlette du Roi.

La chaleur était accablante.

Vers le soir, pour goûter un peu de fraîcheur, je descendis à terre. Sur la grève, brillaient de nombreux lambis [1], ces splendides coquillages des Antilles qui renferment un mollusque à la chair succulente.

Après un tour sur la grève, je m'enfonçai dans la vallée, parée d'une luxuriante verdure de palmiers, manguiers, papayers, arbres à pain, raisiniers à la rude écorce et aux larges feuilles en forme de cœur.

La nuit vint. Dans l'air, voltigeaient des milliers de lampyres, ou mouches luisantes. Parfois, leurs essaims se posaient sur les buissons, qui semblaient fleuris de flammes.

Le 26, pluie continue.

Le 27, je vais visiter la ville de Saint-Pierre. On l'appelle le Paris des Antilles. Avant les malheureux évènements qui nous valurent la perte de Saint-Domingue, c'était au Cap Français qu'on donnait ce vocable.

Siège actuel du gouvernement de la Martinique, Fort-Royal est en réalité une ville bien moins importante que Saint-Pierre.

Cette dernière ville s'étend en demi-lune, au long d'une vaste baie, limitée au sud par la pointe du Car-

1. Strombus gigus.

bet, et au nord par celle du Prêcheur. Ses rues sont droites, bien pavées, et arrosées par des ruisseaux d'eau courante. Les maisons sont élégantes et bien bâties.

Le morne Pelé la domine. Ce morne est moins boisé que les autres. D'où, son nom. Derrière la ville, s'étend une riante vallée, qu'arrose une rivière, dont les eaux chantent sur un lit de rochers.

Au bout de cette vallée, le *Jardin du Roi*. C'est le paradis floral de la zône torride. Il est encaissé, entre deux collines, couvertes de cette luxuriante végétation qui caractérise l'Amérique méridionale. Au fond de ce jardin, est une cascade de 50 pieds. Ses eaux blanchissantes jaillissent, au milieu des lianes, des bambous et des fougères arborescentes; tombent dans un bassin, et se dispersent ensuite en jolis ruisselets, à travers ce jardin enchanteur. M. Legrand, naturaliste distingué, est le directeur de ce paradis. Il nous reçut avec une exquise politesse, et nous promena, dans son délicieux domaine, où fleurissent et verdoient, réunies, les productions végétales de l'Asie septentrionale, des îles de la Mer du Sud et de l'Amérique. Voici le Lit-chi de la Chine; le Mangoustan, le Vacoua, le Jamrose, le Sagoutier, le Caryote, le Casuarina, la pomme d'O'Taïti, et toutes les variétés d'arbres à pain.

Ici, le botaniste, ravi, peut faire le tour du monde. Seules, les plantes d'Europe ne s'y trouvent pas. Hélas! elles brilleraient peu, à côté de cette pompeuse végétation équatoriale.

Et, cependant, ce splendide jardin est peu fréquenté.

Les femmes surtout le redoutent. Comme le Paradis terrestre, dont il est l'image, il a un hôte perfide : le serpent.

Pour l'en débarrasser, M. de Mackau, commandant de la flûte royale, *le Golo*, fut chargé d'aller chercher, au cap de Bonne Espérance, l'oiseau appelé le secrétaire, qui fait aux serpents une guerre implacable. M. de Mackau rapporta, de son expédition, un couple de ces oiseaux. Ils furent confiés, aux soins de M. Legrand, mais ne purent résister au climat brûlant de la Martinique.

Après une visite au cabinet d'histoire naturelle de M. Legrand, qui nous offrit quelques insectes rares, nous rentrâmes en ville, en longeant des collines toutes marbrées de porphyre rouge, semblable à celui d'Egypte.

28 Juin.

Plusieurs de nos hommes, envoyés à terre couper des broussailles, destinées à faire des balais, rencontrèrent trois serpents. Deux d'entre eux s'enfuirent. Le troisième les attaqua, en poussant de longs sifflements. Nos matelots, qui étaient sans armes, s'enfuirent, avec raison. Le serpent les poursuivit. Un nègre, armé de son coutelas, vint heureusement à passer. D'un coup sec, il trancha la tête du terrible reptile.

C'était un trigonocéphale, fer de lance. Très fréquent aux Antilles, ce monstre est redoutable, à cause de l'activité de son venin presque aussi funeste que celui du serpent à sonnette.

Si les crochets de ce serpent mordent un gros vaisseau, la blessure est mortelle. Autrement, elle est guérissable, à moins que la gangrène ne se mette pas dans la plaie. En tous cas, la santé est irrémédiablement perdue. La démence, la phtysie, tout au moins un lamentable tremblement convulsif sont les conséquences fatales de la morsure.

Quelle est la nature de ce terrible poison, dont quelques gouttes terrassent les plus robustes animaux, les hommes les plus sains ? Mystère ! et ce mystère ne sera éclairci que lorsque nos savants français auront pu analyser un venin autre que celui de la vipère de nos régions occidentales. La couleur du fer de lance varie du gris blanchâtre au brun de bistre. Sur le dos, il porte de grosses taches plus foncées, de formes variables. Sa caractéristique est une bande noire qui, de chaque côté, part de l'œil et se prolonge jusqu'à l'angle postérieur de la machoire.

Tandis que, sur le reste du corps, la couleur du monstre varie suivant l'âge et l'espèce, cette bande ou moustache noire existe, sans exception[1].

Jusqu'ici, les serpents ont été fort mal étudiés. Ainsi, Linné a placé les serpents, dans deux genres différents, sous les noms de *crotalus mutus* et de *colu-*

1. C'est ce trait qui, on ne saurait trop insister à ce sujet, distingue le *trigonocephalus lanccolatus* de la vipère jaune qui habite aussi la Martinique. Jusqu'ici, tous les naturalistes l'ont confondu avec elle. J'ai, le premier, signalé cette erreur dans un Mémoire que j'ai adressé, en 1826, sur les serpents venimeux des Antilles, à la *Société Philomatique*.

ber buccatus. Mr Lacépède en fait deux espèces qu'il appelle *fer de lance* et *tête triangulaire.*

1er *Juillet.*

J'avais résolu d'aller, ce jour-là, visiter le Morne, le plus important de la chaîne du Carbet. Son sommet domine toutes les collines qui bordent la côte. Il a la forme d'un cône régulier. C'est le cratère d'un volcan éteint.

Je débarquai, dans l'anse Bellevue, et commençai l'escalade des collines couvertes de champs de cannes à sucre.

Bientôt, pointant à l'Est, je m'enfonçai, sous les bois. De suite, j'eus des broussailles par dessus les yeux. Les lianes m'enveloppèrent au point qu'il me fallut rebrousser chemin.

Alors, débusqua, sous mes pieds, un serpent à lance. A ma vue, il prit la fuite. Je le poursuivis, sabre au poing. Il m'échappa. Soudain, je tombai sur un autre, enroulé sur lui-même et prêt à l'attaque.

Il était de la plus grande taille et de la grosseur du poignet.

A ma vue, les écailles de sa tête se hérissèrent. Ses yeux, braqués sur moi, dans une étonnante fixité, semblaient vouloir me fasciner, tandis que sa langue dardait, avec une affolante volubilité.

Soudain l'horrible bête se dressa sur sa queue, tendant, vers moi, son corps contourné en spirale.

Nos deux têtes se faisaient face. Le monstre se mit à s'élever et s'abaisser sur place, tandis que ses

anneaux battaient la charge, tout au long de son corps.

Un pas de recul, et j'étais perdu. Mon attitude offensive le tenait en respect. Ces monstres, en effet, n'attaquent que par surprise, et le regard de l'homme les domine et les effraie.

En désespéré, convaincu que je jouais ma vie, j'abattis mon sabre, de toute ma force. Le coup lui brisa l'épine dorsale. Il tomba, se déroulant en un long spasme. Il était mort.

Je contemplai ma victime.

Elle avait sept pieds, huit pouces. C'est le maximum de la taille des trigonocéphales de cette espèce. Sa couleur était brune, semée de nuages bruns, plus foncés. Il avait l'invariable moustache noire qui part du coin de l'œil. De chaque côté de la machoire supérieure, sortaient trois crochets. Le plus fort était gros comme une alène de savetier.

J'étais, à la fois, très fier et très embarrassé de mon trophée. Qu'en faire ? au début de mon excursion. Le mettre, dans ma carnassière ? Il était trop lourd et trop grand. Le cacher sous les herbes ? Il serait la proie des fourmis. Je le suspendis à un arbre. Les oiseaux n'osent attaquer leur ennemi, même lorsqu'il n'est plus qu'un cadavre.

Bientôt, j'arrivai au sommet d'une colline. Quel coup d'œil romantique ! A mes pieds, une vallée profonde, encaissée entre deux escarpements couverts de bois en amphithéâtre.

Au pied de la vallée, une rivière. Elle chantait, sur un lit de rocher, mirant, dans ses eaux claires, une

élégante habitation. A perte de vue, une gamme infiniment variée des fleurs les plus brillantes. Au fond du tableau, de hauts bambous, qui encadraient le morne, but de ma promenade.

Par un sentier en zig-zag, je descendis la colline. Ce sentier me conduisit, au pied du morne. Hélas ! je tentai vainement l'escalade de ses flancs escarpés, et je dus me contenter de faire... la chasse aux insectes.

Lorsque les arbres commencèrent à allonger leur ombre, sur le versant du coteau, je repris le chemin que j'avais déjà suivi, afin de retrouver mon serpent. Des passants l'avaient descendu de son arbre. Il gisait à terre, criblé de cailloux. Je lui coupai la tête, pour la montrer à mes camarades. Sa vue les impressionna vivement.

4 Juillet.

Avec plusieurs officiers de la frégate, j'allai dîner, chez le curé de Saint-Pierre, l'abbé Thérin.

Il habitait l'ancien collège, bâti par le Père Labat. La réputation et le souvenir de ce dernier se sont perpétués, chez les nègres, eux-mêmes. Ils affirment que, pendant six mois de l'année, son ombre, armée d'une torche, erre au milieu des mornes de Saint-Pierre. Pendant les six autres mois, elle revient, sur les mornes du Fort-Royal.

Le Pére Labat était un savant de premier ordre. Longtemps, il a habité les Antilles. Il les a décrites, en un mémoire remarquable que je désirerais bien connaître.

Aussi peu *cagot* que le Père Labat, l'abbé Thérin

est un vieillard spirituel et instruit. Nous passâmes, dans sa compagnie, une charmante journée.

5 Juillet.

L'Hermione et *la Diligente* nous quittent, par temps radieux. Cependant, *l'Hermione* a deux ris, pris dans ses huniers. C'est que le général, qui la monte, redoute autant le vent que la fièvre jaune.

Désormais, avec *l'Eclair* et *la Béarnaise*, nous sommes seuls, pour assurer l'ordre. Or, les pirates infestent la mer des Caraïbes. Sans cesse, à la Guadeloupe, comme à la Martinique, la fermentation augmente, chez les hommes de couleur.

6 Juillet.

Il est quatre heures du matin. Nous partons pour Fort-Royal.

Arrivée à onze heures et demie. On nous annonce de nombreux cas de fièvre jaune.

Cinq heures du soir. Avec notre commandant, je vais rendre visite au comte Donzelot, gouverneur de l'île, à sa maison de Bellevue.

Le général Donzelot a fait la campagne d'Egypte, et toutes celles qui l'ont suivie. Il est aussi habile administrateur, qu'il fut intrépide soldat. Il jouit, ici, de la considération générale.

Il nous invite à dîner, pour le lendemain.

12 Juillet

Je suis allé visiter une importante plantation de cocotiers, à l'entrée de la *Rivière à Madame.*

J'ai vu plus de 2.000 noix de coco, vêtues de leur brou ou écorce, symétriquement rangées en files parallèles. Entre chaque coco, à peine un pouce de terrain.

Plusieurs de ces fruits étaient déjà germés. Leurs feuilles séminales, roulées comme autant de cornets de papier, commençaient à se développer.

Au retour, je me suis arrêté sur le quai, à regarder danser des nègres. Ces malheureux formaient la cargaison d'un navire qui faisait la traite, au Vieux Calabar, dans le royaume de Benin.

Ce navire a été capturé, par *le Sapho*, corvette du Roi.

Hommes et femmes, ils étaient une centaine. On les a casernés, dans une vaste maison, sur le boulevard Donzelot.

Ils dansaient, en souvenir du pays natal.

Côté des femmes :

Un grand cercle de chanteuses. Sur un rythme lent, elles battent la mesure, en se frappant les mains et en dodelinant de la tête. Elles chantent les refrains, dont une vieille négresse, qui, elle aussi, se frappe dans les mains et dodeline de la tête, entonne les couplets.

Dans le cercle, les danseuses. Elles trépignent, se tordent, se précipitent à quatre pattes. Leur pantomime est l'imitation des animaux de leur pays.

Côté des hommes :

Très graves, ils marchent, en rond, à la file indienne. Très peu de gestes. Au centre sept musiciens. Par intervalles, leur chef souffle dans un flageolet de bam-

bou. Les autres frappent, en cadence, des ferrailles et des pots cassés.

A certaine intonation du flageolet, tous les danseurs se mettent à quatre pieds, et frappent la terre en cadence, avec leurs mains.

Tous ensemble, ils se relèvent et recommencent leur procession circulaire, d'un air aussi mélancolique que s'ils étaient à des funérailles.

Tout différents des Yoloffes, ces pauvres nègres sont plutôt petits, et particulièrement laids. Quelques-uns ont le visage tailladé d'horribles cicatrices.

16 Juillet.

Sept heures du matin. Nous levons l'ancre. A onze heures et demie, nous sommes à la pointe Macouba, et, à une heure, à la Pointe aux Crabes, la plus méridionale de la Dominique.

Comme la Martinique, cette île est un amas de mornes très élevés, séparés par des vallées profondes, et cependant verdoyantes. Sa capitale est la jolie petite ville du Roseau, qui appartient aujourd'hui, hélas ! aux Anglais.

C'est, ici, durant la guerre de 1778, que notre marine éprouva son seul échec. Il fut dû à une suite de malchances impossibles à prévoir.

C'était le 12 avril 1782. Notre flotte de 33 vaisseaux de ligne était commandée par le comte de Grasse. Sortie du Fort-Royal, de la Martinique, elle escortait un convoi considérable de bateaux marchands, destinés à la France.

Le 9 avril, au matin, sous l'île de la Dominique,

apparut l'escadre anglaise. Elle était, sous le vent, qui soufflait par courtes rafales. Ainsi, elle put nous approcher.

Le comte de Grasse s'empressa de faire filer, toutes voiles dehors, son convoi de bateaux marchands, du côté de la Martinique. Puis, il se mit en bataille.

Premier guignon. Faute de vent pour manœuvrer, le *Zélé* aborde le *Jason*, et le vaisseau le *Caton*, la *Ville-de-Paris*. Le lendemain, toujours faute de vent, l'arrière garde, commandée par M. de Bougainville, se trouva immobilisée. Spectatrice impuissante et désolée, elle ne put que regarder le terrible combat.

Le vent permit, soudain, aux Anglais de couper notre ligne. Assailli par plusieurs vaisseaux, notre navire la *Ville-de-Paris* dut se rendre. Il n'avait plus de munitions, et sa dernière décharge avait été tirée avec l'argenterie de l'état-major.

Ce combat nous coûta cinq vaisseaux, et la vie de brillants officiers. Ainsi, MM. de la Clochetterie, du Pavillon, de Cézaire, comte d'Escars, Bernard de Marigny, de la Vicomté, capitaines de vaisseau ; de la Mettrie, Villeneuve de Maillane d'Orsin, Kervel de Méré, de Beaucouse, baron de Robinder, lieutenants de vaisseau ; de Renouard, Visdelou de Liscouet de Kerollain, de Goyon, enseignes...

... Nous longeons toujours la côte occidentale de la Dominique. Nous passons devant la baie du Prince Rupert et atteignons l'extrémité occidentale de l'île. Nous la doublons. Nous sommes dans le canal qui sépare la Dominique, de la Guadeloupe et des Iles Saintes.

La nuit tombe. Nous atteignons le mouillage de la Basse-Terre, capitale de la Guadeloupe.

Le volcan qui domine la ville, appelé la Soufrière, vomit, dans le ciel clair et lumineux, une abondante fumée.

CHAPITRE V

Débuts de notre séjour aux Saintes

Le comte de Lardenoy, gouverneur général. — Premières entrevues. — Je fais connaissance avec M. de Rougemont. — La ville de la Basse-Terre. — La Soufrière. — Le Champ d'Arbaud. — Une soirée à l'hôtel du Gouvernement. — Le Cucujo.

Les Saintes. — Mouillage à la *Terre d'en Haut*. — Présentation de M. d'Anthouard. — Première installation — L'ouragan, fléau des Antilles. — Le morne Morel. — L'habitation de Mme et Mlle C***. — Triomphe de l'histoire naturelle. — M. Coquille et M. Papillon. — Où sont les bals d'antan ? — Les soirées des Antilles. — Retour vers le passé.

Un ouragan. — Une pirogue de Caraïbes. — Les derniers jours d'une race. — Sentiments des derniers Caraïbes, vis-à-vis l'Angleterre et la France.

Les îles de la Guadeloupe, la Désirade, Marie-Galante et les Saintes étaient alors réunies sous le gouvernement supérieur du comte de Lardenoy, lieutenant-général des armées du Roi et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. C'était un vrai chevalier français, un parfait gentilhomme de *la vieille roche*, un de ces types aujourd'hui disparus. La devise de son blason était : franc et loyal. C'était aussi celle de son cœur. Son aménité l'avait rendu l'idole des îles qu'il gouvernait. En reconnaissance, les colons de la Basse-

Terre avaient donné son nom à la principale place de leur ville.

Notre premier soin fut d'aller, en grande tenue, lui rendre nos devoirs.

Il savait, déjà, qu'à bord de la *Néréide* tout était *royal* et *royaliste*. Aussi, nous reçut-il avec la plus exquise cordialité. La belle figure de ce bon vieillard semblait si heureuse de voir enfin des officiers qui partageaient ses propres sentiments !

Il nous invita à dîner, le soir même, à cinq heures. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Le repas fut fort gai, animé par la gaîté de jolies femmes, et la communauté de sentiments qui nous unissaient aux convives, tous fidèles serviteurs du Roi.

On se sentait là, comme en famille. De suite, nous nous liâmes, avec le vieux chevalier de la Morandière, lieutenant-colonel d'infanterie, ami intime et ancien compagnon d'armes du comte de Lardenoy, M. Chauvin, capitaine au régiment d'infanterie, en garnison à la Basse-Terre, ex-officier de la grande armée vendéenne, M. de Rougemont, commandant particulier aux îles des Saintes, où nous allions incessamment nous rendre.

Ce dernier allait bientôt devenir un de mes meilleurs amis.

Appelé à la Guadeloupe, par ses affaires, il nous demanda passage, sur notre frégate, pour retourner à sa résidence. Comme on le pense, cette demande lui fut accordée, avec un vif empressement.

M. de Lardenoy aimait l'histoire naturelle. Ayant appris que je partageais ses goûts, il s'empara de

moi, en sortant de table. Toute la soirée, nous ne parlâmes qu'oiseaux, plantes, insectes et... serpents.

Moins grande que Fort-Royal, de la Martinique, la ville de la Basse-Terre est plus jolie et plus agréable. Elle est au bord de la mer, au pied de montagnes qui s'abaissent, en pente douce, vers la grève. Une coquette rivière la traverse, passe sous un pont, et se jette dans la rade.

Belle église. Vaste hôpital, très bien tenu. Superbe promenade plantée des plus beaux tamarins du monde, et bordée d'élégantes demeures.

Dominant la ville, se dresse la montagne *la Soufrière*, volcan de 800 toises, dont le cratère et plusieurs soupiraux lancent presque toujours des colonnes de fumée.

Le 18, au soir, le sommet de ce volcan se dégageait, dans un ciel idéalement pur. Nous pûmes, tout à notre aise, jouir de l'imposant spectacle.

J'aurais vivement désiré faire l'ascension de *la Soufrière*. Mais notre séjour était trop limité. Sans doute, de la ville au volcan, il n'y a que cinq lieues. Il n'en faut, pas moins, quatre ou cinq jours, pour faire l'excursion.

A l'extrémité sud de la rade, se dresse un autre morne, très élevé : *le Houelmont.*

Bien bâti, l'hôtel du gouvernement s'élève sur la pente d'un coteau, un peu au-dessus de la ville. Un jardin l'environne, précédé d'une avenue de poincillades. Au pied de l'hôtel, s'étend une vaste pelouse, entourée d'allées de palmistes. C'est là, la principale promenade publique, appelée *le Champ-d'Arbaud*, du

nom d'un ancien gouverneur de l'île qui la fit planter.

Ce soir-là, 18 juillet, avec notre second commandant, M. Duval d'Ailly, je dînai chez M. Ducler, directeur de l'habitation du Roi, à la Guadeloupe. Nous l'avions, tous deux, connu, en France.

Après le dîner, nous fûmes passer la soirée au Gouvernement. Il y avait élégante réception. Beaucoup de jolies femmes.

Le gouverneur eut l'extrême complaisance de quitter son salon, assez longtemps, pour venir causer, avec moi, dans son cabinet. Il me montra de curieux produits volcaniques de *la Soufrière*, et me donna les détails les plus intéressants, sur la géologie de ce volcan.

Il y prit même un tel plaisir, qu'il en oublia ses charmantes invitées. Il fallut aller le chercher, trois fois, avant qu'il revint au salon.

Je consacrai les journées suivantes, à la chasse aux insectes. Je fus payé de mes peines, par la capture du scarabé hercule et celle du grand élater phosphorique.

Ce dernier, long de deux pouces, est d'une couleur brune, uniforme. A chaque angle de son corselet, se dessine une tache toujours brillante, d'où jaillit, la nuit, une lumière phosphorique, d'un tel éclat qu'on peut lire à la lumière de ses feux. Vulgairement, on appelle cet insecte *cucuje* ou *cucujo*. C'est l'élater noctilucus de Linné. Curieux phénomène ! Chaque fois que je touchais l'insecte endormi, sa flamme s'avivait, au contact de mes doigts. Quel est la nature de ce feu interne, d'une variable intensité ? Mystère !

Le 20 juillet, à l'aube, nous appareillâmes, pour les Saintes.

Les Saintes sont deux petites îles boisées, appelées *la Terre-d'en-Haut* et *la Terre-d'en-Bas*. Cette dernière île appartient à M. de Sainte-Marie.

Plus fertile que sa sœur, *la Terre-d'en-Bas* est cultivée de café. A *la Terre-d'en-Haut*, on cultive l'indigo et le café.

Nous mouillâmes à *la Terre-d'en-Haut*.

Le 23, M. de Rougemont vint à bord. Il nous présenta un habitant de la Guadeloupe, M. d'Anthouard, ancien colonel d'artillerie.

Relevant de maladie, M. d'Anthouard était venu, pour changer d'air, chez M. de Rougemont. C'était un naturaliste distingué, qui avait, en raison de nos goûts communs, désiré faire ma connaissance.

Notre séjour aux Saintes devait se prolonger, trois mois. C'est pourquoi, M. de Rougemont mit à notre disposition une des plus vastes maisons du bourg. Nous y installâmes nos malades au nombre de cinq, nos voiliers et tonneliers. Nous affourchâmes aussi, solidement, notre frégate, en prévision des ouragans.

L'ouragan est le fléau des Antilles. Il se lève, soudain, avec une effroyable intensité. Il déracine les arbres ; renverse, comme de simples châteaux de cartes, les plus solides édifices. Semblable à une fantastique charrue, il laboure la terre. Les moissons sont réduites en miettes. En mer, les navires sombrent ou chavirent. Au port même, souvent ils coulent à pic, sur leurs ancres.

Il s'annonce, par un bruit sourd, semblable à un

tonnerre lointain. Aussitôt, le vent se met à souffler, de tous les coins de l'horizon.

Il dure deux heures au plus, et arrive, tous les trois ou quatre ans.

Sa cause, encore mal définie, vient, je crois, d'une surabondance de fluide électrique, à laquelle n'est pas étranger le voisinage des volcans.

22 Juillet.

Je commence à visiter l'île, ses baies et ses mornes.

Au faîte du morne Morel, j'ai remarqué une belle habitation que précède une superbe avenue de palmistes. Cette demeure appartient à Mme C***, riche veuve de la Guadeloupe. Elle y habite, actuellement, avec sa jeune sœur. Ces dames possèdent aussi, à la Pointe-à-Pitre, une importante propriété qu'elles ont quittée, pendant la saison des maladies.

Des hauteurs de l'île, on découvre Marie-Galante, située à quatre lieues. Le 26, au soir, nous y aperçûmes un grand feu. C'était un incendie criminel, allumé par les nègres.

Leur esprit de révolte est causé par l'excessive modération des peines. Tous les jours, ils deviennent plus audacieux. Malheur à nos colons !

M. de Lardenoy a fait arrêter, par des soldats dépêchés à Marie-Galante, six des incendiaires. Ils ne tarderont pas à expier leur faute.

2 Août.

Quand nous quittâmes la France, j'étais seul à m'occuper d'histoire naturelle. La contagion a gagné

tous nos officiers, et même l'équipage. On se distrait comme on peut !

La *Néréide* s'emplit de coquillages et d'algues. On en suspend aux manœuvres ; on en accumule, dans tous les coins. C'est à qui trouvera les plus beaux échantillons. Curieux spectacle ! de voir nos hommes gravement occupés à frotter des coquilles.

Les jeunes demoiselles de l'île se plaignent fort de cette mode. Jamais, elles n'avaient vu d'officiers si peu galants. Où est le temps de *l'Africaine*? disent-elles, en gémissant. Oh ! les beaux bals ! Pourquoi *la Néréide* est-elle venue la remplacer ?

Je suis le point de mire des railleries. On m'appelle en ville M. Coquille, ou bien M. Papillon.

L'autre jour, riant aux larmes, M. de Rougemont, me disait :

— Ayez donc pitié ! de nos jolies créoles. Par votre faute, elles sont réduites à aller voir danser la bamboula, dans la plaine du Marigot.

Pour détourner les foudres, je prêche mes camarades.

— Mes amis, leur dis-je, combien les jolis yeux des créoles sont plus séduisants que les strombes, les lampis et les casques !! Vaine éloquence ! Le pli est pris. La science a détrôné la galanterie.

Voici mon genre de vie :

Je me lève, dès le jour. Je dessine et décris les objets que j'ai cueillis, la veille. Ou bien, je descends à terre, et fais une course, dans l'île. Vers dix heures, je vais voir mon ami Rougemont. A sa table, mon couvert est toujours mis.

Le menu de notre déjeuner : du poisson frais, une pintade rôtie, des bananes et d'excellent café.

Après déjeuner, je cours les bois, les anses et les mornes.

Je rentre à bord pour dîner. Le dîner se prolonge fort tard. Il est toujours très gai et très cordial.

Finalement, à l'exception de l'officier de quart, nous descendons à terre. Nous nous promenons au gré de nos goûts, et nous nous retrouvons chez Rougemont, qui habite au bord de l'anse du *Fond-Curé*. Alors, on cause, devant son logis. On se promène, au clair de lune, sous les cocotiers qui bordent le rivage. On goûte, dans toute sa plénitude, le charme des belles soirées des Antilles, si calmes, si pures, si belles. Vers onze heures, les canots nous ramènent à bord.

Heureux pays ! Heureux climat ! Heureuse époque de ma vie ! Que votre souvenir m'est cher ! Mais, qu'il me coûte de regrets, aujourd'hui qu'une si fatale catastrophe a anéanti mes espoirs et brisé mon avenir !

En errant sur les tristes et désertes rives de la Bretagne, mes yeux cherchent toujours, à l'horizon, les palmiers et les mornes des Saintes. Mes yeux, meurtris par la douleur, interrogent cet océan que j'ai si souvent sillonné. Ils l'interrogent, comme pour lui demander qu'il me transporte, une dernière fois, vers ces rivages fortunés où j'ai vécu des instants si doux !

13 Août.

Ce soir là, nous eûmes un terrible orage. Le ciel était d'un noir de suie. La foudre grondait, sans inter-

ruption, embrasant l'horizon tout entier. La pluie devint torrentielle. Par instants, passaient de grands souffles de vent. Nous craignions que cette tempête devînt un ouragan.

L'éclat des éclairs illuminait l'île. Les baies, les mornes, les bois se dessinaient, avec une étonnante netteté, sous une voûte de feu. Enfin, une nuit si intense s'abattit que nous ne nous apercevions plus, les uns les autres, sur le pont de la frégate.

Au point du jour, cessa l'orage. La matinée resta pluvieuse. Le soir, le temps s'asséréna. Nous pûmes descendre à terre. En débarquant, nous vîmes une foule de gens attroupés autour d'une grande pirogue, qui avait été halée sur la grève.

Cette pirogue appartenait à une famille de cinq Caraïbes. La veille, ils étaient partis, pour Montserrat, dans le but de vendre une pacotille de pagaras, ou paniers en forme de flèches, d'arcs, de fruits... Surpris par la tempête, dans le canal qui sépare la Dominique, des Saintes, ces pauvres Indiens avaient passé une nuit affreuse, dans leur frêle embarcation.

Exténués de fatigue, ils s'étaient décidés, à l'aube, à relâcher aux Saintes. Je fus ravi de voir ces derniers types d'une nation que les Européens ont anéantie.

Ils avaient le teint cuivré, les yeux vifs mais assez petits, le nez bien fait, la bouche grande, les lèvres minces Leurs cheveux étaient noirs, longs et lisses. Peu de barbe. Taille médiocre. Air doux, visage avenant. Parmi eux, était une jeune femme plutôt jolie et remarquablement faite.

Quand nous arrivâmes, ces naufragés étaient en train de vendre leur pacotille, à la foule. Ils semblaient ravis de l'écoulement rapide de leurs richesses qui allait leur permettre d'abréger leur voyage. Je leur achetai des bananes, un arc et des flèches. Les jolis paniers étaient déjà tous vendus.

Lorsque les Européens voulurent s'emparer des Antilles, appelées originairement les Caraïbes, ils eurent à soutenir, contre leurs habitants, des guerres opiniâtres. Ils avaient à lutter contre des adversaires très braves, très belliqueux, qui se défendaient pied à pied. Sans doute, durant la bataille, la supériorité des armes et de la tactique européenne arrivait à triompher de ces vaillants. Mais, comment les déloger de leurs rochers et de leurs bois inaccessibles ?

Il fallut se décider à composer avec eux. On leur laissa donc une partie de leur territoire, à condition qu'ils y vivraient, pacifiquement, et sans tenter de représailles, contre les colons. Ce fut la partie orientale de la Martinique qui leur fut abandonnée.

L'insatiable cupidité des colons amena bientôt la violation de l'accord. Les pauvres Caraïbes furent chassés entièrement de la colonie.

Notre gouvernement leur abandonna, comme suprême asile, l'île de la Dominique. Ils y vécurent, en paix, sous la protection du pavillon français, jusqu'au traité de 1783, qui abandonna cette île, à l'Angleterre.

Celle-ci persécuta, aussitôt, sans merci, ces malheureux. Presque tous périrent de misère. Leurs derniers survivants se réfugièrent dans les montagnes les plus inaccessibles. Ils y demeurent toujours,

en paisibles pasteurs, cultivant les bananes, le manioc et même le café.

Avec ceux qui habitent l'île Tabago, ce sont les derniers de cette grande nation qui peupla jadis toute la chaîne des îles Antilles. Ainsi, meurent les races.

Les Caraïbes que nous vîmes, aux Saintes, avaient l'Angleterre en horreur. Ils regrettaient la domination de la France.

L'un d'eux, qui parlait un peu notre langue, se plaisait à me dire, en me frappant sur l'épaule :

— Français, z'amis Caraïbes. Moi, compère à toi ; moi, être Français.

Ces mêmes sentiments, je les ai retrouvés, chez tous les sauvages, au cours de mes voyages.

Partout, le joug de l'Anglais est odieux. Partout, le Français est aimé. Quel parti, nous aurions pu tirer, au détriment de notre rivale, de pareils sentiments !



LE CHEVALIER ET CAROLINE

d'après une aquarelle de Fréminville

CHAPITRE VI

Aube d'amour

La fête du Roi. — A la grand'messe. — Délicieuse apparition. — Festin à bord de la *Néréide*. — En quête de madréopores. — A l'anse du Marigot. — Emporté par les vagues. — Sauvé par des nègres. — Diablesses noires et ange vêtu de blanc. — Où suis-je ? — Le réveil. — Chez Caroline. — Arrêts pleins de charme. — Portraits de Mme C*** et de Caroline. — La fée de l'île. — Convalescence. — Orage dans l'air et les esprits. — Le généralissime Ducoudray. — Hostein. — Ordre de départ. — Romance interrompue. — Aveux d'amour. — Douloureux départ.

Août 1822.

C'était, le 25 août, la fête du Roi. Dès le lever du soleil, la *Néréide* avait hissé son grand pavoi, et salué de vingt et un coups de canon le jour radieux qui se levait.

A dix heures, en grande tenue, nous descendîmes à terre, suivis d'un détachement de soldats de la marine. Nous allâmes prendre, à son hôtel, le commandant de l'île, et nous nous dirigeâmes vers l'église du bourg. Une cloche tintait. Elle annonçait la grand'-messe.

Des places nous avaient été réservées dans la nef. Juste derrière moi, se trouvait la propriétaire de la

belle habitation du morne Morel. Sa sœur, Mlle Caroline C***, l'accompagnait. Bien des fois, j'avais entendu chanter la troublante beauté, et surtout l'exquise amabilité de cette jeune fille. Mais combien la réalité me parut, de suite, au dessus de tout ce qu'on pouvait dire ! Non, jamais, je n'aurais pu supposer un être aussi ravissant ! De sa physionomie délicate et fine, se dégageait une grâce naïve, une douceur étrange et profonde. Sa taille rappelait l'élancement gracile d'un jeune palmier. Elle avait des mains d'enfant et ces pieds mignons qui caractérisent les créoles des colonies françaises.

Chaque fois que le cérémonial de la messe me permettait, en tournant ma chaise, d'arrêter sur elle mes regards, je ne pouvais plus les détacher de cette douce vision. Pieusement, elle lisait dans son livre de prières. Une seule fois, ses grands yeux bleus rencontrèrent les miens. Y lut-elle ma respectueuse admiration ? Sans doute, car ses joues naturellement un peu pâles se nuancèrent d'une légère teinte de rose.

Lorsque, l'office fini, je sortis de l'église, j'avais les yeux remplis de mon rêve et l'âme enveloppée d'une indicible mélancolie.

Peu à peu, la joie du jour la dissipa. Sur le gaillard d'arrière de la *Néréide*, avait été dressée une tente, élégamment décorée de pavillons et de guirlandes vertes. A la place d'honneur, dans un cadre de fleurs tropicales, était le portrait du Roi. Un succulent déjeuner nous attendait. Nous avions, comme convives, notre ami Rougemont, le colonel d'Anthouard

et le commissaire civil de l'île. Le festin fut fort gai. Les santés du Roi et de sa famille furent portées par notre commandant, au bruit du canon, et aux acclamations enthousiastes de l'équipage qui avait reçu double ration.

La soirée se termina, par les chansons et les danses traditionnelles des matelots.

Le temps était idéalement serein. Très loin, de longues spirales lumineuses montaient dans la nuit criblée d'étoiles. C'était la soufrière de la Guadeloupe, dont le cratère dégagé de nuages embrasait l'horizon.

5 Septembre.

Ce jour-là, le colonel d'Anthouard vint déjeuner à bord. Il me montra un superbe groupe de madréopores, aux expansions larges, foliacées et tranchantes. Il l'avait acheté, le matin même, à des pêcheurs.

— Oh ! m'écriai je, que je voudrais bien en découvrir un semblable !

— Rien de plus facile ! Les coraux de cette espèce sont très communs, autour de l'île. Ainsi, dans l'anse du Marigot, tout près du rivage, il en existe un banc superbe. Vous y trouverez de précieux échantillons.

— Dès demain, j'irai à la découverte.

Le lendemain, dès l'aube, je partis, pour l'anse du Marigot, en quête des madréopores dont je voulais enrichir ma collection.

Arrivé sur la grève, je m'aventurai, jusqu'au bout d'une longue pointe rocheuse. Alors, j'aperçus, en face de moi, le banc des coraux désirés. Ils élevaient, un peu audessus de l'eau, leurs belles ramifications.

Pour les atteindre, il me fallait franchir un canal d'environ 25 toises de large Mais, je n'aurais de l'eau qu'aux aisselles. Point fort important, car, hélas ! je ne sais pas nager.

Malheureusement, de grosses lames rondes s'engouffraient dans le canal, avec un fracas de tonnerre.

Fort perplexe, je m'assis, sur un rocher, balancé, entre l'attrait des jolis coraux et la crainte du danger.

Bientôt, je remarquai que trois vagues se succédaient, invariablement. Ensuite, se produisait une accalmie de quelques minutes. Chronomètre en main, je calculai qu'il ne me fallait pas plus de six minutes, pour atteindre le banc de corail, en briser un rameau et regagner la rive.

Je me décidai à tenter l'aventure. J'otai ma veste et mes bottes, ne conservant que mon pantalon de toile bleue. Je pris un gros galet, et sitôt après le ressac de la troisième vague, je descendis à l'eau.

Détail imprévu : le fond était hérissé d'oursins. Ils me piquaient atrocement la plante des pieds et ralentissaient fort ma marche. Enfin, j'arrivai au but. Je saisis un superbe rameau, et le détachai, d'un coup sec. Au même instant, j'entendis un sourd galop. Je tournai la tête. Droites comme des collines, la crête hérissée d'écume, accouraient les trois vagues fatidiques. Je recommandai mon âme à Dieu.

Je fut enlevé comme une plume. Le tourbillon me roula sur les coraux. Je sentis qu'ils me tailladaient les mains, la poitrine, le visage, le dos. Je perdis connaissance.

Je l'ai su depuis. Les trois vagues me lancèrent alors, sur le plateau même d'où j'étais parti. Des nègres, qui revenaient de la pêche, avaient vu mon équipée. Ils s'étaient imaginés que je voulais me suicider. Ils étaient accourus, mais n'avaient pu recueillir que mon corps inerte, qui serrait, à pleine main, un rameau de corail.

Avec les bâtons de leurs filets, ils firent un brancard, et me transportèrent à l'habitation de leur maîtresse. J'y arrivai, toujours sans mouvement, et baigné dans le sang. J'avais une large coupure à la tête ; une autre, au bras gauche, et, deux ou trois, dans le dos.

Pendant trois jours, je restai dans un étrange état d'hallucination. C'était un perpétuel et atroce cauchemar.

J'étais, dans l'autre monde, entouré de diablesses noires comme la nuit. Elles se penchaient sur moi, sous prétexte de panser mes blessures. A leur vue, je poussais des cris d'effroi, des gémissements à fendre l'âme. L'une d'elles, surtout, me causait un indicible effroi. En dépit de mon demi-rêve et de ma fièvre intense, je l'avais vue s'approcher de mon lit, armée de longs ciseaux, et, tandis que deux autres diablesses me soulevaient sur mon séant, elle m'avait, à grands coups secs, rasé tous les cheveux. Sûrement, ces ciseaux-là étaient des instruments de torture, et j'étais livré aux furies de l'enfer !

Cependant, aux diablesses noires, avait succédé, soudain, une céleste apparition. C'était un ange vêtu de blanc, et cet ange, après avoir chassé les furies,

m'avait gardé sous sa douce et reposante protection.

A l'aube du quatrième jour, après une nuit de profond sommeil, je m'éveillai, avec mon ancienne lucidité.

Je me vis, tout couvert de bandelettes, ainsi qu'une vraie momie d'Egypte. J'étais couché, dans un lit élégant. Sur mon visage, s'étendait une fine moustiquaire de gaze. Autour de moi, tout respirait le luxe et la gaîté.

— Où suis-je ? murmurai-je.

J'essayai de me soulever La douleur m'arracha un cri.

Aussitôt, une radieuse jeune fille, sortant d'une embrasure de fenêtre, s'approcha de mon lit, et souleva la moustiquaire.

O joie ! ô miracle !

Je joignis les mains. C'était Caroline.

— Vous ! Où suis-je donc ? Où est ma frégate ? Pourquoi suis-je ici, et vous, près de moi ?... Oh ! je ne me plains pas !

Elle sourit, s'assit à mon chevet, et me conta mon aventure. Elle me dit, en quel piteux état, à demi mort, les esclaves de sa sœur m'avaient trouvé sur le rivage, dans l'anse du Marigot Ils m'avaient transporté à l'habitation, où on m'avait rappelé à la vie et donné les soins qu'exigeait la gravité de mon état.

Le réveil se faisait, tout à fait, dans mon pauvre cerveau. Avec une étrange netteté, je me rappelais, maintenant, tous les plus menus détails qui avaient précédé mon accident. Mon cauchemar, lui-même, me revenait à la mémoire.

— Alors, ces diablesses dont j'avais si grand peur ?

— Ce sont les négresses de ma sœur.

— Et l'ange tutélaire ? la blanche apparition ?

Caroline rougit.

Mes yeux se mouillèrent de larmes. Les mots me manquaient. Je pris sa petite main et la portai à mes lèvres.

Elle ne la retira pas, et me regarda, avec un sourire d'une infinie douceur.

Mme C*** entra. Elle était accompagnée de mon commandant, M. Cocault, qui, plusieurs fois déjà, était venu me voir, durant mon délire.

Caroline s'empressa de leur narrer mon retour à la santé. Mon cher commandant était ravi. Il m'aimait si sincèrement ! Il me gronda de mon imprudence, et m'ordonna d'être à l'avenir moins entreprenant, dans mes recherches d'histoire naturelle, qui, au cours de cette campagne, m'avaient déjà exposé à de graves dangers.

Caroline et sa sœur firent chorus. Oh ! les doux reproches ! Je promis tout ce qu'on voulait.

— Nous veillerons sur vous, dit Mme C***, en me menaçant du doigt. Tant que vous serez ici, nous empêcherons vos escapades. Nous vous connaissions bien de réputation. N'est-ce pas ? Caroline, il y a longtemps que j'avais prédit ce qui est arrivé. Désormais, vous êtes entre nos mains. Ne comptez pas sur moi, lorsque vous serez en convalescence, pour vous laisser courir les grèves et les précipices. Je réponds de votre personne, à M. le commandant. Je ne vous remettrai qu'à lui, bien guéri, et avec bras et jambes.

— Entendu ! répondit M. Cocault. Tenez ! je vous délègue tous mes pouvoirs, sur cet aventurier, tant que nous resterons aux Saintes. Usez-en, sans restriction, et mettez-le, aux arrêts, s'il ne vous obéit pas.

— Aux arrêts ! près de Caroline. Quelle délicieuse punition !

Dès lors, ma convalescence marcha, à grands pas, grâce aux soins délicats et affectueux dont j'étais entouré. Caroline et sa sœur ne me quittaient guère. Chaque jour, je trouvais, dans leur compagnie, un charme plus pénétrant.

Très enjouée, Mme C*** était pétillante d'esprit. Elle avait la bonté et la bienveillance naturelle de toutes les créoles. Par exemple ! elle en avait aussi la frivolité. Sans être coquette, elle était sans cesse occupée du désir de plaire. La toilette était sa grande occupation.

Elle avait alors 38 ans, mais était remarquablement bien conservée, pour un pays où la beauté chez les femmes, est bien plus éphémère qu'en Europe. Elle savait, du reste, avec un art raffiné, dissimuler les premiers indices de l'âge mûr.

Caroline n'avait pas encore 19 ans. Son charme était sans egal. Son teint, plutôt pâle, n'avait pas le coloris qui anime les jeunes Européennes. Mais, sa blancheur liliale avait un cachet exquis qui s'harmonisait, délicatement, avec la finesse de son joli visage et la chaste douceur de ses grands yeux bleus. Elle avait les cheveux chatain foncé, particularité infiniment rare, dans les colonies de la zône torride.

Très différente de sa sœur, au point de vue moral, elle était réfléchie et pensive. C'était le décès prématuré de ses parents qui avait voilé son âme, de cette touchante mélancolie. Jamais, je ne la vis rire aux éclats Sa gaîté la plus vive se traduisait, par un léger sourire qui, comme un pâle rayon, passait sur ses lèvres. La toilette l'occupait fort peu. Toujours vêtue, avec autant de simplicité que de goût, elle portait, habituellement, suivant la mode des jeunes créoles, une robe de mousseline blanche, ornée d'une ceinture de soie claire. Ses superbes cheveux étaient sa principale parure. Elle savait se coiffer, avec un charme exquis.

Combien, dans cette mise si simple, elle dominait sa sœur, toujours attifée de toilettes recherchées, de bijoux précieux, de chapeaux chargés de fleurs et de plumes !

A tant de grâce naturelle, Caroline joignait un profond sentiment artistique. Elle était excellente musicienne, et dessinait d'une façon charmante. Surtout, elle était bonne, complaisante, charitable, sensible. C'était l'idole de tous ceux qui la connaissaient. On l'appelait l'ange, ou la fée de l'île.

Rapidement, mes blessures se cicatrisèrent. Par exemple ! les forces ne revenaient pas vite. Il en est toujours ainsi, dans les climats tropicaux. La convalescence y est fort longue, à cause des abondantes et pénibles sueurs qui épuisent les anémiés.

Un matin, par discrétion, je fis part à Mme C*** de mon intention de retourner à bord.

Mme C*** eut l'amabilité de me conseiller vivement

d'ajourner mon projet, jusqu'au retour complet de mes forces. Mon commandant et mes camarades, qui venaient souvent me voir, appuyèrent cet avis.

— Les fatigues du navire, me dirent-ils, pourraient fort bien occasionner une rechûte.

Or, dans ce pays, les rechûtes sont généralement mortelles Mon cœur m'incitait trop à suivre ces sages avis. Je me trouvais si bien auprès de Caroline ! Je restai donc au Morne-Morel.

Cependant, la chaleur était devenue suffocante. Sur la mer, plus une ride ; dans le ciel, plus un nuage. L'atmosphère était chargée d'un tel fluide électrique, que la respiration en était gênée.

Tout présageait un orage. A bord de la *Néréide*, toutes les précautions avaient été prises. Une grosse ancre de renfort avait été jetée ; les vergues basses amenées, sur les porte-lofs, et toutes les embarcations hissées à bord, sauf la chaloupe qui avait été échouée sur la grève.

Soudain, le ciel devint d'un noir d'encre, et l'air étouffant. Le vent se leva ; la mer se souleva en vagues furieuses. La foudre se mit à gronder. Elle éclata, juste au-dessus de la frégate. Un pauvre singe, que nous avions apporté d'Afrique, et une jolie perruche du Sénégal, appartenant à M. de Nérent, moururent, subitement, d'irrespirabilité, au moment même du coup de tonnerre.

... Hélas ! l'orage n'était pas seulement dans l'air, Il était dans les esprits. La bande libérale des colonies recevait des instructions des révolutionnaires de France, et nous préparait de la besogne. Son plan de

regénération universelle tendait à affranchir les colonies, de la domination de la mère patrie, pour en faire autant de républiques distinctes. L'usurpateur de Saint-Domingue, ainsi que les indépendants de toutes les couleurs, qui infestaient l'Amérique, échangeaient une correspondance active, avec les mauvais sujets de la Guadeloupe, la Martinique et Marie-Galante. Partout, couvait le feu de la révolte.

Un matin, nous apprîmes que trois goëlettes et un brick, fortement armés, avaient quitté un port des Etats-Unis, et cinglaient vers les Antilles. Leur équipage se composait de quatre à cinq mille aventuriers, écume de la France, gens de sac et de corde. Un nommé Ducoudray-Hostein, qui avait pris le titre de généralissime, les commandait. Joseph Bonaparte, disait-on, avait fourni les fonds nécessaires, à cette aventure.

Après avoir rôdé, quelque temps, autour des différentes îles, dans l'espoir d'y recruter des bandits de son espèce, Ducoudray-Hostein s'était décidé, tout-à-coup, à tenter une descente sur l'île espagnole de Porto-Rico. Il la savait toute disposée à aider le mouvement. Déjà, deux des navires révolutionnaires avaient paru sur les côtes de la Guadeloupe, et avaient fait des signaux destinés à prévenir les frères et amis.

Dans ces conjectures, le comte de Lardenoy, nous expédia, par un aviso, l'ordre de mettre à la voile. Sa dépêche nous expliquait que les brigands cinglaient vers l'île de Saint Barthélemy. Cette île, appartenant à la couronne de Suède, constituait un territoire neutre et inviolable. Il nous fallait donc atteindre les brigands, avant leur arrivée, dans ce port.

La *Néréide* était à peu près en état de désarmement, quand arriva l'ordre inopiné de lever l'ancre, dans les vingt-quatre heures. Aussitôt, quelle agitation ! à bord. En un tour de main, il faut renverguer les voiles, guinder les mâts de hune et de perroquet, repasser toutes les manœuvres...

Aucun officier n'ayant le temps de venir me prévenir, le commandant me dépêcha un mot, par le patron de son canot. Quand ce dernier me le remit, nous étions, dans le salon du rez-de-chaussée. Caroline chantait une romance, en s'accompagnant de la guitare.

Deux fois, je relus le billet fatal. Comme si j'avais besoin qu'un évènement si imprévu me fût confirmé verbalement, je posai quelques questions à l'envoyé du commandant.

— On travaille, sans répit, à bord, me répondit-il. Oui, nous partons, demain matin.

Mon Dieu ! A cet instant, j'eus la preuve que si j'idolâtrais Caroline, de toute mon âme, son cœur naïf et infiniment sensible éprouvait pour moi un sentiment aussi profond.

En entendant la réponse du marin, elle se leva, blanche comme un lys, et, sans prononcer un mot, elle glissa, évanouie, entre les bras de sa sœur.

— Dans une heure, je serai à bord, dis-je à mon marin, en le congédiant, d'un geste.

Alors, je tombai à genoux, aux pieds de ma bien aimée. Sa sœur pleurait en silence. A quoi bon de vaines phrases ! Ne savait-elle pas la cause du choc qui venait de frapper le cœur si fragile de sa jeune sœur ?

Enfin, Caroline rouvrit les yeux. M'apercevant :

— Vous allez partir ! Et moi qui vous...

Ses lèvres n'osèrent achever le mot béni que disaient ses yeux bleus, ses lèvres pures, son âme transparente.

Mme C*** intervint :

— Vous voyez combien Caroline vous regrette ! Rassurez-la. Promettez-lui de revenir, et tenez parole. Je connais tant ma pauvre petite sœur ! Si elle n'avait pas cet espoir, elle serait trop malheureuse.

— Oh ! oui, Madame, je reviendrai sans tarder,

Certes, telle était bien mon intime conviction. Le commandant ne me disait-il pas, dans sa lettre, que notre expédition ne durerait guère que quinze jours, et que même, si je ne me sentais pas suffisamment rétabli, il me laissait libre de rester, chez Mme C*** ? Dans ce cas, la *Néréide* me prendrait à son retour.

Je fis lire ce passage à la pauvre Caroline. Aussitôt, elle s'écria :

— Eh bien ! puisqu'on vous laisse libre de rester, que ne le faites-vous ? Vous êtes encore si faible ! Vos plaies ne sont à peine fermées ! Vous ne pouvez vous exposer aux dangers et aux fatigues d'une telle expédition. Restez. Dites ? Votre commandant le permet, et moi... je vous en supplie.

La tentation était bien forte. Je puis cependant l'affirmer : je n'eus pas un instant d'hésitation.

— Je ne me ferais pas prier, répondis-je, s'il ne s'agissait d'une expédition de guerre. Mais, nous allons combattre. Ne pas partager les dangers de mes camarades, serait un déshonneur !

A ces mots, l'effroi grandit les yeux de Caroline. Je m'empressai d'ajouter :

— Surtout, que ces dangers ne vous tracassent pas. Ils sont fort anodins. Notre belle artillerie aura bien vite mis à la raison l'escadrille de Ducoudray.

Pouvais-je donc prévoir la perfidie et la scélératesse de ces bandits !

Mme C*** appuya mes raisous.

Quant à Caroline — une enfant, dont le cœur venait de s'ouvrir à l'amour — pouvait-elle comprendre le sentiment qui, volontairement, m'incitait à m'éloigner ?

A tous mes raisonnements, elle ne répondait plus que par des larmes.

Il fallait brusquer le douloureux dénouement.

Je remerciai, encore une fois, Mme C*** de ses inoubliables bontés. Je jurai à Caroline que, jusqu'à mon retour, sa pensée remplirait mon cœur, et alors nous ne nous quitterions plus.

Puis, sans oser regarder en arrière, je partis brusquement. Un nègre me suivit, tenant sur ses épaules, mon porte-manteau.

A grandes enjambées, je dévalai le chemin menant au bourg.

Mon cœur bouillonnait des sentiments les plus complexes. C'était la joie d'être aimé de la plus pure, la plus parfaite, la plus délicieuse jeune fille que j'eusse jamais rencontrée. C'était aussi la douleur de la séparation.

On était au 15 septembre. Date inoubliable.

Un canot m'attendait, sur la grève, au pied de la

maison du gouverneur. J'allai en hâte l'embrasser, et sautai dans l'embarcation.

A huit heures du soir, j'étais à bord. Je repris aussitôt mon service, à la grande satisfaction du commandant et de l'équipage dont j'étais très aimé.

Déjà, tout était prêt, pour le départ. Si la brise était propice, il devait avoir lieu, le lendemain, dès la pointe du jour.



L'habitation de Caroline

(d'après Fréminville)

CHAPITRE VII

A la recherche d'un fondateur de République

Départ des Saintes. — Captivante navigation. — Arrivée à Saint-Barthélemy. — Goëlette suspecte. — Visite au gouverneur. — Le plan de Ducoudray. — Ses proclamations. — Visite de Guatavia. — Au rendez-vous des bandits ! — Dîner splendide. — Méfaits de la goëlette suspecte. — Départ prématuré. — Tentative sur Porto-Rico. — Trop parler nuit : bavardage et potences. — En route pour les Saintes. — Dans les bras de Caroline.

16 Septembre 1822.

L'aube vient de poindre. Le branle-bas sonne. Pas un souffle.

Neuf heures. Enfin, une faible brise se lève. Toutes voiles dehors, nous quittons la rade des Saintes, par la passe de la Baleine. Le ciel est triste et pluvieux.

Nous voici à mi-route du canal qui mène à la Guadeloupe. La houle se lève. Midi. Nous atteignons la Basse-Terre [1].

Un canot se détache de la rive. Il apporte, à notre commandant, les instructions du comte de Lardenoy.

1. Ville de la Guadeloupe.

Aussitôt, notre commandant nous fait reprendre la mer. Nous longeons la côte, dans l'espoir de découvrir les bâtiments de Ducoudray. Ceux-ci, en effet, pourraient bien être mouillés, dans quelque crique, tandis que leurs équipages seraient, à terre, en train d'embaucher des recrues.

Six heures du soir. Nous atteignons l'extrémité nord de la Guadeloupe. En face de nous, à cinq ou six lieues, en mer, se dessine l'île de Montserrat. Nous la doublons, à 10 heures et demie. Alors, marchant à petite voilure, nous laissons venir sur babord.

La nuit tombe. Le ciel se parsème d'étoiles. La brise est assez forte.

A l'aube, notre commandant décide de cingler vers l'île de Saint-Barthélemy, qui bientôt apparaît, dans le N.-O. Sous le vent, se dessinent, en même temps, les îles St-Christophe et St-Eustache, ainsi que la petite île de Saba.

Il faut cette captivante navigation, au milieu du séduisant archipel des Antilles, pour chasser les tristes pensées qui m'assiègent.

Maintenant, nous voguons vers St-Barthélemy. C'est un amas de hautes roches arides, couvertes de buissons, et couronnées de quelques palmiers.

Nous longeons ses côtes. A 9 heures et demie, nous arrive le pilote. Il nous indique, pour mouillage, à un mille de Gustavia, capitale de l'île, la baie du Carénage. Ce mouillage est fort peu sûr.

Notre pilote nous fournit aussi quelques renseignements, sur les forbans que nous cherchons, venus à St-Barthélemy, pour y recruter quelques-uns des

bandits qui pullulent dans cette île. Ils en sont repartis depuis deux jours.

Une goëlette d'allure suspecte est ancrée, non loin de nous. Malgré les réponses embarrassées du pilote, nous supposons qu'elle fait partie de l'escadrille de Ducoudray, et ne doit pas tarder à aller le rejoindre, avec les armes et les munitions dont, paraît-il, elle est chargée.

A dix heures, notre commandant descend à terre. Il va, suivant l'usage, saluer le commandant de l'île, le baron Van Nordlingue ; traiter du salut, et se renseigner sur la mystérieuse goëlette.

J'accompagne notre commandant.

La demeure du gouverneur est dans la campagne, ce qui nous oblige à débarquer, au fond de la baie, sur un rivage couvert de mancenilliers.

Le major de la place nous attend, accompagné d'un sergent et de nègres en grande livrée, qui tiennent par la bride des chevaux, richement caparaçonnés.

Ce major est le gendre de M. de Nordlingue, le gouverneur. Il nous invite à monter à cheval, et le cortège se met en route.

Le chemin est bordé d'arbrisseaux, d'agave, d'aloës et de guirlandes de grenadille. Il monte en pente douce, au long d'une colline que domine l'habitation de Son Excellence.

M. de Nordlingue, chevalier de l'Etoile Polaire et de l'Ordre du Lion de Belgique, nous reçoit, avec une exquise politesse. Il nous offre des rafraîchissements, et nous confirme tous les renseignements donnés par le pilote.

— Le but de Ducoudray, nous dit-il, est de révolutionner l'île de Porto-Rico, et d'y fonder un gouvernement autonome, sous le nom de République de Bougua, qui était, avant l'établissement des Espagnols, l'ancienne appellation de Porto-Rico.

Il nous montre les proclamations que Ducoudray a fait imprimer, et répandre dans Gustavia, et l'acte de fondation de la future République. Comme de juste, cet acte porte, comme président, le nom de Ducoudray.

Au sujet de la goëlette, M. de Nordlingue ne nous fait que des réponses évasives. Manifestement, il sait la vérité, mais il craint, en nous la révélant, de nous inciter à violer la neutralité de son île.

Il est entendu que le salut nous sera rendu, par un nombre égal de coups. Aussitôt, nous envoyons notre canot porter l'ordre d'en tirer vingt et un. Le fort Oscar, qui domine la rade, nous rend notre politesse.

En attendant le dîner, auquel nous a conviés le gouverneur, je propose d'aller visiter Gustavia. En raison de la chaleur qui est excessive, notre commandant se récuse. Je pars, accompagné du gendre de M. de Nordlingue. Je monte le cheval du gouverneur. Il est magnifiquement équipé. Sa selle est en velours bleu, brodé d'or.

Nous allons, au sommet de la colline, admirer la vue de mer. Alors, par un chemin rude et pierreux, nous descendons en ville.

Nous visitons, pédestrement, le port. Il est en forme de fer à cheval. La ville le contourne. Les maisons

sont en bois, mais spacieuses. Elles sont, presque toutes, la demeure de négociants et d'armateurs, qui possèdent, en outre, de vastes magasins gorgés des marchandises les plus variées d'Europe et d'Amérique.

Le sol de St-Barthélemy est naturellement stérile. C'est, uniquement, de l'énorme trafic interlope qui s'y fait, que la Suède tire tant d'avantages. Son port est franc. Il est le rendez-vous des navires de toutes nations, qui sont frétés de marchandises prohibées ou frappées de droits de douanes excessifs. C'est aussi le séjour préféré des corsaires, des pirates et forbans de toute l'Amérique. Assurés d'y trouver asile, ils sèment l'or.

Les habitants de Gustavia sont à l'unisson. Ils n'ont ni mœurs ni probité. Leur ville est une vaste fabrique de faux passeports et de fausses expéditions. Grâce à ces documents, ils trompent la vigilance des bâtiments de guerre qui leur font la chasse. Ils les montrèrent impudemment à nos officiers. Les uns portaient la signature du comte Donzelot; les autres, celle du gouverneur de la Martinique. Le tout est orné de cachets et de timbres merveilleusement contrefaits.

Cinq heures du soir. Nous rentrons au gouvernement. Il y a brillante société. Les honneurs nous en sont faits par la baronne de Nordlingue, aussi spirituelle que distinguée. Elle a la grâce des Françaises — cette grâce qui met nos compatriotes, au-dessus de toutes les autres femmes du monde.

Suivant l'usage suédois, nous baisons la main de

Mlle de Nordlingue. Elle me séduit d'autant qu'elle s'appelle Caroline.

Dîner splendide. Jamais je n'ai vu pareille variété de mets délicats et de vins généreux. La gaîté française rivalise, avec la courtoisie suédoise. On porte de fréquentes santés, et le repas se prolonge fort tard.

Quand nous nous disposons à partir, M. et Mme de Nordlingue insistent, pour nous retenir, jusqu'au lendemain. Des appartements nous ont été préparés.

En raison des défectueuses conditions de notre mouillage, nous devons décliner cette nouvelle politesse, mais promettons de venir passer, chez nos aimables hôtes, la journée du lendemain. Son Excellence veut, en effet, nous offrir une partie de campagne dont déjà tous les apprêts sont achevés.

18 Septembre.

Le lendemain matin, entre 4 et 5 heures, M. de Merciat, officier de quart s'aperçut que nous chassions sur les écueils. Cependant, le temps était beau et la brise très faible. Heureusement, M. de Merciat put faire filer à temps une seconde ancre. Après quoi, il fit virer au cabestan. Nos marins n'amenèrent que cinq brasses de câble. Le reste, avec l'ancre, était au fond de l'eau. Celui qui avait fait le coup avait dû s'approcher à la nage, car toute la nuit on avait exercé la plus active surveillance, et aucune embarcation ne s'était approchée du bord.

Le câble était coupé net, d'un coup de couteau.

Plus de doute possible ! L'équipage de la goëlette

suspecte était l'auteur de ce méfait, et cette goëlette ne pouvait appartenir qu'à Ducoudray, le digne fondateur de la future République.

Cet acte de sauvagerie nous indigna. Je voulais armer un canot et, en dépit de la neutralité, m'emparer de ces misérables, et leur faire payer, séance tenante, leur tentative criminelle. Notre commandant s'y opposa.

Un mal en attire un autre. Soudain, notre ancre de rechange, tombée dans un mauvais fond, se mit à déraper, sous le coup d'une rafale subite.

Pour éviter les rochers, nous appareillâmes, et sortîmes de la rade. Alors, nous envoyâmes un canot à terre, sous le commandement du vicomte de Cornullier, porteur d'une lettre, expliquant au gouverneur la raison de notre départ prématuré. Cette lettre réclamait une répression, contre les brigands qui avaient tenté, en violation du droit des gens, de couler une frégate du roi de France.

M. de Nordlingue fit de belles promesses dont il ne tint aucun compte. Il avait trop de raisons, pour ne pas se mettre en lutte ouverte contre ces pirates !

Toute la journée, nous rôdâmes, autour de l'île, dans l'espoir de surprendre la goëlette que nous savions, sur le point de partir. Elle resta prudemment au port.

Notre ardent désir était de cingler, vers Porto-Rico, pour tomber sur la flottille de Ducoudray. Malheureusement, nos instructions nous interdisaient de franchir les eaux de St-Barthélemy, afin de ne pas laisser, sans protection, nos colonies des Antilles.

Néfaste conséquence du départ du général Bergeret !

La nouvelle de ce qui était advenu à Ducoudray-Hostein nous consola de nos déboires.

Les nombreux affidés que ce bandit entretenait à Porto-Rico eurent la langue trop longue. Leurs bavardages firent éventer le complot. Le marquis de la Torre, gouverneur de l'île, s'empara de leurs personnes et de leurs papiers. Quand les bâtiments de Ducoudray parurent, en vue de l'île, il les laissa approcher, en leur faisant les signaux dont il avait découvert le secret.

Les bandits débarquèrent sans méfiance. Cernés, par les troupes espagnoles, ils furent aussitôt pendus, jusqu'au dernier, à des potences qu'il n'y avait plus qu'à dresser.

Cette exécution arrêta, du même coup, les hautes destinées de la République de Bougua. Plût au ciel, qu'en France, on eût agi ainsi envers les propagandistes et faiseurs de libertés ! Charles X régnerait encore, et ses fidèles sujets ne seraient pas aussi malheureux.

A la nuit tombante, nous relevâmes donc notre croisière, sur les côtes de St-Barthélemy, et reprîmes la route des Saintes, ces délicieuses petites îles, où nous avions tous goûté la paix et le bonheur.

19 Septembre.

Toute la nuit, nous cinglâmes sur l'île St-Christophe. A l'aube, nous pûmes admirer ses splendides cultures.

Au sud, se dessinaient, les îles de Saba et de St-Eustache.

A six heures du soir, nous étions par le travers de l'île de la Rotonde, gros rocher stérile et inhabité. De ses bords, s'élança vers nous une grande noctuelle odorante, qui vint s'abattre sur notre frégate.

La noctuelle odorante est le plus grand des lépidoptères des Antilles. Pourquoi son nom ? Elle ne dégage aucune odeur.

Jusqu'au 24, nous fûmes pris par le calme. Ce jour-là, enfin, nous atteignîmes les côtes de la Guadeloupe. Le lendemain, au lever du jour, nous étions à la Basse-Terre.

Avec quel ravissement, je contemplai ses mornes verdoyants, et respirai, à pleins poumons, l'air parfumé qu'exhalaient ses forêts touffues !

Je me trouvais alors de quart. Mon impatience d'attérir était-elle partagée, par l'équipage ? Sans aucun doute. Jamais, manœuvres ne se firent avec autant de précision et de promptitude. Nous ne manquâmes pas une seule évolution, au cours des incessants virements de bord que nécessitait notre entrée en rade.

Je me disais que, du faîte du morne Morel, des yeux charmants suivaient la *Néréide*, avec une impatience égale à la mienne. Mon cœur ne m'avait pas trompé.

Dès le lever du soleil, Caroline s'était installée, dans le belvédère qui domine sa demeure. Elle y demeura, jusqu'à dix heures, suivant du regard l'ar-

rivée de notre frégate. Elle en descendit, seulement, quand elle la vit, mouillée au port.

Quelques instants après, je pressai ma bien aimée, sur mon cœur.

CHAPITRE VIII

Jours de rêve et de joie

Retour au morne Morel. — Récit de notre expédition. — Je reste, chez Caroline. — Jours de rêve. — Nos promenades ; nos soirées. — Leçons de dessin. — Mystérieuse affinité. — Visite de la *Béarnaise*. — Dîner à bord de la *Néréide*. — Joli usage d'autrefois. — Un punch, chez Rougemont. — Encore, les Caraïbes.

Promenade mélancolique. — Etrange pressentiment de Caroline. — Triste épave.

La nourrice Marguerite. — Une promenade à sa case. — Merveilleux panorama. — Déjeuner mouvementé. — Piteuse chasse à l'yguane. — Retour. — Du haut du Pain-de-Sucre. — La goëlette *l'Eclair*. — Pressentiment de départ. — Soirée de larmes. — Désespoir de Caroline. — Amères réflexions.

Mme C*** m'accueillit, avec le plus aimable empressement.

— Combien j'avais hâte de vous revoir ! me dit-elle. Si vous vous étiez fait attendre, plus longtemps, je ne sais, en vérité, ce qu'aurait fait ma sœur, tant elle se tourmentait ! Elle ne vivait plus ! Voyez, plutôt, comme elle est changée !

En effet, une certaine altération se dessinait, sur le visage charmant de Caroline. Et c'était, pour moi, qu'elle avait souffert ! Oh ! combien mon cœur fut touché, et avec quelle effusion je la remerciai !

Il me fallut conter, par le menu, notre voyage. Quand j'arrivai au récit des dangers que nous avaient fait courir les bandits de la goëlette :

— Eh bien ! s'écria Caroline. Avais-je tort de m'alarmer ? Tenez ! dans votre métier, ceux qui aiment n'ont que trop de sujets d'inquiétude ! Quand les périls de la guerre font trève, ceux de la mer, cent fois plus terribles, vous guettent, sans répit. Dans une bataille, si sanglante soit-elle, il est bien rare de voir succomber la moitié des combattants. Au contraire, dans un naufrage, il ne faut qu'une lame pour engloutir tout un équipage. Je préférerais, pour vous, n'importe quelle profession, à celle d'officier de marine !

Se conformant aux mœurs si bienveillantes, si hospitalières des créoles, Mme C*** m'invita à reprendre l'appartement que j'occupais, pendant ma maladie. Je m'excusai... pour la forme. Elle insista. Il fut alors entendu que, sauf ordre contraire de mon commandant, je n'irais à bord que pour mon service. Service, en vérité, peu gênant : une garde par semaine.

Notre cher commandant consentit volontiers à cet arrangement. Le soir même, j'étais installé. Bonheur inoubliable ! J'étais convaincu, en effet, que notre séjour aux Saintes se prolongerait deux bons mois.

Oh ! les jours trop courts que j'ai passés, alors, auprès de Caroline. Ils furent les plus heureux — les derniers jours heureux de ma vie.

Caroline ne pouvait se passer de moi. Lorsque Mme C***, obligée de vaquer à ses occupations de maîtresse de maison, nous laissait seuls, je prenais

la main de ma bien-aimée, et la couvrais de baisers.

Les grandes courses d'histoire naturelle m'étaient interdites. Mais, nous allions, ensemble, faire de fréquentes promenades, aux environs, dans l'anse du Marigot ou dans celle de Pont-Pierre. Rarement, au bourg. Nos promenades n'étaient jamais longues. Caroline était si délicate !

Sachant mon amour de la promenade, elle voulait souvent marcher, au-delà de ses forces. Le premier, je criais grâce. Alors, nous nous reposions, au pied d'un bouquet de palmiers. Ou bien, j'allais cueillir de larges feuilles de résinier ; je les étendais sur un rocher, et nous nous asseyions, en face de la mer.

Tandis que Caroline et sa sœur se reposaient — car celle-ci nous accompagnait toujours — je descendais sur la grève, en quête de coquillages. Bientôt, se disant défatiguée, Caroline venait m'y rejoindre.

Après dîner, nous allions nous asseoir sur la terrasse de l'habitation, ou bien dans la belle avenue de palmistes qui en précédait l'entrée. Combien nous goûtions la fraîcheur de ces soirées idéalement belles ! Nous les prolongions fort tard, jusqu'à plus de onze heures. Nous causions. Je contais mon enfance, les principaux événements de ma vie. D'autres fois, Caroline se faisait apporter sa guitare, et sa voix, infiniment douce, me remuait, jusqu'au fond de l'âme.

Jamais, le souvenir de ces beaux soirs ne s'effacera de mon cœur. Je ne puis y songer, sans que mes yeux se remplissent de larmes.

Caroline dessinait à ravir, bien mieux que moi. Elle

avait surtout un talent tout spécial pour saisir la finesse des fleurs, exprimer la physionomie des insectes, la grâce des oiseaux, et tout ce qui rentre dans le domaine de l'histoire naturelle. Elle m'offrit quelques dessins. Je les conserve, comme des trésors.

Plus je voyais Caroline, plus je goûtais la charmante naïveté de son âme, la finesse de son esprit, et surtout son inaltérable bonté. Toujours d'humeur égale, elle ne s'occupait jamais d'elle ; elle ne songeait qu'au bonheur de son entourage.

Faut-il le dire ? Il existait, entre nos deux âmes, une étrange similitude, une mystérieuse affinité. Un philosophe aurait trouvé là un piquant sujet d'étude. Nous avions les mêmes goûts, les mêmes idées. Jamais un frère et une sœur, élevés ensemble, ayant reçu la même éducation, n'eurent autant de traits de rapprochement. La plupart du temps, nous n'avions pas besoin de parler, pour nous comprendre. Nous lisions dans nos regards, dans nos pensées. Nous étions nés, l'un pour l'autre !

De temps en temps, le commandant venait nous voir. Se plaisant beaucoup aux Saintes, dont l'air salubre était excellent pour sa santé, il comblait de joie la pauvre Caroline, en lui répétant qu'il y prolongerait son séjour, jusqu'à la dernière limite du possible. Il était, généralement, accompagné de notre ami Rougemont, gouverneur de l'île, homme spirituel et affable, dont les femmes goûtaient vivement la société. Ce fut lui qui nous apprit le retour du colonel d'Anthouard, à la Guadeloupe.

A bord de la frégate, chacun avait repris son train

de vie d'autrefois, partageant son temps entre la pêche, la chasse, et la cueillette des coquillages.

Le 4, la *Béarnaise*, arrivant de la Martinique, vint prendre les dépêches de notre commandant. Elle partit ensuite, pour la France, avec douze de nos hommes, dont son capitaine, M. Bourdais, avait besoin, pour compléter son équipage.

Le lendemain, notre commandant donna à bord de la *Néréide*, un grand dîner, en l'honneur de Mmes C*** et de Rougemont.

Evidemment, j'étais de la fête. Caroline avait été d'autant ravie de l'invitation, qu'elle n'avait jamais visité une frégate. Je lui fis voir la *Néréide*, dans tous ses détails. Suivant le privilège exclusif des dames qui viennent à bord des bâtiments du Roi, elle demanda et obtint de suite la grâce de deux marins qui étaient aux fers.

Après le dîner, nous allâmes tous, chez Rougemont, qui nous avait offert un punch. A peine arrivés chez lui, nous vîmes, en face de ses fenêtres, une grande pirogue s'échouer sur le sable. C'était celle des Caraïbes qui, six semaines auparavant, avaient relâché, dans l'île. Ils nous apportaient de superbes fruits, des armes, divers ustensiles, et ces jolis paniers de leur fabrication, appelés pagaras, tissés si finement qu'ils sont impénétrables à l'eau. Nous achetâmes toutes leurs marchandises. C'était la première fois que Caroline — qui était cependant créole des Antilles — voyait des Caraïbes. Les derniers de ces pauvres Indiens fréquentant si peu la Guadeloupe, et encore moins les Saintes !

Parmi eux, était une jeune femme, remarquablement belle. Son cou était orné de plusieurs colliers, artistement faits de graines et de coquilles. Elle en offrit un à Caroline qui, en retour, lui donna un joli mouchoir de Madras.

Ravie, la belle Indienne s'en coiffa, aussitôt. Finalement, Rougemont indiqua à ces braves gens, pour passer la nuit, une case voisine de sa demeure, et mit le comble à leur joie, en leur envoyant une bouteille de tafia.

Nous eûmes, chez Rougemont, une soirée charmante. Il était, minuit, quand nous le quittâmes.

8 Octobre.

Ce jour-là, le temps était couvert, et le vent assez fort. Caroline et moi dessinâmes, jusqu'au dîner. Alors, elle proposa une promenade, dans la Grande Anse, au pied du morne Morel.

La mer était grosse. Ses longues volutes venaient se briser, avec fracas, sur la grève, qu'elles couvraient d'écume. Des oiseaux de mer, jetant leurs cris rauques, passaient dans le vent qui sifflait tristement. La scène avait un air grave et mélancolique. Nous demeurâmes, quelques instants, à la contempler, en silence. J'éprouvais une nostalgie irraisonnée. Je regardai Caroline. Une larme mouillait sa paupière.

— Vous pleurez ! A quoi pensez-vous ?

— Au jour où la mer vous roula dans ses vagues, et vous rejeta, inanimé, sur le rivage. Mon Dieu ! Si vous aviez péri ! Pourtant, sans la mer, nous ne nous serions jamais connus !

— Aussi, devons-nous la bénir. C'est elle qui nous a réunis.

— C'est vrai. Mais, aujourd'hui, à la vue de ces vagues furieuses, une voix secrète me dit que la mer qui nous a réunis, me rendra un jour bien malheureuse.

Etrange et mystérieux pressentiment ! Cent fois, je me suis rappelé ces prophétiques et douloureuses paroles.

Nous continuâmes à marcher sur la plage. Elle était couverte de citrons, tout frais et très bons. Evidemment, trop chargée et surprise par le gros temps, quelque pirogue de Marie-Galante ou de la Dominique venait de sombrer, aux environs.

Soudain, la mer jeta, à nos pieds, le cadavre d'un pauvre nègre. Notre conjecture était, malheureusement, trop vraie.

— Oh ! quittez la marine, je vous en supplie, me dit Caroline, tandis que je l'arrachais, à ce triste spectacle.

Elle ajouta, en me pressant la main :

— Restez ici, si, pour vous, le bonheur est vraiment à mes côtés. Qu'avez-vous besoin de passer votre vie à courir les mers ?

Nous rentrâmes à l'habitation, l'âme emplie de tristes images et de mélancoliques pressentiments.

Caroline avait eu pour nourrice une métis, alors esclave de sa mère. Elle s'appelait Marguerite. Affranchie depuis longtemps, en récompense de ses bons services, comblée de bienfaits par ses anciens maîtres, cette brave femme s'était établie à l'extrémité occi-

dentale de l'île, dans une jolie case nichée au milieu de la verdure.

Caroline et sa sœur aimaient aller, de temps en temps, lui rendre visite. Comme la course était longue, elles y consacraient la journée. C'était la plus grande joie de la bonne nourrice. Elle adorait Caroline.

Mme C*** avait projeté, pour le 16, une grande partie champêtre. La case de Marguerite en était le terme. Des dames et des jeunes filles, le gouverneur et cinq ou six jeunes gens avaient été invités.

Dès la veille, on fit porter, chez Marguerite, des vivres et des vins, en abondance.

Le lendemain, de bonne heure, la caravane se mit en marche : les messieurs, à pied ; les dames, en palanquins.

Quand nous arrivâmes chez Marguerite, la chaleur était déjà très forte. On s'assit, sur l'herbe, à l'ombre des grands arbres, et la jeunesse se mit à jouer à colin maillard.

Caroline, après avoir comblé de caresses et de cadeaux les enfants de sa nourrice, me prit le bras, pour me montrer les environs.

Cette partie lointaine de l'île, moins habitée et moins cultivée que l'autre, était si riante, si paisible, que j'aurais désiré y passer le reste de ma vie, avec celle que j'aimais !

Nous arrivâmes, bientôt, au sommet d'une colline escarpée, qui domine la grève. La mer, unie comme un miroir, déployait, à perte de vue, sa radieuse étendue.

A droite, l'île de *la Terre-d'en-Bas*, couverte de bois épais et verdoyants. A gauche, s'essemant, dans les flots, tout l'archipel des Saintes : le Gros-Islet, le Pâté, le Coche, les Augustins... Au loin, l'île de la Dominique, dressant dans l'indigo du ciel, ses pitons aigus, et les crêtes de ses mornes torturés par les feux de volcans souterrains. Tout à l'horizon, le profil de Marie-Galante, mince ligne d'émeraude, dessinée sur l'azur de la mer.

Caroline admirait ce vaste et merveilleux panorama. Ravi, j'écoutais, suspendu à ses jolies lèvres, la finesse de ses remarques, la délicatesse de ses réflexions. Toujours, elles étaient en telle harmonie avec les miennes qu'il me semblait qu'une même âme animât nos deux êtres. Oui, tout comme nos cœurs battaient à l'unisson, nos âmes voyaient, pensaient, sentaient de même. O l'étrange ! ô le mystérieux phénomène !

Trop tôt, il fallut regagner la case de Marguerite. On nous appelait pour le déjeuner. Il était servi, au pied d'un gros calebassier. Un petit incident vint troubler, dès le début, la gaîté insouciante des convives. Sur une des branches de l'arbre, se montra une longue et belle yguane[1] d'au moins quatre mètres. Sa superbe crête jetait sur nous des reflets d'acier.

— Oh ! m'écriai-je, que je serais donc aise de posséder cette belle yguane. Je n'en ai jamais vu de pareille taille. Que n'ai-je mon fusil ?

— Pas besoin de fusil ! dit un des jeunes invités.

1. Grand lézard inoffensif assez répandu aux Antilles.

Je vais grimper à l'arbre, et vous la prendre à la main

— Je ne vous le conseille pas. Si leste soyez-vous, vous n'attraperez pas cette gracieuse bête.

Piqué au jeu, et désireux de faire montre de son adresse, en face de jolies femmes qui souriaient, notre jeune étourdi mit bas son habit, et s'élança dans l'arbre.

A peine avait-il commencé son escalade, patatras ! il tomba comme une masse, au milieu de notre couvert, amenant avec lui un essaim d'abeilles, blotties dans le creux d'une branche pourrie qui avait cédé sous son poids.

Les abeilles — grosses bêtes d'un noir violet — se mirent à bourdonner, furieusement, au milieu des verres, des bouteilles et des plats Les dames se levèrent en hâte, poussant des cris d'effroi.

Alors, commença une chasse épique, à coups de serviettes. La victoire nous resta, et le dîner s'acheva, au milieu des quolibets adressés à notre chasseur de lézard, tandis que l'yguane, réfugiée au faîte du calebassier, semblait se rire de notre mésaventure.

Après des chants et des danses sans fin, il fallut songer au retour.

La chaleur était tombée. Les dames déclarèrent qu'elles ne reviendraient pas, dans les palanquins.

A pied, la caravane au grand complet s'ébranla. Rougemont donnait le bras à Mme C***. Je le donnais à Caroline. Tous deux, nous marchions en avant, sans nous inquiéter du reste de la bande qui fut bientôt hors de vue.

Nous tournâmes le Gros-Morne et nous arrivâmes sur la colline, appelée le Pain-de-Sucre.

Emerveillés, nous nous arrêtâmes. Devant nous, se déroulait la baie du *Mouillage* avec toutes ses jolies maisons, entremêlées de cocotiers. Le Morne-à-Mire dominait le paysage. En face, l'Islet-à-Cabrits. Au loin, la Guadeloupe, avec son volcan dont la cîme dégagée de nuages vomissait d'épais tourbillons de fumée sulfureuse. Dans le ciel, descendait le soleil. Il dorait tout ce tableau de rêve.

Poussée par la brise, une blanche goëlette entrait, à pleines voiles, dans la baie. Elle se dirigeait vers le Mouillage.

— Ah! m'écriai-je, c'est *l'Eclair*, capitaine M. Desaint, Nous avions laissé ce navire à la Martinique. Que vient-il faire aux Saintes ?

Les roses délicates qui coloraient le fin visage de Caroline s'évanouirent. Sa jolie tête défaillante s'inclina, sur mon épaule.

— Oh! j'en suis sûre! Ce vilain navire vous apporte un ordre de départ.

— Je ne prévois, ajoutai-je bien vite, aucune raison qui pourrait inciter le gouverneur de la Martinique à lever notre station.

Par tous moyens, je m'efforçai de calmer l'angoisse de Caroline, tout en me demandant au fond du cœur, avec anxiété, quel message pouvait bien nous envoyer le comte Donzelot ?

Notre caravane nous rejoignit, à ce moment. Taisant nos inquiétudes, nous essayâmes de faire bonne contenance, jusqu'au bourg où se fit la séparation.

Tout pensifs, nous regagnâmes le Morne-Morel.

Au moment, où, suivant mon habitude, je baisai la main de ma bien-aimée, en lui souhaitant le bonsoir, elle fondit en larmes.

Sa sœur, la prenant dans ses bras la couvrit de caresses. Elle lui murmurait, en l'embrassant, les mots affectueux qu'on dit aux petits enfants. Bientôt, leurs pleurs se confondirent.

Je leur promis que, le lendemain, dès la pointe du jour, j'irais aux nouvelles, à bord de la *Néréide*. Je les suppliai de ne pas s'affliger d'avance. Nous nous séparâmes, pour aller chercher un repos, qu'aucun de nous, en dépit des fatigues de la journée, ne devait trouver.

A la pointe du jour, je sortis de la maison où tout paraissait reposer. A grands pas, je me dirigeai vers le bourg. Au débarcadère, se trouvait le petit canot de la *Néréide*, venu, selon l'usage, chercher, pour l'état-major, les provisions de la journée.

J'y sautai, et, ramant, moi-même, gagnai notre frégate. A bord, l'agitation était extrême. Plus de doute ! un ordre de départ était arrivé. Voulant espérer quand même, j'allai frapper à la porte du commandant.

— Ah ! vous voilà ! mon cher Chevalier, j'allais, justement, vous envoyer prévenir. Nous partons, demain, pour la Martinique. Vous ne vous attendiez pas, à ce coup-là, n'est ce pas ? Ni moi, non plus, je vous jure ! C'est *l'Eclair* qui a apporté l'ordre. Il faut s'incliner. Notre bon commandant ajouta :

— Mlle Caroline va avoir bien du chagrin ! Et vous

aussi, mon pauvre Chevalier, vous vous aimez tant ! Moi-même, qui n'ai pas les mêmes raisons que vous, je suis fort contrarié de ce départ. L'air de ces îles était si salubre pour notre équipage ! Pas de maladies ! pas de fièvre jaune ! Ah ! je comptais bien ne pas bouger d'ici, avant la mi-décembre. Aussi, nous reviendrons.

Voyant mon air malheureux :

— Oui, nous reviendrons Dites à ces dames que je leur en donne ma parole d'honneur.

Cette assurance, de la part d'un chef, dont je connaissais l'exquise loyauté, adoucit un peu mon chagrin.

Alors, le commandant m'apprit la cause de notre départ inopiné. Les libéraux avaient mis à exécution leur complot, destiné à susciter la révolte des nègres, dans les colonies des Antilles. Sans doute, ce complot, auquel se rattachait l'entreprise de Ducoudray, avait échoué à la Guadeloupe, et dans les îles adjacentes, grâce à la fermeté et à la vigilance de M. de Lardenoy. Mais, il en était autrement à la Martinique.

La seule présence d'un bâtiment de guerre inspire aux nègres un plus grand effet moral que dix régiments. Aussi, le général Donzelot avait-il mandé en hâte la *Néréide*, pour coopérer à la réduction des rebelles, conjointement avec la garnison et la milice de la colonie.

Ainsi renseigné, je me fis reconduire à terre.

Caroline et sa sœur m'attendaient, dans l'avenue.

En apprenant la vérité, Caroline s'abandonna à la plus vive douleur.

— Sans doute, disait-elle, en pleurant, je crois bien à la parole d'honneur de votre commandant. Mais est-il le maître absolu ? Peut-il répondre de ce qu'il promet et ce qu'il désire ?

Avec un accent déchirant, elle ajoutait :

— Oh ! mon ami, je ne vous verrai plus. Je ne vous verrai plus, jamais, jamais !... J'en ai la certitude.

Oh ! la soirée d'indicible tristesse !

Mme C***, qui m'aimait, comme un frère, et se plaisait à m'en donner le nom, me prodigua les marques de la plus touchante amitié.

— Jurez moi, me dit-elle, que vous reviendrez, que vous ne l'abandonnerez pas ?

— Sur l'honneur ! je vous le jure.

Alors, elle écrivit différentes lettres, destinées à me recommander à des amis qu'elle avait à la Guadeloupe, notamment à Mme Colette, femme d'un riche négociant de la Basse-Terre.

Enfin, arriva l'heure cruelle de la séparation. Le patron du canot-major vint m'avertir que l'embarcation m'attendait. Les adieux furent déchirants. Le désespoir enlevait la raison à Caroline. Il fallut l'arracher de mes bras.

Oh ! son dernier regard. Jamais je ne l'oublierai.

Arrivé à bord, je courus m'enfermer, dans ma chambre. Le regard désespéré de Caroline me suivait partout. Je repassai l'enchaînement des circonstances imprévues qui avait fait naître et grandir cet amour si profond.

Et, je pleurais. Et, j'étais ivre de joie. Et, j'étais fou de douleur.

Sans doute, c'était l'extrême sensibilité de ma bien-aimée, jointe à l'exaltation de son âme, qui me paraît, auprès d'elle, de qualités que j'étais bien loin d'avoir.

Et, cet amour, que j'avais implanté dans ce cœur de vierge, qui n'avait battu que pour moi, cet amour, il m'épouvantait.

J'avais peur de faire le malheur de cette douce et belle enfant.

Toute la nuit, je fis les réflexions les plus diverses. Je n'avais plus que de la douleur. Pas un instant, le sommeil ne vint engourdir son âpre cuisson.

CHAPITRE IX

Expédition contre Balisier général des Noirs

Adieu ! les Saintes. — Tristesse de la nature et tristesse du cœur. — Arrivée à St-Pierre. — Révolte des nègres. — Leur chef Balisier. — Plan des insurgés. — Victimes de leur cruauté. — Croisière. — Arc-en-ciel lunaire. — Escale à l'anse Bellevue. — Le chevalier de Montfort, victime de la fièvre jaune. — Reprise de notre croisière. — Débarquement. — Sous la tente. — Combat contre les nègres. — Mort tragique de Balisier. — Retour au Carbet. — Je suis félicité. — Fin de notre mission. — Lettre à Caroline. — Dîner chez milord Cambernon. — Contre-temps. — Exécution des révoltés. — Devant les Saintes. — Amères réflexions. — Escale à la Basse-Terre. — Chez le général Lardenoy. — Dîner au pied d'un volcan. — Un portrait de Caroline. — Encore, devant les Saintes. — Ordre de retour. — Le coffre à morts. — En rade de la Basse-Terre. — Visite à Mme Coletta : déconvenue. — Chez le général Lardenoy. — La corvée d'eau.

Après une nuit blanche, à la pointe du jour, je montai sur le pont. J'espérais trouver, dans mes occupations professionnelles, un dérivatif à ma douleur.

Vains efforts ! je m'accoudai sur le bastingage, et mes yeux rougis errèrent autour de ce pays qui m'avait donné tant de bonheur, et que j'allais quitter, dans quelques instants, peut-être pour toujours.

Les voici les mornes, les bois, les grèves que j'ai si souvent parcourus, avec ma bien-aimée !

La nature partage mon âpre tristesse. Le ciel est sombre. Il tombe une pluie fine et pénétrante. Elle donne, à ce paysage de rêve et de joie, un aspect insolite de profonde mélancolie.

L'île entière semble enveloppée d'un voile de deuil. Le vent pleure. Il pleure comme le cœur brisé de Caroline ; comme le cœur désolé de son pauvre chevalier. Sont-ce les plaintes de ma bien-aimée qu'il m'apporte ? Est-ce l'écho de ses sanglots qui gémit dans nos voiles ?

Nos voiles sont tendues. Elles se gonflent. La *Néréide* frémit et s'élance. Adieu ! Adieu !

Nous franchissons la passe du Pain-de-Sucre. Voici la Terre-d'en-Bas. Notre navire la contourne. Il prend la route du Sud.

La Dominique. Il est midi. La houle grossit. Le service est absorbant. Tant mieux !

20 Octobre.

Le jour point. La Dominique n'est plus qu'une masse imprécise Là-bas, la Martinique se dessine, dans le lointain.

Maintenant, le temps est calme, trop calme.

Nous arrivons à Saint-Pierre. Il est une heure et demie. Le pilote vient. Il apporte à notre commandant les ordres du gouverneur de l'île.

Au juste, voici ce qui s'est passé :

L'insurrection a éclaté dans les environs du village de Carbet, à une lieue de la ville de St-Pierre Une

centaine de nègres, les armes à la main, se sont portés sur des habitations isolées. Ils les ont ravagées, incendiées, et ont commis, sur la personne des Blancs, leurs terribles atrocités coutumières, usant de ces raffinements d'horreur, dont ils ont la sinistre habitude, lorsque la fureur les aveugle.

Ils ont soudoyé les Noirs de ces habitations. Ainsi, leur effectif s'est élevé à 300. Ils se sont choisis un chef. C'est un nègre, appelé Balisier. Ils lui donnent le titre de général.

Leur plan primitif était d'envahir, de nuit, la ville de St-Pierre, dans laquelle ils entretiennent des intelligences, et d'y massacrer tous les Blancs.

Un coup de canon devait être tiré, par eux, à ce moment, de la batterie Sainte-Marthe. A ce signal, annonçant leur succès, les Noirs de tous les autres cantons de l'île devaient se soulever en masse.

Plan fort ingénieux ! Epoque admirablement choisie, pour le mener à bonne fin ! En effet, la fièvre jaune a moissonné une grande partie de la garnison. Le reste languit dans les hôpitaux. Quant aux deux régiments, destinés à combler les vides, ils ne sont pas encore arrivés d'Europe.

Mais, ces gredins ont perdu 24 heures, à commettre leurs atrocités, et à piller les habitations. Leurs actes de cruauté ont été le signal de l'alarme. En hâte, les milices de la colonie ont pris les armes et ont pu repousser, avant l'attaque de St-Pierre, ces dignes soldats de la liberté. Le coup de canon, qui devait être le signal du soulèvement général, n'a pu être tiré.

Il nous reste à nous emparer de la troupe de Balisier.

Les instructions, que vient de nous apporter le pilote, émanent du général Donzelot. Elles nous enjoignent de louvoyer, entre la pointe du Carbet et celle du Prêcheur, aussi près de terre que possible.

Une vive fermentation règne toujours, parmi les nègres de la ville. Nous devons être prêts à débarquer, à la première alerte.

En outre, nous avons l'ordre du gouverneur de visiter tous les navires qui passeront, à notre portée. Ils peuvent fort bien, en effet, être destinés à procurer des moyens d'évasion, aux chefs des révoltés.

Le gouverneur attache une grande importance à ce que ces misérables soient pris vivants. Il faut un exemple impitoyable, de nature à effrayer tous ceux qui auraient, à l'avenir, quelque velléité d'imiter ces rebelles.

24 Octobre.

...Nous avons commencé notre croisière, devant la baie de Saint-Pierre. Elle est fort pénible, par suite des dimensions de notre frégate et de la variation continuelle des vents. C'est une suite de manœuvres ininterrompues.

Déjà, nous avons visité une série de beaux navires marchands, qui venaient de France : le *Mars* et le *Thomas*, du port du Havre ; *l'Aréthuse*, de Nantes...

27 Octobre.

Nous jouissons, en ce moment, d'un magnifique arc-en-ciel lunaire. C'est un phénomène tout sembla-

ble à celui de l'arc-en-ciel solaire. Toutefois, les couleurs du spectre se présentent, dans un ordre inverse.

28 Octobre.

Après une semaine de perpétuelles manœuvres qui ont harassé notre équipage, nous sommes allés mouiller, dans l'anse Bellevue.

J'ai profité de cette relâche, pour visiter les campagnes environnantes. Quelle superbe nature ! C'est une féerie de couleurs. Les vastes champs de cannes à sucre sont actuellement en fleurs. On dirait d'immenses tapis, aux teintes lilas. La verdure des bois et des haies les enguirlande. Le soleil est radieux. Il jette partout sa note de joie et de vie.

Novembre.

Un de nos camarades, le chevalier de Montfort, enseigne de vaisseau, alla passer la journée du premier novembre, dans une riche sucrerie du voisinage.

Il se fatigua, sous un soleil ardent, à en visiter toutes les dépendances. Il fit aussi quelques excès de table.

Le lendemain matin, en rentrant à bord, il se plaignit d'un violent mal de tête, et de vives douleurs dans les reins. Il se fit faire du thé, et le prit dans la grande chambre, avec notre commis aux vivres.

J'étais encore couché. De ma cabine, dont j'avais laissé la porte ouverte, afin de goûter la fraîcheur du matin, j'observai mon jeune et charmant camarade.

Soudain, je le vis pâlir et tomber en défaillance. J'accourus et aidai le commissaire à le soutenir.

Pauvre enfant ! Il revint à lui. Mais, sa jolie figure était déjà toute décomposée et se couvrait, à vue d'œil, des marques de la fièvre jaune. J'avais trop vu, à Saint-Domingue, de malheureux ainsi frappés de la terrible maladie, pour ne pas en reconnaître, de suite, le stigmate fatal !

Je fis appeler le chirurgien, le docteur Bienvenu. Il fit coucher Montfort, qui avait une fièvre violente. A peine étendu sur son lit, il fut pris d'une abondante hémorragie Le sang lui giglait du nez et des oreilles.

— Il faut le saigner, dis-je, tout bas, au docteur. C'est la seule chance de le sauver.

Malgré mes instantes prières, cet âne bâté s'y refusa. J'avais envie de le battre. Il trouva plus commode de décider le transfert du pauvre Montfort, à l'hôpital de la ville.

Cher camarade ! Il ne se méprenait pas sur son mal. Il se savait frappé à mort, loin de sa famille et de sa patrie. Il pleurait doucement en murmurant :

— Ah ! Martinique ! Martinique ! que tu me coûtes cher !

Désireux de faire la campagne des Antilles, il n'avait obtenu que, grâce à des protections, son embarquement sur la *Néréide*.

Il nous fit ses adieux. On le transporta à l'hôpital. Nous ne le revîmes plus. Il mourut le 6 novembre.

Le 4, nous avions repris notre service de croiseur. Le 7, le colonel Faure, commandant la place de Saint-Pierre, demanda à notre commandant un détache-

ment de marins, pour renforcer la troupe qui devait faire une battue, afin de détruire les derniers révoltés. Notre commandant choisit, quatre-vingts hommes d'élite. J'en obtins le commandement, comme étant le plus ancien officier de la *Néréide*.

Les canots du bord nous débarquèrent, dans l'anse de Bellevue.

Nous devions gagner, sans retard, le bourg du Carbet, pour nous mettre à la disposition du colonel Desombrages.

Il était quatre heures et demie de l'après-midi. Le soleil était torride. Après trois quarts d'heure de marche, nous arrivâmes au bourg. Il s'élève au long d'une anse, que domine une riante vallée. Ses maisons sont nichées, dans des bouquets de tamaris et de cocotiers.

Le colonel était logé, dans une de ces demeures. Auprès d'elles, se dressaient les tentes des officiers, et des huttes en feuillages que s'étaient construites les soldats.

Je fus reçu, à bras ouverts. Nous devions partir, dès le lendemain matin.

— Les rebelles, me dit M. Desombrages, ne sont guère plus que 150, mais ils semblent disposés à vendre chèrement leur vie.

Je logeai mes matelots, sous un grand hangard, attenant au presbytère, et fus rejoindre le colonel qui m'avait invité, avec la plupart des officiers.

Le repas, plus copieux que délicat, se prolongea, jusqu'à onze heures du soir.

Alors, je me retirai dans la tente des officiers de la

compagnie des grenadiers de Fort-Royal, et m'étendis sur une natte. Impossible de dormir, à cause des moustiques et des maringouins. Agacé, je me levai, et fus me coucher, auprès du feu de bivouac de la garde avancée. Grâce à la fumée qui écartait les insectes, je pus enfin goûter un profond sommeil.

A trois heures du matin, battit la générale. Nous nous formâmes en colonne, et nous mîmes en marche, précédés par un transfuge qui nous servait de guide. Pistolet au poing, quatre soldats se tenaient prêts à lui brûler la cervelle, à la moindre tentative d'escapade.

Nous remontâmes le vallon du Carbet, et gravîmes les mornes dont la chaîne s'étend, jusqu'au piton de Fort-Royal.

Après six heures de marche, à travers fourrés et broussailles, notre colonne fit halte, sur un signe de notre guide.

Il nous montra, à travers les buissons, une vaste clairière. Autour de deux ou trois cases de bambous, qui abritaient les chefs, les Noirs dormaient à côté de leurs armes. Des sentinelles espacées montaient la garde.

En tout, nous étions quatre cents.

Je fis filer, à droite et à gauche, les deux compagnies de la milice de Saint-Pierre, avec ordre de se rabattre, en demi cercle, pour cerner l'ennemi.

Alors, à la tête de mes matelots et des grenadiers de Fort-Royal, je marchai en avant, à l'abri des fourrés.

Soudain, deux coups de feu partirent. Les senti-

nelles nous avaient aperçus. Les nègres sautèrent, sur leurs armes. Nous autres, sortant de la brousse, nous nous rangeâmes en bataille. Je commandai le feu de salve. L'effet fut foudroyant. Le sol se joncha de morts et de blessés.

A ce moment, Balisier sortit de sa tente. Il portait un uniforme brodé, ceint d'une écharpe tricolore. Rassemblant ses hommes, il commanda un feu de file qui blessa cinq des miens.

Je ripostai par une salve nourrie, et commandai la charge à la baïonnette.

Juste à ce moment, débouchaient les deux compagnies de Saint-Pierre. Pris de front et de flanc, les nègres vinrent, d'eux-mêmes, se jeter sur nos baïonnettes.

Mais, nous les voulions vivants. Une lutte corps à corps commença. Tous ceux que nous pûmes épargner furent solidement garrottés.

Au milieu du désordre, Balisier avait jeté son chapeau, son écharpe et son habit brodé. Ayant pu percer les rangs, il fuyait par la campagne. Nous courûmes après lui. Mais il était le plus leste, et gagnait de l'avance.

Soudain, un ravin de 60 pieds arrêta sa fuite. Brichon, notre maître d'équipage, s'élança pour le saisir.

Balisier, debout au bord de l'abîme, se tira un coup de pistolet. La balle ne fit que lui effleurer la tête. Alors, d'un bond, il se précipita, dans le vide.

La victoire était à nous. De notre côté, il y avait douze hommes blessés légèrement. L'ennemi comptait trente morts. Tout le reste était prisonnier.

Après une heure de repos, nous reprîmes le chemin du Carbet. Au centre, marchaient nos prisonniers, l'air très crâne. Ils savaient, cependant, le sort qui les attendait.

Nous arrivâmes, harassés de fatigue, et mourants de faim. Notre entrée fut triomphale. Les habitants se pressaient sur nos pas, nous tendant des rafraîchissements et des vivres. Ils nous appelaient les libérateurs de la colonie, et le cri de : « Vive le Roi ! » cent fois répété, volait de vallon en vallon, redit par l'écho.

Après un repos bien gagné, une de nos compagnies, renforcée de gendarmes, se mit en marche, sous la conduite du colonel Faure, afin de conduire nos captifs, à la prison de la ville.

9 Novembre.

Dès le matin, ma compagnie, accompagnant les milices, prit à son tour le chemin de la ville. A notre arrivée, M. Désombrages me présenta au colonel, qui eut l'amabilité de me féliciter chaudement et d'attribuer à ma compagnie la plus grande partie du succès.

Alors, nous regagnâmes la *Néréide*.

10 Novembre.

Nous allâmes jeter l'ancre dans l'anse de Belle-Vue. Il s'agissait de donner le dernier coup de grâce, à l'insurrection. Toutes les issues de la ville étaient gardées. Dans toutes les rues, eut lieu une battue générale, tandis que nos canots croisaient sur la baie, pour empêcher toute évasion, par mer.

Plus de cent vagabonds furent arrêtés, dans le but d'être confrontés, avec les fauteurs de la révolte.

Nous reçûmes, le soir, du gouverneur, l'ordre de nous rendre à Fort-Royal, pour y ramener la compagnie de grenadiers miliciens qui avait renforcé la garnison de Saint-Pierre.

Ainsi, se termina notre mission, et notre commandant demanda au comte Donzelot l'autorisation de regagner les Saintes.

Celui-ci nous l'accorda, mais après que nous serions allés à Sainte Lucie porter ses dépêches à lord Cambremer, gouverneur de cette île, et, ensuite, à Saint-Pierre, assister à l'exécution des Noirs, condamnés à mort.

15 Novembre.

Favorisés par une jolie brise, nous cinglâmes donc vers Ste-Lucie. A midi, nous étions près la côte sud de la Martinique, ayant, à l'est, le gros rocher appelé le Diamant.

Un petit sloop vint à passer. Notre pavillon flottait à la corne d'artimon. Il n'arbora pas le sien. Nous lui tirâmes un coup de canon à poudre. Il n'obéit pas à notre semonce. Nous tirâmes à boulet. Aussitôt, il mit en travers. Une embarcation se détacha de son bord. Elle amenait son capitaine. C'était un Français. Il nous expliqua que son pavillon avait été emporté par un coup de vent, et qu'il n'en avait pas de rechange. Il allait aux Saintes, et nous pria de lui en donner un, afin de ne pas être inquiété, par les batteries de la Guadeloupe.

Je saisis cette heureuse occasion, pour envoyer de mes nouvelles à Caroline. A la hâte, je lui écrivis un mot, lui annonçant d'ici huit jours, au plus tard, notre retour certain. Je pressai ma lettre, sur mon cœur, et la confiai au capitaine, le priant de la remettre, lui-même, aussitôt son arrivée.

Il me le promit Je remerciai Dieu de m'avoir procuré une occasion si inopinée de faire parvenir de mes nouvelles, à celle que j'aimais, du plus profond de mon âme.

A six heures du soir, nous étions en face la baie du Carénage, au fond de laquelle se dresse la capitale de l'île. Nous mîmes en panne, et tirâmes un coup de canon, afin de faire venir le pilote. Il arriva, dans une pirogue de nègre. Aussitôt, nous fîmes route, pour le mouillage.

A sept heures, nous jetions l'ancre, dans une baie assez vaste pour contenir facilement trente vaisseaux de ligne.

Sur l'ordre de notre commandant, M. de la Vieuxville se rendit à terre, remettre au gouverneur, milord Cambremer, les paquets du général Donzelot, et l'aviser que nous comptions saluer la place, le lendemain, au lever du jour.

Cette question du salut, à laquelle la politique attache une grande importance, fut réglée sans difficulté, et lord Cambremer envoya son aide de camp saluer notre commandant, à bord de la *Néréide.*

16 Novembre.

Le lendemain, au lever du soleil, nous fîmes un

salut de 21 coups de canon. Il nous fut rendu, coup pour coup.

A 10 heures, en grande tenue, nous descendîmes à terre, pour rendre visite au gouverneur. Il nous invita à dîner, le soir, à six heures. En notre honneur, il avait convié une brillante société. Mais toutes ces ladies, en dépit de leurs riches toilettes, ne valaient pas nos créoles. Le dîner fut d'autant exquis que lord Cambremer avait un cuisinier et un maître d'hôtel français. Il nous avoua qu'il préférait beaucoup nos mœurs affinées et pimpantes, à la taciturnité de ses compatriotes. Son plus grand bonheur était de quitter Saint-Louis, dès qu'il le pouvait, et d'aller passer quelques jours à la Martinique, chez son ami le général Donzelot.

Contrairement à la mode anglaise, les ladies ne s'éclipsèrent pas au moment du dessert, ce qu'elles font habituellement, pour permettre aux messieurs de se livrer, plus à l'aise, aux excès de l'ivrognerie. Sans doute, les toasts, en l'honneur des Rois de France et d'Angleterre, furent nombreux. Sans doute, nous bûmes ferme, mais la soirée conserva, jusqu'au bout, un cachet de scrupuleuse décence.

Le 18, à 3 heures du matin, nous mîmes à la voile, pour la Martinique, afin d'assister à l'exécution des nègres. Elle devait avoir lieu, à St-Pierre, où nous arrivâmes, entre 10 et 11 heures.

Le soir, le bateau du Roi, le *Railleur*, arriva de Fort-Royal, nous apportant les ordres du gouverneur.

Quelle déception ! Au lieu de rentrer aux Saintes,

après l'exécution, il nous faudrait aller croiser, sur la côte septentrionale de la Guadeloupe. On y avait aperçu quelques forbans que nous aurions à arrêter.

Ce contre-ordre me consterna. Dire que j'avais écrit, à Caroline, notre prochaine arrivée! Quelle déception elle allait avoir ! Qu'allait-elle penser, en voyant les jours passer, elle qui, sûrement, comptait les heures ! Lettre fatale ! Combien je déplorais de l'avoir écrite ! J'aurais donné tout au monde, pour pouvoir passer un seul mot à ma bien-aimée, et lui expliquer le contretemps qui venait retarder notre rapprochement.



Le 19, au matin, nous nous approchâmes de la ville, à une demi-portée de canon, et nous mîmes en panne.

C'était le jour de l'exécution. Les prisonniers avaient été jugés. Beaucoup avaient pu justifier qu'ils avaient été entraînés de force. 66 seulement avaient été condamnés.

Sur la plage, se dressaient une haute potence et deux échafauds. La foule immense était retenue à distance par un cordon de troupes en armes. On avait fait venir tous les nègres de la ville, et un grand nombre d'esclaves des habitations, afin de leur inspirer un salutaire exemple.

A six heures dix minutes, s'éleva un pavillon bleu. Nos canonniers se mirent à leurs pièces, la mèche allumée, prêts à faire feu au premier mouvement tumultueux.

A sept heures un quart, arrivèrent les 66 condamnés. Ils étaient escortés d'une forte garde. Plusieurs

ecclésiastiques les assistaient. Tous marchaient d'un pas ferme.

Les bourreaux, armés de fouets, et munis d'un fourneau de braise ardente, montèrent sur le premier échafaud. 37 condamnés y furent amenés, l'un après l'autre, fouettés, et marqués au fer rouge, pour la vie. Ce fut le premier acte, et combien long ! de la lugubre tragédie. Avec nos lunettes, nous en suivions les moindres détails.

Alors, 22 rebelles furent amenés au pied de la potence. Pour tout costume, ils avaient un petit caleçon, et un bonnet de coton blanc.

Le premier, qui fut remis au bourreau montra un grand courage, et monta, sans la moindre défaillance, sur l'échelle fatale.

Nous vîmes très bien qu'il haranguait la foule.

— Mes amis, regardez-moi, leur avait-il dit, d'une voix ferme. Je vais vous apprendre à mourir.

Le bourreau lui abattit le bonnet sur les yeux, et le lança dans l'éternité.

21 de ses compagnons furent pendus, avec cette même formalité. En quelques minutes, ils avaient tous cessé de vivre.

Sept condamnés restaient : les plus coupables. Outre leur crime de rébellion, ils avaient à expier le massacre de leurs maîtres, commis dans l'habitation, avec d'atroces raffinements de cruauté.

Ils montèrent sur le second échafaud, furent enchaînés et assis sur une sorte de fauteuil. Le bourreau leur coupa le poignet, et leur trancha la tête d'un coup de coutelas.

Ce supplice de la décapitation est infiniment plus redouté des nègres que celui de la potence. Dans leur âme, subsiste toujours un vestige de leurs anciennes superstitions. Ils sont persuadés que si leur corps reste entier, leur mort n'est que momentanée, et ils ressuscitent, dans leur pays natal. Ils croient, au contraire, que s'ils sont décapités, leur tête demeure là où elle a été tranchée. Quant à leur corps décapité, il revient, en Afrique, au milieu de leurs parents et amis. Cette perspective les épouvante.

A dix heures, tout était enfin fini. Le souvenir de cet horrible spectacle et l'idée de partir pour la Guadeloupe avaient imprégné mon âme, d'une infinie tristesse.

Après deux navrantes heures de calme plat, une brise inopinée nous conduisit enfin en face un amas de montagnes chaotiques, séparées par des précipices sans fond. C'était l'île de la Dominique. Nous étions au 20 novembre.

A six heures du soir, le calme nous reprit. Le lendemain, seulement, au point du jour, nous étions devant les Saintes.

Tandis qu'au long de ses rives, la *Néréide* glissait, comme un bel oiseau, je contemplais douloureusement ses hautes montagnes qu'éclairait un radieux soleil.

Je me disais :

— Caroline est dans son belvédère... Elle aperçoit la *Néréide*... Elle est au comble de la joie. Dans quelques instants, cette joie va se transformer en une intense douleur.

J'aurais voulu que la *Néréide* suspendît sa marche. Voici la baie du Mouillage. Hélas ! nous la franchissons. Nous cinglons vers le large.

Caroline, maintenant, pleure. Oh ! quelle torture !...

Arrivés en vue de la Guadeloupe, nous fûmes repris par le calme.

Le 22, quelques risées nous permirent de gagner la Basse-Terre, et de mouiller à quelques encablures du rivage.

De bonne heure, je descendis à terre. La première personne que je rencontrai, sur la promenade publique, fut le colonel d'Anthouard. Je ne l'avais pas revu, depuis notre premier voyage aux Saintes. Je dus accepter son invitation à déjeuner. Aussitôt que je pus quitter son hospitalière demeure, je fus frapper à la porte de M. de Lardenoy.

Je trouvai le général en robe de chambre de basin. Il était en train d'écrire.

— Mais, c'est mon ami Fréminville ! Ah ! que je suis heureux de vous revoir. Enfin, la voici revenue, chez nous, la *Néréide*, cette vraie frégate *royale* et *royaliste*. Je l'attendais avec impatience. Nous avions besoin d'elle et de ses braves officiers. Et votre commandant ? Comment se porte-t-il ? Je vais le voir, j'espère. Je vais tous vous voir, et vous allez tous dîner, aujourd'hui, avec moi.

J'assurai Son Excellence que le commandant et tout l'état-major n'allaient pas manquer de venir bientôt lui présenter leurs devoirs. Mais, j'étais si impatient de le voir que j'avais devancé mes camarades !

L'excellent général parut très touché. Il me parla, très familièrement, de notre expédition de St-Barthélemy et de la révolte du Carbet. J'entrai dans tous les détails de ces événements. Mon récit fut soudain interrompu, par l'arrivée des officiers de la *Néréide.*

A cinq heures du soir, une table de cinquante couverts nous attendait. Tout le personnel, attaché au gouvernement, nous fit fête : le respectable chevalier de la Morandière, le chevalier de Lajard, le capitaine Chauvin... Mme de Lardenoy nous combla des plus aimables prévenances.

Un bal très brillant termina cette délicieuse soirée.

Le lendemain, 15 novembre, à onze heures, j'allai prendre le colonel d'Anthouard. Il devait me conduire chez M. Coussinblanc. Ce créole habitait une charmante maison de campagne, assise au pied des hauteurs qui dominent la ville, juste en face le morne de la Soufrière.

Nous suivîmes le bord d'une fertile vallée, du plus riant aspect. Le chemin était bordé de thunberjia en fleurs, et d'une espèce d'agave au feuillage plein de fraîcheur.

Franc, spirituel, instruit, M. Coussinblanc nous reçut, avec l'affabilité qu'il aurait témoignée à des amis d'enfance. Il nous fit voir ses superbes collections de minéralogie, et plus de 300 dessins de sa composition, représentant les différents sites de la Guadeloupe.

A cinq heures, on se mit à table. Animée par les spirituelles saillies de Mme Coussinblanc, la conversation prit, de suite, la plus charmante tournure.

Tandis que nous étions à table, le volcan, au pied duquel nous étions, fit entendre à différentes reprises des détonations aussi fortes que celles de vingt pièces de canon réunies. Nos convives n'y prêtèrent à peine attention, tant ils étaient blasés, à ce sujet !

Il était fort tard, quand je rentrai en ville, avec M. d'Anthouard. Depuis longtemps, la nuit était venue. Mais l'air était d'une exquise douceur. Le sentier que nous suivions était parfumé par les émanations des thumbergia, des citronniers et des goyaviers en fleurs. Autour de nous, voltigeaient des milliers d'étincelles : c'étaient des lampyres et des tocupins lumineux. Oh ! les belles nuits des contrées tropicales. On ne pourrait les comparer à celles d'Europe, si mornes, si froides, si inodores, si sombres !

Ne pouvant nous arracher au charme de cette soirée, nous fîmes un détour qui nous conduisit chez le gouverneur. Notre commandant s'y trouvait, avec la plupart des officiers de la *Néréide*. Très tard, tous ensemble nous rentrâmes à bord.

Le lendemain, vers midi, je me présentai chez Mme Coletta, de la part de Mme C*** qui m'avait remis une lettre d'introduction.

Mme Coletta, femme d'un riche négociant retiré des affaires, habitait une fort belle maison, à l'extrémité du Cours.

Elle me combla de prévenances, et me fit mille questions, sur ses amies des Saintes. J'y répondis, avec d'autant plus de plaisir qu'aucun sujet ne pouvait m'être plus cher. Devant moi, suspendu au mur du salon, était un portrait de Caroline.

Je n'en pouvais détacher les yeux. Mme Coletta s'en aperçut :

— Vous avez beaucoup vu, aux Saintes, me dit-elle, en souriant, l'original de ce portrait. Quelle est douce et bonne ! Caroline. Je l'aime comme si c'était ma fille. Mais, prenez garde ! ses beaux yeux ont déjà fait plus d'une blessure profonde.

— Je le crois facilement.

Je ne sais trop sur quel ton je fis cette réponse, tant mon cœur était préoccupé !

Devinant mes sentiments, Mme Coletta, moitié riante, moitié sérieuse :

— Allons ! avouez-le. Vous n'avez pu voir impunément Caroline. Mais, pourquoi cette mine si longue ! Dites-moi tout. J'ai, auprès d'elle, quelque crédit. Est-ce que je puis vous servir ?

— Oh ! oui. Je voudrais tant faire savoir à Mme C*** que mon retour aux Saintes est différé.

— Que n'êtes-vous venu hier ! Une goëlette est justement partie pour les Saintes. Je connais son capitaine. Il se serait volontiers chargé de votre lettre. D'ici huit à dix jours, il n'y a désormais aucune occasion.

Ces paroles me glacèrent. Quelle fatalité ! d'avoir cédé aux instances du colonel d'Anthouard, et d'être allé dîner chez mon ami Coussinblanc.

Je ne pus, dès lors, secouer ma tristesse, en dépit de la politesse de Mme Coletta. Je dus rester à dîner, chez elle, mais aussitôt que la bienséance me le permit, je pris congé de mes hôtes, et retournai à bord.

En y arrivant, j'appris que le gouverneur avait

envoyé ses instructions, au sujet de la chasse que nous devions faire aux forbans. On supposait que ceux-ci croisaient au nord de l'île.

25 Novembre.

A sept heures du matin, ce jour-là, nous mîmes à la voile. Nous fouillâmes toutes les côtes. Vaines recherches !

Dans l'après-midi du 29, nous repassâmes sous les Saintes. Ce fut pour moi un renouveau d'angoisse. Que pensait ma pauvre Caroline, en voyant ainsi la *Néréide* passer, près d'elle, sans s'arrêter, alors que je lui avais annoncé si nettement notre retour ? Sûrement, elle était plongée dans la plus vive douleur et j'en redoutais les suites.

Enfin, nous nous éloignâmes et atteignîmes les rives de la Dominique.

1er Décembre.

Pour la quatrième fois, nous voici dans la baie de Fort-Royal.

Notre commandant est allé rendre compte au gouverneur, le comte Donzelot, du résultat négatif de nos recherches, et lui a demandé l'autorisation de retourner aux Saintes, afin d'y radouber nos embarcations. Le soleil de la zône torride en a ouvert toutes les coutures. Elles font eau comme des écumoires.

Notre requête a été agréée.

Nous appareillâmes, le lendemain. La brise était fraîche. A midi, nous étions devant St-Pierre. Alors,

nous doublâmes le Coffre-à-Morts. C'est une colline escarpée, située entre la ville et le bourg du Prêcheur. Elle a la forme d'un cercueil. D'où, son macabre vocable.

A quatre heures du soir, nous avions atteint l'île de la Dominique, et longions ses vallées profondes que dominent des escarpements chaotiques, souvenirs de très anciennes convulsions volcaniques.

Le 4 décembre, à 7 heures et demie du matin, nous entrions dans la rade de la Basse-Terre. Je courus chez Mme Coletta, espérant y trouver des nouvelles de ses amies des Saintes. Depuis deux jours, Mme Coletta et son mari étaient à la campagne, dans une habitation qu'ils possèdent à 3 lieues de la Basse-Terre.

Tout déconfit, je traversai la place publique, quand je rencontrai le chevalier de la Morandière. Il m'emmena au Gouvernement. Le général Lardenoy m'accueillit, comme il aurait accueilli son fils.

Bientôt, tout l'état-major m'y rejoignit. Nous y passâmes la fin de la soirée, tandis que notre équipage s'occupait à renouveler notre provision d'eau.

C'était la seule corvée qui nous restait à faire, avant de repartir enfin pour les Saintes.

CHAPITRE X

Caroline au tombeau

Départ pour les Saintes. — Arrivée en rade. — Je cours chez Caroline. — Tout est clos. — Je fais fuir le petit nègre de Caroline. — Je reprends ma course. — Le cimetière. — Tombe fraîche. — Caroline au tombeau. — Je tombe inanimé. — Grave maladie. — Mon cœur est mort ! — Le récit de Marguerite. — La dépouille de Caroline. — Les deux cocotiers. — Le souvenir de nos amours.

Décembre.

Le 6, nous partons enfin pour les Saintes. Le temps est beau, la brise fraîche, la mer un peu clapoteuse. Nous courons quelques bords, dans le canal qui sépare ces îles de la Guadeloupe. A midi, nous entrons dans la rade de la Terre-d'en-Haut, et jetons l'ancre dans l'emplacement même où nous avions déjà mouillé deux fois.

Aussitôt nos voiles serrées, je me fais conduire à terre, à force de rames, par le canot-major. Je saute sur la grève, en face la maison de notre ami Rougemont. Sans traverser le bourg, je coupe au plus court, par la plaine qui sépare l'anse du Fond-Curé de la Grande Anse.

Rougemont était à sa fenêtre. Je l'ai su plus tard. Il m'appela à grands cris. Je ne l'entendis pas.

Tout d'un trait, je gravis le morne Morel. Baigné de sueur, j'arrive à l'orée de l'avenue de palmistes qui précède la maison de ma fiancée.

Personne au devant de moi ! Personne à m'attendre ! Je cours encore plus vite. J'arrive en face de la maison. Toutes les fenêtres sont closes.

Je frappe à la porte. Personne ne répond.

— Ouvrez ! C'est moi.

Le silence seul succède aux coups répétés du marteau.

Mon cœur se serre.

A cette heure, je le sais, tous les esclaves sont aux champs. Mais, il y en a bien un, au moins, à garder l'habitation.

Je me dresse sur la pointe des pieds, pour regarder pardessus la palissade de bambous qui environne le jardin.

Enfin ! Voici un jeune nègre. Je le reconnais. Justement, il est attaché au service de Caroline.

Je l'appelle. Il m'entend, me regarde, me reconnaît, et s'enfuit à toutes jambes, au fond d'un bosquet de poincillade.

Je l'appelle à nouveau, dix fois, vingt fois. Il ne me répond toujours pas. Cette étrange attitude redouble mon angoisse.

Soudain, un trait de lumière me traverse l'esprit.

— Que je suis sot ! Ces dames, évidemment, sont à l'anse Craven, chez la nourrice de Caroline. Est-ce étonnant qu'une idée si simple, si évidente, ne me soit pas venue plus tôt ! Allons les-y surprendre !

En hâte, insensible à la chaleur et à la fatigue, je

reprends ma course. Je redescends le morne Morel. Je passe au bord du Grand-Etang.

Sur ses rives qui en baignent le pied, voici, ouvert à tout venant, le cimetière de l'île.

Tiens! une tombe toute fraîche. Le gazon commence à lever. Mes yeux se lèvent vers la croix. J'y lis cette épitaphe :

Caroline C***
décédée le 30 novembre 1822.
Priez pour elle !

Je suis fou! Mes yeux me trompent. Pourtant, l'aspect désolé de l'habitation, les persiennes closes, le nègre qui s'enfuit...

Le voile se déchire. L'évidence m'accable. Je pousse un cri, et tombe inanimé sur la tombe de celle dont je croyais cueillir le baiser d'amour.

L'excellent Rougemont avait fait courir, après moi. Ce fut Callot, le pilote en chef des Saintes, qui me trouva, le premier. Bientôt, le rejoignirent plusieurs personnes du bourg.

J'étais toujours inanimé. On me porta chez le pilote. J'y restai plusieurs jours en proie à une fièvre qui mit mes jours en danger.

Enfin, les bons soins, la jeunesse prirent le dessus. Physiquement, j'étais guéri. Au moral, mon mal était sans remède. Mon cœur était mort, bien mort, pour toujours.

Aussitôt que je pus me traîner, je me rendis chez Marguerite. Voici son récit. Je veux l'écrire, sans plus de retard.

Aussitôt après mon départ, Caroline tomba dans une profonde mélancolie. Sa sœur, pour la distraire, lui proposa d'aller passer une quinzaine, à la Pointe-à-Pitre. Elle refusa. Elle disait, qu'aux Saintes, le temps s'écoulerait moins lentement que partout ailleurs.

La réception de ma fatale lettre du 1er novembre lui causa une grande joie. Dès lors, chaque jour, et bien des fois par jour, elle montait au haut du belvédère. Elle y restait des heures, espérant toujours voir la *Néréide* arriver aux Saintes à pleines voiles.

Hélas ! elle la vit. Elle la vit, quand nous passâmes, venant de la Guadeloupe.

Son cœur s'emplit d'un immense bonheur. Ce bonheur fut un éclair. Au lieu d'entrer dans la baie, la frégate passa outre, et disparut bientôt derrière les montagnes.

Pendant trois jours, sa douleur fut inconsolable. Alors, se répandit, aux Saintes, la nouvelle que nous allions, du côté de l'anse à Bertrand, à la recherche des pirates.

Cette nouvelle rendit à Caroline un peu d'espoir. Mais cet espoir se dissipa bien vite.

Caroline ne voulut plus sortir que pour aller, chaque jour, accompagnée d'une mulatresse, jusqu'au sommet du Morne à Mire, situé à l'entrée de la baie. C'est, de ce point, qu'on découvre l'horizon le plus étendu.

Elle y restait, des heures, ses beaux yeux fixés sur le large.

Quand le soleil s'était éteint dans la mer, elle

reprenait, chaque jour plus triste, le chemin de l'habitation.

Le 29 novembre, le cœur fragile de Caroline reçut le dernier coup.

Voici une frégate, tout là-bas. Elle grandit. Elle ressemble à la *Néréide*. Plus de doute ! C'est elle.

Quelle ivresse !

O mon Dieu ! Cette fois encore, au lieu d'entrer dans la baie, elle passe, elle s'éloigne. Ce n'est plus qu'un point. Elle a disparu, sous les hautes terres de la Dominique.

Persuadée que nous voguions vers l'Europe, Caroline passa la nuit dans les crises du plus terrible désespoir.

A l'aube, quand tout le monde dormait encore, elle se leva sans bruit. Elle gagna la baie du Marigot. A l'endroit même où les nègres m'avaient retiré, quelques mois auparavant — je pleure en écrivant ces lignes — elle se jeta dans les flots.

Le soir, sur la plage, on retrouva la *Perle de l'île*. Elle était vêtue d'une robe blanche, ornée d'une ceinture de soie verte. Elle avait de petits souliers de la couleur de sa ceinture. Ses beaux cheveux étaient encore retenus, par un riche peigne de vermeil, garni d'émeraudes. Sa main, posée sur son cœur, serrait un petit mouchoir et les quelques lettres que je lui avais écrites.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Vous avez eu pitié d'elle !

Deux jours après cette catastrophe, Mme C*** folle de douleur quittait les Saintes, pour la Pointe-à-Pitre.

Six jours plus tard, arrivait la *Néréide*. Ce fut Marguerite qui ensevelit ma bien-aimée. Lorsqu'elle m'eut conté ces douloureux détails, elle me fit voir les derniers vêtements qu'avait portés ma fiancée. Son intention, me dit-elle, était de me les faire parvenir en Europe, si je ne revenais pas aux Saintes. Elle me les offrit. Je couvris de baisers les chères reliques, mais sans pouvoir verser une larme. Sous mes paupières, la source en était tarie.

Je l'emportai, avec moi, la chère et frêle dépouille, à l'exception du peigne d'émeraude, que je laissai à Marguerite.

Caroline repose sur les bords du Grand Etang, au côté droit du cimetière.

Les jeunes filles aiment à semer sa tombe des fleurs les plus belles.

Mon ami Rougemont a fait planter, à la tête de la fosse, deux jeunes cocotiers.

Au plus élevé on a donné mon nom. L'autre porte celui de Caroline.

Le souvenir de nos amours et de leur fin tragique vivra longtemps dans la mémoire des habitants des Saintes.

CHAPITRE XI

Retour en France

Inguérissable douleur. — Ordre dé départ. — Escale à la Guadeloupe. — La fête du Roi. — Départ de la Guadeloupe. — Dans la baie de Saint-Thomas. — Chez le gouverneur. — Un amiral ami des verres de punch. — A Saint-Louis ; je fais de la diplomatie avec les chefs Noirs. — San Yago de Cuba. — Chez Son Excellence dom Alvar de Casa, major. — Contraste de civilisations. — Réception espagnole. — Escale à la Basse-Terre. — Chez M[me] Coletta. — Une amie de Caroline. — Une invitation chez la baronne d'Orcet. — Mœurs créoles. — Je sauve une jolie baronne de la morsure d'un serpent. — Chambre de jeune fille. — Départ pour la France. — Superbe convoi. — Arrivée à Brest (8 juillet 1822).

Décembre 1822.

La fin de mon séjour aux Saintes se passa chez le pilote Callot : mon état de langueur et d'abattement me rendant tout service impossible.

Souvent, les soins si sincères et si touchants dont j'étais comblé, chez ce brave homme, me devenaient eux-mêmes importuns. Alors, je m'esquivais, comme un écolier en faute. J'allais errer, seul, des heures entières, par les bois, les grèves et les mornes que tant de fois nous avions parcourus ensemble. Je finissais toujours par arriver chez la bonne Marguerite. Je trouvais une espèce de consolation, à l'enten-

dre parler de celle que j'avais tant aimée, et à unir aux siens mes regrets et mes souvenirs.

Consumé par mon intense tristesse, j'aurais fini par succomber, si nous avions prolongé notre séjour sur le théâtre de mes malheurs.

La nouvelle du retour aux Antilles du général Bergeret, et l'ordre de rejoindre son pavillon furent pour moi une diversion salutaire.

Nous nous préparâmes donc à quitter les Saintes. J'allai faire mes adieux au tombeau de Caroline, à



Tombeau de Caroline

(*d'après Fréminville*)

Marguerite et à tous mes amis. Après quoi, je restai à bord où, malgré mon état de dépérissement, je voulus aussitôt reprendre mes fonctions.

Janvier 1823.

Le 4, vers 9 heures du matin, nous fîmes voile vers la Guadeloupe, où nous voulions faire de l'eau, avant de retourner à la Martinique. La brise était assez forte et belle. En 48 minutes, nous traversâmes le canal des Saintes, et arrivâmes à la pointe du Vieux Port.

A onze heures, nous jetions l'ancre, en rade de la Basse-Terre.

Aussitôt notre navire établi sur ses amarres, je descendis à terre, avec notre commandant et quelques officiers, pour aller saluer M. de Lardenoy.

Arrivé au bout du Cours, je quittai mes camarades, pour me rendre chez Mme Coletta. J'avais le cœur profondément serré. Je sentais que notre entrevue allait être si douloureuse ! Pourtant je la désirais. D'une main tremblante, je sonnai à sa porte. Le domestique qui vint m'ouvrir m'apprit que ses maîtres n'étaient pas encore revenus de la campagne.

A pas lents, je m'acheminai vers le Gouvernement. Malgré tous mes efforts de volonté, le bon M. de Lardenoy fut frappé de l'altération de mes traits. Je le compris à l'expression de son regard et à son empressement plus affectueux que jamais.

Il nous invita à dîner. Je m'excusai.

— Entendu ! pour aujourd'hui, me dit-il. Mais, demain, c'est la fête du Roi. Pas de raison qui puisse vous empêcher de venir tirer la fève, et boire à la santé de Sa Majesté. Ventrebleu ! mon ami, eussiez-vous cent fois la mort dans le cœur, une pareille santé doit vous ressusciter. Je compte donc sur vous. Vous

laisserez le chagrin, à bord de votre frégate, car le jour des Rois, un royaliste doit rire, *quand même.*

Le lendemain, vers cinq heures du soir, nous nous rendîmes à l'hôtel du Gouvernement. Il y avait brillante compagnie. Le bon général était rayonnant, en grand uniforme, et tout chamarré de décorations.

Mme de Lardenoy eut la fève. On applaudit avec enthousiasme. Elle choisit, pour roi, le général Vatable, commandant les forces militaires de la colonie. On porta beaucoup de santés. On rit. On chanta, suivant l'usage, des chansons royalistes dont les refrains étaient repris en chœur.

Quand on se leva de table, les convives qui avaient besoin de respirer l'air frais d'une belle soirée des Antilles se répandirent, par groupes, dans les jardins.

Moi, j'avais hâte de me retrouver seul. Je gagnai la grille, et m'en fus errer dans les allées de palmistes qui bordent la pelouse. Arrivé à leur extrémité, je gagnai la campagne.

Parvenu au Champ d'Arbaud, je vis de grosses lumières voltiger au-dessus du sol. C'était des cucujes ou taupins lumineux. Mais pourquoi ces bestioles tournaient-elles autour d'un point fixe? Je m'approchai De jolies jeunes filles s'amusaient à faire voleter, au bout d'un fil, ces petits phosphores vivants, tout comme font, avec les hannetons, les enfants de France.

Je rentrai à l'hôtel du Gouvernement. Le bal battait son plein. On dansait dans le grand salon. Quelle joie ! que de riches parures ! que de jolies femmes !

Si Caroline eût été là, elle aurait éclipsé toutes ces charmantes créoles. Au lieu d'être le plus séduisant ornement d'un bal, elle gît inanimée, au fond d'un tombeau ! Je m'enfuis, les yeux pleins de larmes.

Notre équipage ayant achevé de faire la provision d'eau, nous quittâmes la Guadeloupe, le lendemain, 6 janvier.

Le 8, nous étions dans la baie de Fort-Royal, à côté de la frégate *l'Hermione*, portant le pavillon du contre-amiral Bergeret. Il était remis de sa frayeur et nous combla d'éloges.

Sur les entrefaites, nous reçûmes l'ordre de partir, pour St-Domingue.

Le Roi avait appris que la population noire de l'île s'exaspérait, de plus en plus, contre les mulâtres. Ces derniers tenaient alors les rênes du gouvernement. Regrettant la domination des Blancs, les nègres étaient prêts à se soulever. Ils imploraient le secours de la France.

Notre mission était de communiquer avec quelques chefs noirs, de nous assurer de la situation, et de profiter des circonstances pour recouvrer cette métropole de nos colonies d'Amérique.

Nous partîmes, le 18 janvier, à 6 heures du matin. Le 19, au matin, apparurent les Saintes et leur vue raviva toute ma douleur.

Le 22, à deux heures de l'après-midi, nous arrivions dans la baie de Saint-Thomas. Le soir, je descendis à terre, et me promenai sur une belle plage, bordée de buissons. Il faisait un temps délicieux. Dans l'air, volaient de grands papillons bleus.

Le lendemain, au lever du soleil, nous saluâmes la place de 21 coups de canon. Ils nous furent rendus, coup pour coup. A dix heures, je descendis en ville. J'étais chargé, par notre commandant, de rendre visite au gouverneur. C'était un vieil amiral qui ne dégrisait pas. Du plus loin qu'il m'aperçut, il courut à moi, me serra dans ses bras, m'appelant, en mauvais français, son bon ami, son cher ami, comme s'il m'avait toujours connu. Après cette première effusion, il m'entraîna par la main, à travers une longue suite d'appartements, jusqu'à son cabinet. Un immense vase d'argent ciselé trônait sur un superbe guéridon d'acajou. Ce vase était rempli de punch froid, suivant l'usage des Antilles, et restait là en permanence. Le gouverneur, se promenant de long en large, ne passait jamais devant le vase tentateur, sans y puiser un verre.

— Dans ce diable de pays, me dit-il, j'ai toujours la gorge sèche comme l'enfer ! Je suis obligé de l'humecter.

Ce disant, il me versa une rasade, puis une seconde, puis une troisième.

Entre temps, je voulus expliquer l'objet de ma visite qui était relative aux bateaux corsaires, et à des navires français relâchés à St-Thomas. Impossible !

— Il est trop tard, pour parler sérieusement, m'objecta-t-il. Il ne nous faut plus songer qu'à boire. Dans ce pays, en raison de la chaleur, il est très malsain de s'occuper d'affaires, après neuf heures du matin. Je n'obtins... qu'une invitation à dîner, pour tout l'état-major.

En descendant l'escalier, je rencontrai le secrétaire de Son Excellence, et lui contai notre entrevue bachique. Il se mit à rire.

— L'amiral, me dit-il, est un vieux brave. Il a de splendides états de service. Mais il n'y est plus. Son esprit est affaibli par l'âge et la boisson. On ne lui parle jamais d'affaires. Je vous donnerai tous les renseignements dont vous avez besoin.

A six heures, le soir, nous descendîmes à terre. Sans doute, pendant le reste de la journée, on avait copieusement baptisé le punch du vieil amiral, car il avait quelque peu retrouvé ses esprits.

Il nous reçut fort dignement. Aux colonies, les dîners suédois et danois se ressemblent. Comme à Saint Barthélemy, la table était somptueusement servie. Les cristaux étincelaient. Chaque convive avait cinq verres à patte. L'usage des serviettes n'existait pas plus qu'à Saint-Thomas. Au cours du repas, il faut avaler force rasades de madère, et chaque fois porter quelque santé. Après le dernier service, on enlève la nappe. Le dessert est servi sur un tapis de drap. Alors, paraissent les vins de France, particulièrement le champagne.

En se levant de table, tous les convives se donnent des poignées de main et passent au salon prendre le café. Les cigares s'allument. Les dames ne s'en formalisent pas, et restent à causer.

L'île de St-Thomas est moins une colonie agricole, qu'un port franc. Souvent, elle abrite, en même temps, plus de deux cents gros navires, et une infinité de

petits. Elle est le refuge des corsaires de toutes les nations.

La ville, située au fond d'une baie, est entourée de collines qui se dressent en amphithéâtre. La chaleur y est étouffante. Les maisons, en pierre et en briques, sont d'aspect confortable. Du sommet des hauteurs, tombent des ruisseaux limpides qui s'écoulent jusqu'au rivage.

Le 27 janvier, nous arrivâmes dans la baie de Saint-Louis. Elle nous avait été signalée, comme un des points où les nègres étaient disposés à servir les intérêts de la France. Nous tirâmes un coup de canon, en hissant au mât de misaine, un pavillon blanc à croix rouge. Braquant nos longues-vues sur la ville, nous attendîmes une réponse. Elle ne vint pas. Nous tirâmes un second coup de canon. Un pavillon blanc s'éleva, du fort de la Compagnie. C'était le signal convenu.

Cependant, notre commandant redoutait un piège. Je m'offris pour tenter l'aventure. Qu'est-ce que je risquais ? La mort ? Elle serait la bienvenue.

Du reste, était-elle à redouter ? Qui oserait me tendre un guet-à-pens, en face de la *Néréide*, dont l'artillerie pouvait foudroyer toute la ville ?

Convaincu par ce raisonnement, notre commandant fit mettre à la mer le canot-major, muni de ses espingoles. Son équipage fut bien armé de fusils et de pistolets. Je fis ramer vers la ville.

Bientôt, je m'aperçus que le pavillon blanc arboré sur le fort de la Compagnie avait été transporté, au fond d'une anse. On l'agitait, comme pour nous appe-

ler. Je compris la sagesse de cette mesure, dont le but était de dissimuler notre entrevue aux mulâtres. Je me dirigeai donc de ce côté. Dix à douze nègres, sans armes, vêtus de beaux uniformes, se tenaient sur le rivage. L'un d'eux, en costume écarlate, orné d'épaulettes à gros grains d'or, me fit signe d'aborder, en agitant son mouchoir. Je sautai sur la grève, après avoir commandé à mes hommes de faire feu, à mon premier cri. Le général nègre me salua, avec une extrême politesse, s'informant du nom de notre frégate, de son commandant et de sa destination.

L'ayant renseigné, j'entrai en matière, lui demandant si les négres de St-Domingue étaient vraiment désireux de rentrer. sous la domination du roi de France, tout en conservant leur liberté individuelle.

— C'est le vœu unanime, me répondit-il. Le gouvernement de Sa Majesté Louis XVIII est respecté, dans tout l'univers, à cause de sa modération et sa sagesse. En nous donnant à lui, nous avons donc le ferme espoir qu'il observera religieusement les articles du traité qu'il a, lui-même, proposé au peuple de St-Domingue, lors de l'ambassade de M. de Fontanges, en 1816. Si ce traité n'a pas été respecté, c'est par suite de la malveillance des mulâtres, des discours de quelques révolutionnaires blancs, et surtout des déclamations du fameux Billaud-Varennes.

Je le félicitai de ses bonnes dispositions. Tranchant du diplomate, je l'assurai qu'il pouvait avoir pleine confiance en la parole du Roi, et que si les nègres respectaient le traité de 1816, personne en France ne songerait à rétablir l'esclavage.

— Si le Roi, ajoutai-je, ordonnait un armement pour arriver à ce but, pourrait-il compter sur la coopération efficace et sincère de la population noire ?

— Oui, tous les nègres se lèveront en masse. Mais, il ne faudrait pas manquer le coup. Une escadre d'au moins six vaisseaux de ligne, autant de frégates, 10.000 hommes de troupe, un peu de cavalerie et d'artillerie seraient nécessaires.

J'aurais vivement désiré savoir de quelles forces pourrait disposer, de son côté, la République haïtienne de St-Domingue Le général nègre ne put me fournir que des renseignements vagues, s'offrant de me les préciser, d'ici huitaine.

Malheureusement, nous ne pouvions revenir.

Durant cette importante conversation, nous nous promenions, de long en large, sur le rivage. Nous ne pouvions la prolonger. Un mulâtre aurait pu nous apercevoir Le général nègre s'excusa, pour cette raison, de ne pas m'inviter à venir me rafraîchir. Il fit porter, à mes hommes, quelques douzaines d'oranges. Heureux de ma mission diplomatique, je lui serrai la main, et rembarquai dans mon canot qui, en quelques minutes, nous ramena à la *Néréide*.

Février 1822.

Le 1er février, au matin, nous arrivâmes en rade de San Yago de Cuba. Cette rade est environnée de bois, ainsi que de mornes qui sont le commencement de la chaîne des montagnes de cuivre.

A dix heures, nous donnions dans la passe que domine le fort Morro — fort considérable, délabré,

surmonté d'un donjon carré qui remonte à la fondation de la ville [1], c'est-à-dire au xv[e] siècle. Mal vêtus et mal équipés, quelques soldats espagnols nous regardèrent curieusement passer.

Nous étions à peine établis sur nos amarres, que le gouverneur dom Alvar de Casamayor nous envoya complimenter, par un de ses aides de camp. A 3 heures, descente à terre, en grande tenue, et visite à Son Excellence, dont le palais est situé à l'extrémité de la ville. Je fus frappé de l'air antique de San Yago. Des rues tortueuses ; des maisons hautes et sombres de style gothique. On se serait dit dans une vieille cité d'Europe. Seule, la cime élancée des palmiers, verdoyant pardessus les murs des jardins, rompait l'illusion.

En dépit des apparences, nous étions dans un monde tout nouveau, mais dans ce monde, datant d'hier, se dressait, étrange contraste ! une cité de trois siècles, fondée par le père de Colomb.

De ce port, en 1517, était parti le capitaine Hernandez de Cordoue, le découvreur du Mexique. Deux ans après, c'était Fernand Cortez qui, avec 600 hommes, 18 chevaux et 4 ou 5 pièces d'artillerie, avait cinglé, de cette rade, monté sur quelques mauvaises caravelles, à la conquête d'une des plus vastes et des plus belles contrées de l'Amérique.

Les grands noms de Cortez, de Diègue-d'Alvarade, de Grijalva, me dansaient dans la mémoire, tandis

1. Son fondateur fut Barthélemy Colomb, premier gouverneur de Cuba, père de Christophe Colomb.

que nous allions, par les rues pittoresques de San Yago. Il me semblait voir ces braves enfants de la Castille, avec la fraise empesée, la toque à plume, la cuirasse d'acier poli, le manteau court, l'étroit haut-de-chausses, et la longue rapière, avec son énorme coquille, qui servait à la fois d'arme et d'appui.

Dom Alvar, brigadier des armées du Roi, nous reçut, avec toute la pompe espagnole. Les troupes présentaient les armes et formaient la haie, tout au long de l'avenue menant au palais. La musique jouait l'air *Vive Henri IV*. Son Excellence était en grand uniforme, avec les plaques et cordons des Ordres de Charles III et de Sainte Isabelle. Un nombreux état-major l'entourait. Il vint nous recevoir sur le perron, et embrassa notre commandant qui nous présenta, individuellement.

Il nous introduisit dans une vaste salle basse, délicieusement fraiche. On nous servit du punch froid, de la limonade, du madère, de l'eau glacée et des azucarillos.

Après le goûter, nous traversâmes une vaste galerie. Elle menait aux appartements de la femme du gouverneur, dona Clara de Santavem, charmante et jeune créole de Cuba. Un essaim de jolies femmes l'entourait. Pour la première fois, je pus juger, par moi-même, des grâces piquantes des Espagnoles, de leurs beaux yeux de velours, de leur taille parfaite et de leurs pieds menus, si justement vantés.

Dona Clara nous invita à dîner, le lendemain.

Le jour dit, à cinq heures, nous arrivâmes au palais du gouverneur. Brillante réunion. Dîner fort élégant.

Mets moins nombreux et plus délicats qu'aux réceptions de Saint-Thomas et Saint-Barthélemy. Entre chaque service, morceaux de musique, exécutés par des instrumentistes placés dans une galerie voisine.

A table, j'étais entre une jolie senorita, fille du Contador, major de San Yago, et un officier d'artillerie espagnol, dom Juan de la Cruz, commandant du fort Morro.

Il me parla beaucoup artillerie. Son ardent désir était de consulter une « fortificasion del famoso, M. de Vauban ». Quand il sut qu'aucun de nous ne possédait les œuvres, fort rares en France, du célèbre ingénieur, sa considération à notre endroit parut se refroidir.

Un bal suivit. Avec quelle grâce toutes ces délicieuses Espagnoles se livrent au charme de leurs danses nationales : le bolero et le fandango ! Leurs chevelures étaient ornées de fleurs naturelles, surtout de franchipaniers roses et blancs, aux délicates senteurs. Nos Européennes devraient bien préférer cette mode à celle des fleurs artificielles qui coûtent si cher !

Le 7, vers les 9 heures du matin, nous mîmes à la voile. Le 10, après un violent coup de mer, nous aperçûmes le groupe des Caïques. Le 11, était le Mardi-Gras. Depuis trois jours, notre équipage avait suspendu, à la grande vergue, un mannequin bizarrement fagotté, représentant Mardi-Gras. Il célèbra la burlesque cérémonie de son jugement et de son exécution.

Ce Mardi-Gras en mer nous reporta vers le pays de

France. Depuis plus d'un an déjà, nous avions quitté Brest. Plusieurs de mes camarades soupiraient après le pays natal. Moi, pas. J'aimais trop ces radieuses contrées de la zône tropicale.

Après avoir cotoyé la Désirade, Marie-Galante, la pointe du Vieux Fort, nous arrivâmes en rade de la Basse-Terre. Chaque fois que nous arrivions à la Guadeloupe, il nous semblait rentrer, dans notre patrie. L'accueil du gouverneur, M. de Lardenoy, était si affable!

Il nous reçut, avec sa bonté habituelle et ne voulut pas que j'eusse d'autre table que la sienne.

En sortant du Gouvernement, je courus chez Mme Coletta. En nous revoyant, le même souvenir remua nos cœurs et nos yeux parlèrent pour nous. Elle me prit la main et me conduisit au salon :

— Je vais vous présenter à une amie de Caroline.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, appelée Fortunée. Assise sur un canapé, elle brodait. En levant les yeux, j'aperçus, au-dessus d'elle, le portrait de ma chère morte. Ses yeux si expressifs me regardaient. Sa bouche mélancolique m'adressait un sourire. Je tombai en défaillance.

Quand je revins à moi, le douloureux portrait avait disparu. Je conjurai Mme Coletta de le faire remettre en place. Le coup était porté. Désormais, ce serait pour moi une douce consolation de contempler cette image qui donnait presque l'illusion de la vie.

J'acceptai le logement que m'offrit Mme Coletta. Mes fenêtres donnaient sur la rade, en face la *Néréide*.

Souvent, un de nos amis, le baron d'Orcet, ancien

capitaine de frégate, qui possédait, à deux lieues de la ville, au Cohé du Lamentin, une fort belle habitation appelée, je ne sais pourquoi, *La Trompeuse*, nous avait invité à aller le voir. Une occasion inopinée se présenta d'accomplir notre projet.

La baronne d'Orcet, jeune et jolie créole, se trouvait à sa maison de ville. Elle vint demander à notre commandant, s'il ne pourrait mettre un canot à sa disposition, pour rentrer au Cohé. Elle craignait, en effet, de monter à cheval. Nous lui offrîmes tous nos canots, si elle les désirait. Elle nous invita à venir la voir. Nous acceptâmes de l'accompagner.

M. Cocault fit dresser le tendelet de son canot particulier. On le garnit de coussins et de rideaux. Douze rameurs furent commandés de service, et nous partîmes, pour la ville, où nous attendait la charmante baronne.

Nous arrivâmes chez elle, à sept heures du matin. Malgré sa promesse d'être matinale, elle nous fit attendre une heure, au salon. Enfin, elle fit son apparition, en un coquet négligé, et nous fit force excuses.

Elle nous demanda la permission d'envoyer chercher une de ses bonnes amies, qui devait nous accompagner à la Trompeuse. On expédia un domestique. Il revint, nous annonçant l'arrivée de notre seconde compagne de route.

Au bout d'une heure, elle nous envoya dire qu'elle préférait faire la route, avec son mari, dans une pirogue du pays.

Fort mécontents, nous partîmes enfin. Il y avait Mme d'Orcet, son frère, le commandant et moi.

Durant notre attente, changement de temps. La brise était tombée. Il fallut ramer.

En face l'embouchure de la rivière de Monsieur, nous arriva une pluie torrentielle. Non seulement les rideaux du tendelet furent vite traversés, mais aussi la jolie baronne, en robe de mousseline blanche et en petits souliers prunelle. Nos pauvres rameurs, aussi, étaient trempés jusqu'aux os.

Au bout de trois quarts d'heure, notre canot parvint dans la baie du Gohé, et la baronne nous montra l'habitation de son mari. Elle était située, non pas sur la baie, mais sur une une petite rivière qui s'y jetait.

— Jamais, nous dit Mme d'Orcet, votre embarcation ne pourra flotter sur ce ruisseau. Il n'a aucun fond.

Pour lever toute difficulté, je proposai d'aller aussi longtemps que possible en canot et de continuer alors la route à pied.

— C'est que le chemin, répartit la baronne, n'est à peine tracé au milieu des taillis et il est rempli de serpents.

Notre embarcation n'avançant plus, il fallut bien, cependant, accepter mon avis.

L'endroit où nous débarquâmes s'appelait l'Abandon. Entouré de cases en ruines, s'élevait sur ce site romantique, un joli pavillon, appartenant à M. d'Orcet.

Soudain, la pluie reprit de plus belle.

— Allons au pavillon, m'écriai-je.

— Il est fermé.

— Alors, gagnons les cases, par ce sentier.

— C'est le sentier aux serpents.

— Je vais vous porter.

Le frère de la baronne se chargea, lui-même, de l'aimable fardeau.

Il fit bien.

Je marchai en tête, écartant les herbes. Derrière moi, Mme d'Orcet, dans les bras de son frère. A l'arrière-garde, notre commandant

Soudain, un cri affolé :

— A nous! M. le chevalier, le serpent!

D'un bond, sabre au poing, je fus près de Mme d'Orcet.

Un serpent de grande taille, sur lequel le jeune homme avait marché par mégarde, se roulait, en sifflant, les écailles hérissées.

Il allait s'élancer. Je lui décochai un si bon coup, que je le coupai en deux.

Le jeune homme tremblait comme la feuille. J'attrapai sa sœur et la portai vers la case la plus voisine, où elle ne tarda pas à se rassurer.

Alors, je fus chercher le serpent. C'était un trigonocéphale de sept pieds. J'ouvris son affreuse gueule, avec un petit morceau de bois. Elle était ornée de quatre crochets. Ceux de devant avaient un pouce de longueur. Leur atteinte eut donné certainement la mort, à notre jolie pélerine. Aussi se confondit-elle en remerciements.

Nous étions morts de faim. Je ne pensais plus qu'au moyen d'arriver, sans retard, à l'habitation. Mme d'Orcet, avec sa toilette de mousseline et ses souliers de prunelle ne pouvait s'y rendre à pied. Du

reste, elle redoutait trop la rencontre d'un second serpent. Je la laissai, sous la garde de notre commandant et partis devant, avec son frère. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes chez M. d'Orcet. Il avait été avisé de notre visite. Aussi, était-il fort inquiet. Je lui contai nos tribulations, et il s'empressa d'envoyer chercher sa femme, par des nègres porteurs d'un palanquin.

Il nous fallut changer de vêtements, car nous étions lamentablement mouillés. Enfin, nous nous mîmes à table. Le déjeûner était excellent. J'y fis honneur, au point que je n'eus pas le temps d'être galant, auprès de ma voisine de table. C'était la bonne amie qui, après nous avoir fait attendre si longtemps, s'était décidée à venir, dans la pirogue de son mari.

Après le déjeûner, nous n'évitâmes pas le tour classique du propriétaire : visite à la sucrerie, aux cases de nègres, aux écuries...

La soirée fut splendide. Nous la passâmes, sous de superbes manguiers. Dans l'air lumineux, volaient des milliers de mouches luisantes, appelées lamuyres. Les dames chantèrent des romances. Mme d'Orcet les accompagna, sur la guitare.

Cette soirée raviva, cruellement, en moi, le souvenir de celles que je passais, aux Saintes, avec Caroline. Je dus m'éloigner, pour cacher mes larmes. Quand je revins, ma pâleur frappa Mme d'Orcet. J'allèguai une indisposition. On me pressa de rester à coucher à *La Trompeuse*. J'acceptai.

On me donna la chambre d'une cousine de Mme d'Orcet, qui était en ville, pour quelques jours.

D'élégantes robes, de riches parures étaient éparses sur les meubles. La vue de tout ces objets de toilette féminine, aiguisa de plus en plus l'amertume de mes souvenirs. Je passai une nuit à peu près blanche. Dès le matin, monté sur un bon cheval que me donna M. d'Orcet, je repris le chemin de Fort Royal.

J'appris, en arrivant, que le Gouvernement avait reçu l'avis officiel que la France avait déclaré la guerre à l'Espagne. En hâte, on mettait la colonie en état de défense. On réparait les forts ; on garnissait les batteries de canons.

Avril 1822

Le 8, nous partîmes pour St-Pierre, avec mission d'y porter six pièces de canon de vingt-quatre.

Le 9, à minuit, nous partîmes pour Fort Royal.

Mai 1822

Le 2, coup de théâtre ! Nous reçûmes l'ordre de regagner la France. Depuis longtemps, l'appréhension de la guerre retenait, dans les Antilles, un grand nombre de navires marchands, de nationalité française. Ces navires n'osaient effectuer leur retour, sans la protection de quelque bâtiment du Roi.

Le Commerce s'adressa au général Bergeret. Il désigna, pour convoyer ces navires, la *Néréide*, la corvette l'*Egérie* et le brick le *Curieux*.

J'allai faire mes adieux à tous mes amis de Fort-Royal, qui me souhaitèrent un prompt retour aux Antilles.

Déjà, un grand nombre de navires marchands couvraient la rade de Saint-Pierre. Nous leur

donnâmes les signaux nécessaires pour la traversée, et l'ordre de ne jamais perdre notre pavillon de vue.

M. Donzelot, lieutenant-général et gouverneur, vint remettre à notre commandant une lettre officielle de félicitations, pour la manière distinguée dont nous avions servi la France, pendant la durée de notre station aux Antilles, et notre précieuse coopération, durant les événements du Carbet.

Le 20, nous appareillâmes, avec 30 bâtiments de commerce.

En face la Basse-Terre, nous mîmes en panne. Le secrétaire du bon gouverneur, le général Lardenoy, nous apporta ses dépêches. En même temps, nous accosta une pirogue de nègres. Elle était chargée de fruits, de confitures, de sirops, de rafraîchissements de toute sorte, que m'envoyait Mme Coletta. Mlle Fortunée y avait joint une caisse de délicieux coquillages. Une lettre, qui accompagnait ces gâteries, me priait de donner de mes nouvelles, aussitôt mon arrivée à Brest.

Je remis pour ces dames un mot d'adieu, au patron de la pirogue que je gratifiai d'un généreux pourboire.

Alors, nous prîmes définitivement le large. Nous marchions en tête du convoi, qui offrait un aspect fort imposant. Ce convoi se composait exactement, de 32 navires de commerce, qu'escortaient un vaisseau de ligne, le *Jean-Bart* ; deux frégates, la *Néréide* et la *Thétis*, une grande corvette et un brick.

Le 28, le *Jean Bart* et la *Thétis* reprirent la route des Antilles.

Juillet 1822

Le 6, à six heures du matin, la couleur de la mer nous parut changée. Le *Curieux* prit la tête du convoi, et procéda à des sondages.

Le lendemain, à 3 heures de l'après-midi, nous aperçûmes l'île Ouessant, à sept lieues dans l'Est.

Le 8, à la pointe du jour, nous fîmes, à notre flotte, le signal du ralliement général.

Alors, nous nous disposâmes à entrer dans l'Iroise.

A dix heures, nous étions devant les ruines pittoresques de l'abbaye de Saint-Mathieu. A 11 heures, nous défilions, devant le fort de Bertheaume. Le temps était superbe. Notre beau convoi voguait à pleines voiles, au long des côtes sauvages de Bretagne. Il offrait un magnifique spectacle. Toutes les hauteurs, tous les forts étaient noirs de monde accouru de bien des lieues à la ronde. Depuis plus de trente ans, une flotte aussi considérable n'était pas entrée dans Brest.

A une heure de l'après-midi, nous mouillâmes en rade, avec tous les navires que nous avions sous notre escorte.

APPENDICE

A

DISTINCTIONS ET ÉTATS DE SERVICE DU CHEVALIER DE FRÉMINVILLE [1]

Chevalier de St-Jean de Jérusalem (10 Août 1813) ; chevalier de Saint Louis (12 Août 1820) ; chevalier de la Légion d'Honneur (16 Août 1823) ; commandant de l'*Allier* (18 Octobre 1823) ; commandant de la *Bonite* (31 Janvier 1824) ; commandant en second de la Compagnie des Elèves de la Marine (29 Juin 1826).

NOTA. — Adjudant-général du Vicomte de Châtillon, commandant, pour Louis XVIII, de la 3e division de l'armée Royale et Catholique de Bretagne, dans le Diocèse et Arrondissement de Vannes, de Janvier 1816, au 12 Avril suivant, époque du licenciement de l'armée.

Attaché comme officier d'état-major, du 15 Avril au 27 Juillet 1815, au corps de volontaires royaux, commandé par M. de Courson, dans les Côtes-du-Nord.

***

1. Etat dressé par le chevalier de Fréminville (papiers de famille, appartenant à son arrière petit-fils, M. Raoul Chassin de Kergommeaux).

SOCIÉTÉS SAVANTES AUXQUELLES APPARTENAIT LE CHEVALIER DE FRÉMINVILLE [1]

Membre correspondant de la Société Polymathique du Morbihan (15 Février 1827); correspondant du Muséum Royal d'Histoire Naturelle (12 Mai 1840); correspondant de la Société Philomatique de Paris (4 Mars 1809); correspondant de la Société d'Agriculture, des Sciences et Belles-Lettres de Rochefort (13 Mars 1839); Académie celtique : membre non résident, le 1er Septembre 1810; président, le 9 Mars 1816; membre de la Société Royale des Antiquaires de France (9 Août 1816; correspondant de la Société d'Histoire Nationale (21 Novembre 1823).

B

CATALOGUE DES ARMES ET ARMURES DU CHEVALIER DE FRÉMINVILLE [2]

1° Panoplie d'armes, composée d'un bouclier gravé, de lames de toutes formes et de fourreaux;

2° Huit poignards remarquables par la beauté des manches;

3° Une cervelière ou chapel de fer, servant aux prisonniers d'Etat;

1. Ibidem.

2. Collection artistique du chevalier de Fréminville, vente du lundi 18 Octobre 1869, salle du Musée, à St-Brieuc. Catalogue. Saint-Brieuc, Imprimerie Guyon-Francisque, 1869. (Bibliothèque Nationale).

4° et 5° Deux armures de pied en cap, moins les saltes, sur piédestaux en bois peint.

(L'une des épées, trouvée dans l'étang de Jugon) ;

6° Premier trophée se composant d'une biquoque, d'une lance et de deux haches ;

7° Deuxième trophée se composant d'un morion, d'une lance et de deux massues.

8° Une masse d'armes, un tronçon d'épée, un canon de pistolet ;

9° Deux poignards à large lame et le fourreau en cuir ;

10° Armes diverses : haches, flèches, lances, sagaies, casse-tête, etc. ;

Différents objets de fantaisie : éventails, rames, arcs, etc. ;

10 *bis* Panoplie de plafond d'environ 60 flèches et arcs ;

11° Un morion avec sa cuirasse, le gorgerin, les brassards et les cubitières ;

12° Six casques divers ; deux cuirasses de devant, un chanfrain, une cotte de mailles, des gantelets, des brassards, une capeline, deux genouillères, un manefaire, un ridicule ;

13° Un hausse-col en fer repoussé.

(Il représente une bataille, travail remarquable) ;

14° Panoplie de plafond, d'environ 30 flèches et arcs ;

15° Un bouclier, deux fusils, un sabre-poignard, une baïonnette, une giberne ;

16° Deux cornes réunies formant une arme double : flèche d'un côté, pointe de l'autre ;

17° Trois paires de pistolet. Des armures sauvages à arrêtes de poissons. Bourse en cuir ; étuis avec franges (Océanic) ;

18° Une hache en pierre, liée à un manche tressé avec un art infini.

(C'est l'arme d'un chef guerrier de la Nouvelle Calédonie) ;

19° Canon d'un pierrier ;

20° Un pierrier monté.

21° Une latte de parade, fourreau garni en cuivre, manche très beau, même métal ;

22° Fusil à un coup, sculpté à jour, garni d'ivoire [1].

---

1. Suit la nomenclature des antiquités et objets divers. J'y relève un bâton royal en ivoire sculpté, daté de 1656 ; des bahuts, des émaux, des jetons, des médailles, des lampes funéraires de Pompéi, des haches celtiques, des étoffes des iles Sandwich, des haches caraïbes...

Dans la collection des dessins et tableaux . Forêt du Huelgoat (4 dessins à la plume), signés du chevalier et 57 tableaux à l'huile, du même.

Les manuscrits et les volumes rares, collectionnés par le chevalier, étaient en nombre considérable. Le feu des enchères les dispersa également.

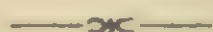
TABLE



Saint-Servan. — Imprimerie J. Haize.

PRINCIPAUX OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR



La Côte d'Emeraude (St-Malo, ses souvenirs). — Caillière éditeur, in 12 de 500 pages (édition épuisée).

La Cathédrale et l'ancien diocèse de St-Malo. — Imprimerie Bazin (édition épuisée).

Terreneuvas. — Rennes, Caillière éditeur, in-12 1895 (en vente, chez l'auteur).

L'abbé J.-M. de la Mennais. — 1897. Imprimerie St-Yves, Ploërmel (édition épuisée).

Histoire d'un petit Cancalais. — 1906. Paris, librairie d'éducation de la jeunesse. Illustrations de Matet.

Au Pays des Légendes. — 1901. Bibliothèque bretonne. Caillière, éditeur, Rennes (édition épuisée).

Guide-Album de la Côte d'Emeraude. — Geisler, éditeur, Aux Chastelles, Vosges (édition épuisée).

Histoire du Collège de St-Malo (1re partie) préface de F. Brunetière, de l'Académie Française. — 1902. Imprimerie Saint-Yves, Ploërmel.

Mahé de la Bourdonnais et la Cie des Indes. — (Ouvrage couronné par l'Académie Française). St-Brieuc, Prud'homme éditeur.

Noces et Baptêmes en Bretagne. — Plihon et Hommay, éditeurs, Rennes. (Ouvrage honoré d'une médaille d'honneur de la Société Nationale d'Encouragement au Bien.)

Armand de Châteaubriand, correspondant des Princes entre la France et l'Angleterre (1768-1809), d'après des documents inédits. — 1910. Librairie Académique Perrin et Cie.

Trente jours sur la Côte d'Emeraude. — Paris. Imprimerie Dauvissot. 1903.

Sous presse

Fleur de Houle. — Cattier, éditeur à Tours.